

VUES

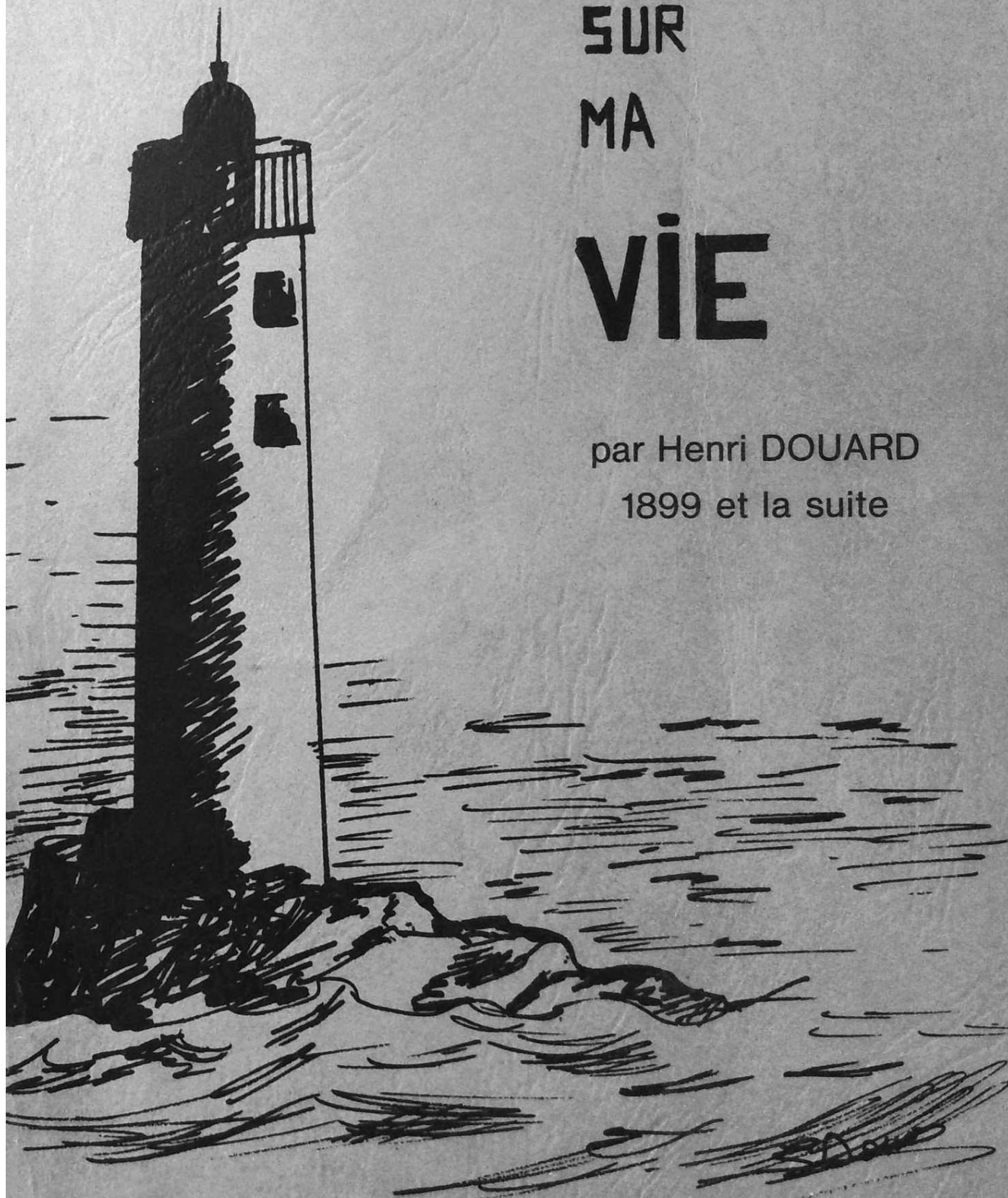
SUR

MA

VIE

par Henri DOUARD

1899 et la suite



VUES

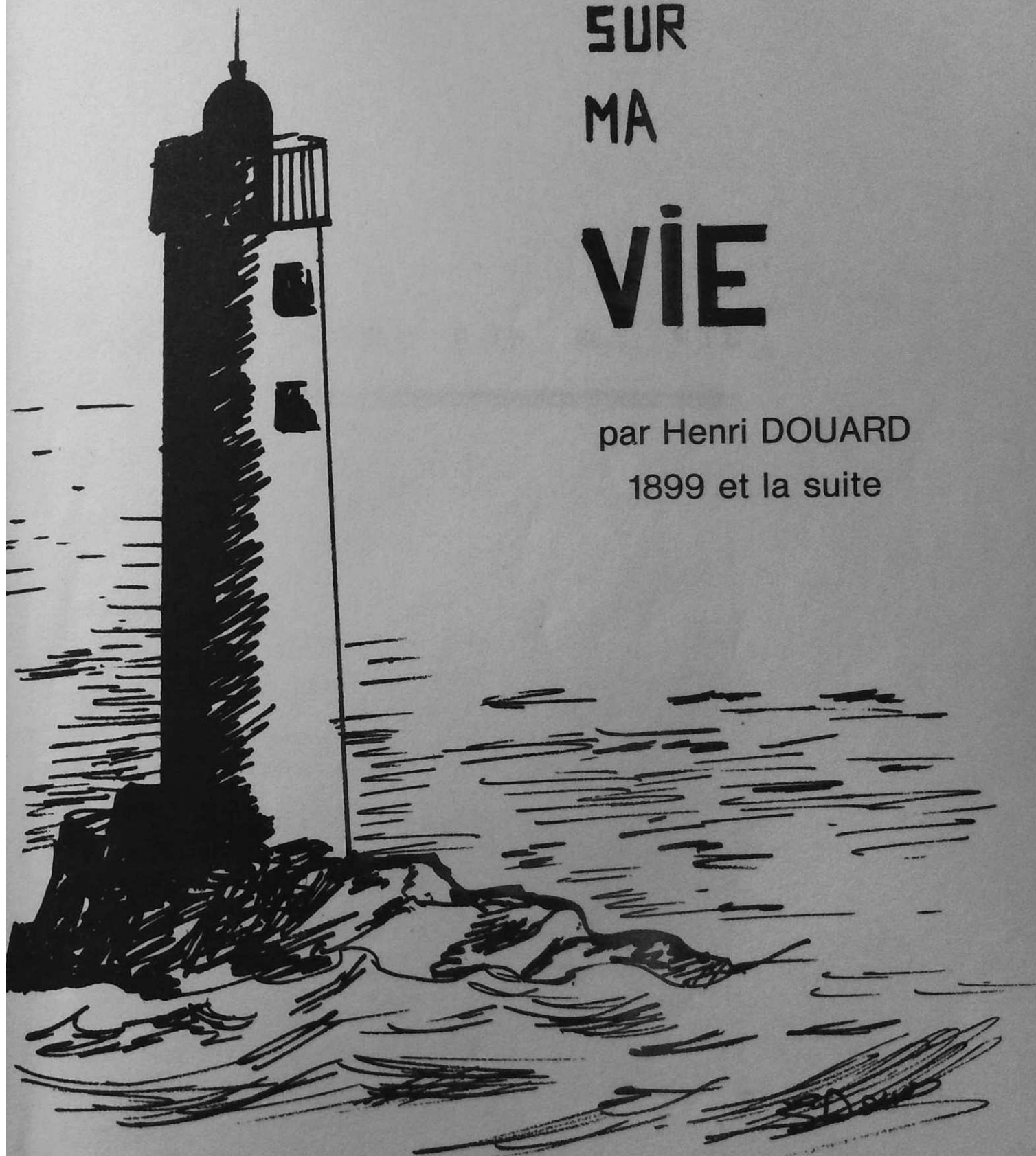
SUR

MA

VIE

par Henri DOUARD

1899 et la suite



VUES SUR MA VIE



*"Plus nous vieillissons
Plus nos souvenirs d'enfance sont précis"*

Né à la fin du XIXème siècle, j'ai passé sur la terre une période évolutive qui mérite d'être narrée, non pas pour mes enfants, car je n'en ai pas, mais pour tous mes parents neveux, nièces, amis et leurs descendance si ces quelques pages leur tombent un jour sous la main .

Ils les liront peut-être avec dédain, haussements d'épaules ou curiosité . Pour moi, j'aurai à 74 ans, le plaisir d'avoir revécu les principaux événements de ma vie, bons et mauvais souvenirs .

Mon Père et ma Mère nés à Dinan sous l'Empire, ont vécu et travaillé sous la République .

Ils ont connu deux guerres : 1870 et 1914 .

Moi j'ai connu les guerres de 1914 et 1939 .

Comme eux, j'ai passé à travers ces deux pénibles périodes et comme eux, j'ai beaucoup appris et beaucoup retenu .

Bien que vivant à l'heure actuelle une période agitée, je souhaite de ne connaître aucune guerre internationale ... et surtout pas une guerre civile !

Ce vœu s'adresse pour vous tous, parents, amis et compatriotes .

Vivez avec des joies simples comme celles que j'ai connues pendant ma jeunesse ... et le goût de l'effort que j'aurai connu toute ma vie .

Plancoet, le 14 novembre 1973 .

J'entreprends un travail qui me demandera bien des efforts et beaucoup de temps, temps qui à mon âge peut parfois paraître précieux .

Pourrai-je le terminer ?

Je suis à la veille de la retraite, je profite de la demi-retraite . Mes parents n'auront pas connu cette période de repos . Ils auront été dans les brancards jusqu'à leur mort, comme de vieux chevaux .

Mon Père avait fondé la pharmacie en 1878 et lui avait donné le nom de "Pharmacie Centrale" , peut-être parce que la pharmacie était au centre, près de la place du centre du pays mais surtout parce qu'il travaillait directement avec la Pharmacie Centrale de France qui, à ce moment était le nec plus ultra comme produits chimiques .

J'aurai un grand regret de ne pouvoir établir la liaison entre Papa et moi comme pharmaciens : si j'avais pu tenir encore quatre années, la pharmacie eut été centenaire entre Père et Fils . C'eût peut-être été unique en France .

Mais ci c'est un DOUARD qui me succède, je serai heureux .

...

Anne PIRIO , épousée en octobre 1926 est partie au ciel le onze juin 1965 , après trente-neuf ans de mariage, trente-neuf années d'affection et d'entraide mutuelle .

Depuis son départ, après une longue et pénible maladie dont je m'attendais à l'issue depuis longtemps, sans rien dire, j'étais désespéré .

Partir ... ? Aller où ... ? Tout seul, je ne savais plus . J'avais l'impression que tout m'abandonnait, ... même mes proches .

Mais n'est-ce pas, chacun a ses obligations Il faut continuer à vivre , aussi bien pour les parents que pour les amis et que pour ceux qui sont pris dans la tourmente ... la grande tourmente , la fin d'un passage sur terre ... la mort.

Pour occuper mon esprit, essayer de me faire oublier les souvenirs d'une heureuse vie, me faire oublier un peu les vilains derniers mois passés, je passais mon temps, mes soirées surtout, seul, à faire des plans de maisons .

Plans sur plans partaient à la corbeille, et puis un jour, en 1966, au printemps, quelques huit mois après le départ de mon épouse, muni d'une boussole, d'une grande corde transformée en décimètre par des nœuds, et de plusieurs pieux de bois, j'avais tracé l'emplacement d'une maison .

Piquets en terre, corde tendue, la maison me paraissait toute petite. Tant pis, mon plan et les cotations étaient faits sur le papier qui fut remis à un maître d'œuvre. Le plan ébauché fut détaillé. Je me devais de le réaliser.

J'avais une vieille mesure de ferme écroulée à Mégrit. C'était un tas de cailloux, dans un coin de champ. J'emmenais l'entrepreneur de gros œuvre adjudicataire voir ce tas de pierres usées par les années. Il me dit pouvoir faire entièrement la construction avec ce tas. Maison toute grise, pas gaie : je voulais une maison blanche, avec des ouvertures entourées de vieilles pierres, et je voulais me servir des pierres de la Forge, des pierres de Mégrit, des vieilles et excellentes pierres de Mégrit.

Quand j'avais quarante-et-un an, j'avais lu une annonce de vente judiciaire dans un journal. C'était l'occupation. J'avais un peu d'économies, n'ayant plus de sujets de dépenses comme autrefois et un ancien m'avait conseillé d'acheter n'importe quoi pourvu que ce soit de la terre... et puis je pensais à la chasse... Mégrit, terrain pauvre, donc giboyeux parce que terre à blé noir. Autant de raisons pour en faire l'acquisition.

Jamais l'avoué de Dinan qui m'avait un peu excité à la vente ne se doutera du service que cet achat m'aura rendu.

Le deux janvier 1969 j'avais l'autorisation de construire. Le vingt-trois mars 1971 j'avais le certificat de conformité.

"LA BRETONNIERE" est devenue mon refuge où je compte finir mon existence. C'est un grand refuge peut-être... les fondations me paraissaient petites.

Petit à petit j'ai déménagé tous les meubles de la maison de la pharmacie. J'ai tellement vécu parmi eux que je ne veux pas m'en séparer. J'ai tracé moi-même mon jardin,

fait transplanter des arbustes, planter des fleurs, empierrer les allées... et décorer mes appartements. J'ai voulu prendre un bon départ pour la retraite, qu'elle soit courte ou longue.

Sans prétentions littéraires, j'entreprends de tracer quelques pages de ma vie et d'y placer mes souvenirs les plus marquants, surtout mes souvenirs de jeunesse.

...

J'ai entendu dire que j'étais venu au monde le 4 novembre 1899, avant l'arrivée du médecin... et du XXème siècle.

Ma mère m'avait enveloppé dans un châle de laine. Le XXème siècle, dans un tas de souvenirs.

...

Je devais avoir environ trente mois et je me souviens encore entendre mon Père crier au bas de l'escalier :

"Attends un peu... si je monte !"

J'avais paraît-il, une dose de lait à ne pas dépasser par jour. Tous les matins vers neuf heures, je pleurais en attendant un biberon de lait supplémentaire que ma vieille et dévouée Victorine qui m'élevait, me donnait en supplément,

malgré l'interdiction de mon Père . S'il montait dans la chambre, une ou deux marches de l'escalier craquaient et Victorine l'entendait venir .

Aussitôt , elle cachait le biberon sous l'édredon rouge de mon petit lit .

Un matin, alors que Victorine faisait ma toilette, je trouvais un bouton de manchette en nacre avec fermeture métallique en V, que mon père avait oublié sur la table de toilette . Je le portais à ma bouche . Je l'avalais . Personne ne l'a revu .

Je couchais au premier étage, dans la chambre de mes parents .

Les deux grands-mères , paternelle et maternelle avaient chacune leur chambre au second . Elles descendaient rarement car elles se chamaillaient et mes parents y avaient mis bon ordre .

L'une d'elles avait souvent ma visite ; elle me donnait des petits bonshommes en biscuit qu'elle achetait chez Madame FEUCHER près de la poste . Dans sa chambre, elle avait une alouette blessée que mon Père lui avait rapportée de Lancieux . Quand je montais au second étage, qu'est-ce que je venais voir : la grand-mère, l'alouette ou les biscuits ? Je ne sais, mais je sais que c'était la grand-mère qui habitait la chambre dont les fenêtres donnaient sur la place .

...

En face de la pharmacie au premier étage, habitait un prêtre retraité, l'Abbé SALMON, le curé SALMON comme l'on disait . Il avait une vieille servante Perrine . Ce vieux prêtre avait la manie de jouer en soufflant dans un coucou en terre comme on en faisait autrefois à la Poterie . C'était un jouet dans lequel on versait un peu d'eau, ce qui permettait des tas de modulations et qui faisait fureur à l'époque . C'était un petit jouet qui était surtout vendu à la foire de la Montbrand . Mon frère Jean, de dix ans plus âgé que moi, s'était lui aussi procuré un coucou chez les demoiselles RAOUL . Quand le curé SALMON jouait du coucou la fenêtre ouverte, mon frère lui répondait et cela rendait furieux ce brave curé . A chaque instant dans sa fureur, il venait ou envoyait Perrine à la pharmacie pour faire taire ce "petit voyou" .

Un matin, j'étais monté dans la chambre, voir la grand-mère et l'alouette . La fenêtre était ouverte et j'écoutais les coucous, assis sur le bord de la fenêtre les pieds balancés . Perrine accourut à la pharmacie et dit à mon Père :

"Attention, votre petit va tomber par la fenêtre!"

Je me sentis enlevé par deux bras solides, et je reçus une fessée dont je ne comprenais pas le sens .

...

Peu de temps après, je ne vis plus une des deux Grands-Mères . Puis je ne vis plus les deux . On me donna un bouquet de fleurs et ma Marraine me conduisit dans un champ où il y avait beaucoup de grosses pierres . J'ai su depuis que c'était le cimetière où l'on couchait lorsque l'on était mort .

En redescendant, on me fit rentrer chez Madame FEUCHER et très longtemps je mangeai des petits bonshommes en biscuit venant de chez elle .

A la maison, je ne vis plus l'alouette : s'était-elle envolée ?

...

Avant d'être conduit à la garderie d'enfants appelée l'Asile, chez les Dames Trinitaires, ma Marraine, ou Victorine, me promenaient tous les matins à la campagne pour me faire respirer les "herbes des champs", car j'étais chétif paraît-il . Le matin il fallait que je mange deux sardines à l'huile . Je les avalais avec dégoût mais Victorine eut l'idée de m'acheter des sardines Amieux, des boîtes de deux , où sur le couvercle il y avait une petite fourchette détachable ayant la forme d'une sardine . Depuis cette innovation, à peine habillé et descendu, je me précipitais à la cuisine réclamer mes sardines . A cause de la petite fourchette sans doute .

Ce régime avait été indiqué à ma Mère par une Suisse, Mme GAHARD pâtissière à Dinan, amie de mes parents.

Madame GAHARD avait un petit poney et venait en été une fois la semaine livrer de la glace pour le chateau de l'Argentaye . Pour économiser 4 ou 5 kilomètres aller et retour à St Lormel, elle déposait la glace à la pharmacie, où le cocher venait tous les jours . Souvent elle apportait des gâteaux et conduisait ma Mère , tantôt à Ste Jouve , tantôt à Lancieux . Evidemment je n'étais pas oublié^{et} mon plaisir était de mettre les mains sur les guides du poney .

Un jeudi, en promenade sur la route de Saint Lormel avec ma sœur aînée, ma Marraine, trompant sa surveillance, en courant sur des petits talus de terre qui bordaient la route, je glissais et tombais dans une douve asséchée remplie d'orties . Je fus relevé par une femme qui conduisait un troupeau de vaches aux champs . Ma sœur Louise (je ne la revis que plus tard, car elle s'était cachée) avait un superbe corsage rouge et une sainte peur des vaches .

Retour à la maison précipité . Souffrances . Applications de lait doux sur la figure et les bras .

Madame GAHARD était là ; elle avait apporté des gâteaux à la crème, comme mes sœurs aimaient bien . MARRAINE ce jour là n'y eut pas droit . Je me souviens lui en avoir apporté un à la cuisine quand elle était à essayer la vaisselle.

...

Quelques temps après, ma Marraine invitée par une Dame vint à la gare avec moi et me fit monter dans le train . Ce devait être la première fois de ma vie . Nous allions à Dinan. L'après-midi nous allâmes chez la MARRAINE de ma MARRAINE, que tout le monde dans la famille appelait la Tante WATTEAU . Elle habitait Place des Cordeliers au premier étage de la maison d'angle, à droite, face à l'entrée du collège. Je n'ai jamais connu le degré de parenté avec la famille . Elle était d'origine anglaise paraît-il .

A cette époque, à Dinan, il y avait une Colonie Anglaise très importante . Etait-ce une relation amicale ou y avait-il un lien de parenté ? Toujours est-il que tous les ans à l'occasion de la "bonne année", elle me donnait une pièce de cent sous , ainsi que chaque fois qu'elle venait à la maison,

quand elle était valide . Je me suis laissé dire qu'elle était très gourmande et elle venait souvent à Plancoet . Peut-être la pièce de cent sous était-elle à son avis le prix du repas . . .

Toutes ces pièces, je les mettais dans une boîte de fer .

J'avais appris plus tard, qu'après sa mort, mon Père reçut un mot du Tribunal de Dinan lui demandant s'il acceptait la succession de la "Tante WATTEAU" . Ayant appris d'une façon indirecte qu'elle avait paraît-il de grosses dettes, il refusa . La vente atteignit des sommes fabuleuses par ses meubles, ses bijoux et ses tableaux . Aurait-elle été parente avec le célèbre peintre ?

Mon Père ne se dérangea pas . Il avait ses enfants à élever .

Peut-être avait-il mal calculé .

...

Un certain printemps mes sœurs avaient confectionné une robe de "Petit Ange" qui m'était destinée pour la cérémonie de la Fête Dieu . J'avais également une belle couronne de fleurs blanches; d'œillets, marguerites et roses . Je devais assister à la cérémonie surtout à la procession pour jeter des fleurs devant le dais qui abritait le prêtre porteur du Saint Sacrement . Au son du claquoir d'un enfant de chœur, on devait s'arrêter, se tourner, s'incliner et nous faire jeter des fleurs devant les maisons où il n'y avait pas de tentures ou aux endroits où la route n'était pas décorée de tapis de fleurs ou de sciures de bois colorées .

Une malencontreuse rougeole m'avait empêché de sortir et malgré mes pleurs, je ne pus assister à la procession.

Partant de l'église St Sauveur, elle passait devant la pharmacie et faisait le tour de la place de la Mairie . Habillé en "angelot" avec ma robe et ma couronne, je me vois encore regarder avec des yeux embués et rougis de larmes, à travers les carreaux de la devanture du magasin, les autres petits angelots jeter leurs fleurs d'un geste distrait et maladroit . Je les enviais.

Après la procession, mon Père me donna un "composteur", le plus beau qu'il avait pu trouver chez Mme LISCOUET qui tenait un petit magasin fourre-tout . Il y avait des lettres majuscules, minuscules et des chiffres, le tout en caoutchouc : une véritable imprimerie disaient mes sœurs . La curiosité fit mon chagrin s'envoler, tout comme ma robe, pour ne pas la salir . Mais je gardais la couronne .

Marraine armée d'une grande et affectueuse patience, après avoir compris le maniement de l'appareil et me l'avoir fait manoeuvrer plusieurs fois me fit composer :

Henri DOUARD

né à Plancoet le 4 novembre 1899 .

Après plusieurs essais de tamponnement sur une feuille de papier, quand toutes les lettres furent bien droites et bien en place, j'appuyai de toutes mes forces le composteur placé sur la première page d'un petit livre qui fut mon catéchisme . J'avais six ans .

...

A quelque temps de là, des offices et des cérémonies religieuses avaient lieu à la paroisse . Tous les soirs de la semaine, sermon, salut solennel et particulièrement le vendredi . C'était une Mission . Cette Mission avait pour but de relancer les sentiments religieux des paroissiens négligents

de leurs pratiques cérémoniales. Il y avait même des projections dans l'Eglise, projections sur l'Histoire Sainte commentées par un prédicateur du haut de la chaire. Au salut de ce vendredi les petits anges y assistaient ; ce fut l'occasion de remettre ma robe blanche et ma couronne de fleurs. Nous avions chacun un petit cierge en mains. A cette heure un peu tardive, les angelots fatigués, distraits, allaient dans le chœur de droite et de gauche, en avant, en arrière, et l'angelot qui était derrière moi s'endormit et son cierge mit le feu à ma robe de tulle. Le Vicaire organisateur de notre petite intervention décorative, vit la flamme et appliqua ses deux grandes mains sur mon petit dos enflammé. Je ne fus pas brûlé. Le lendemain, le Vicaire, l'Abbé BLANCHET vint à la pharmacie me voir et prendre de mes nouvelles.

Ce fut le début de la franche amitié que je lui ai apportée toute ma vie.

Enfant de Saint Cast, fils et frère de marins, venu à Plancoet en qualité de Vicaire, il fut nommé Recteur de la paroisse de Nazareth et termina sa vie au Sacré-Cœur de Grehen.

Brave prêtre, brave soldat en 1914 et toujours bon et brave copain.

...

Je devais avoir sept ans. A Pâques, je fus conduit à la communale, école qui était à cinquante mètres de la maison. J'y retrouvais Francis PERROQUIN, mon petit copain de l'Asile. Nos parents avaient dû se mettre d'accord pour nous faire rentrer ensemble à la "grande école". Les sœurs de Francis allaient comme les miennes chez les Dames Trinitaires et nous conduisaient à l'Asile, et nous reprenaient pour rentrer dans nos familles.

Ce devait être l'époque des Inventaires des biens d'Eglise ; j'avais entendu mes parents et surtout mes sœurs parler de certaines arrestations faites un dimanche après la grand messe par les gendarmes. Je me souviens avoir vu des soldats à cheval, des dragons je crois, entourer l'église. A l'école j'étais dans la classe de Mr. THEPOT. Il ne fut pas question des Inventaires bien que l'école se trouva près de St Sauveur et que les dragons soient restés plusieurs jours. L'instituteur nous dit que les soldats étaient en manœuvre à Plancoet, ce fut tout. A la récréation, un grand disait qu'on allait arrêter les curés. Je répétais la parole entendue à mon Père qui en fit la remarque au Directeur d'Ecole, Mr. NICOLAS, son ami.

J'appris à jouer aux billes. Quelques jours plus tard, moi qui étais parti avec deux douzaines de billes, je revins avec un sac rempli. Victorine me dit d'en vendre. C'est ainsi que j'avais appris à compter.

...

Un jour je rentrai de l'école à quatre heures et au lieu de rentrer à la maison, je fus m'asseoir tout seul sur une marche du seuil de la Mairie. De là, je voyais le poney et la petite voiture de Madame GAHARD devant la pharmacie. Victorine me vit et vint me chercher. Je rentrai par le portail de derrière car contrairement à mon habitude, je ne voulais pas lui dire bonjour. Aussitôt rentré dans la cuisine, je me mis à grelotter devant le feu de cheminée. Je ne voulais rien prendre ; aucune collation comme d'habitude, même pas un bon gâteau de Madame GAHARD qui était au coin du feu dans la salle à manger, avec ma Mère. On me fit monter me coucher et le Docteur, que je ne voulais pas voir pensa à une typhoïde. Je n'acceptais ni lait, ni tisane, ni la potion que le Docteur avait formulée. Une de mes sœurs eut une idée : on me donnait à chaque prise de lait, de tisane ou de médicament une pièce de cinq francs. Elles allaient toutes rejoindre celles de la Tante WATTEAU.

Quand je fus guéri, je trouvais la boîte de fer vide.

C'était au mois de septembre . Il faisait très chaud et ce midi là , on devait manger dans la cour . Mon Père , grand amateur de gibier avait acheté un lièvre . Rentrant rapidement de l'école j'embrassais Victorine . L'odeur du civet embaumait la cour et la cuisine , dont portes et fenêtres étaient ouvertes tout au grand . Profitant du four allumé pour la circonstance , la cuisinière avait mis des pommes à cuire . Des pommes de garde bien sûr . Quand en arrivant , je vis le plat sorti du four , sans rien demander , goulûment , avec la pointe d'un couteau , je pris de l'écume qui dégoulinait autour des pommes . C'était bouillant . Au lieu d'écouter Victorine qui me criait : "crache !" , j'avalais et je tombais raide sur le ciment .

Etat syncopal ... appel aux deux médecins du pays . CHAMBRIN arriva le premier . Il conseilla de me faire prendre un verre d'eau froide que mon frère Jean me fit avaler en me dessérant les dents et en m'en cassant une avec le pied d'une cuillère .

J'entendais vaguement les gens s'affairer autour de moi et le grincement de la pompe quand on tirait de l'eau . Sans doute l'eau du puits était plus froide car le puits était dans la cave . Les frigos domestiques n'étaient pas encore inventés .

Pendant cet état pseudo-syncopal , qui m'a-t-on dit par la suite avait duré au moins un bon quart d'heure , je voyais le vitrail de l'Eglise St Sauveur , celui près de nos chaises de famille , louées à l'année , comme c'était la coutume à cette époque , où défilaient des chiffres , des 1 , des 3 , des 5 , des 7 , ... toujours des chiffres impairs . Pourquoi toujours des chiffres impairs ? ... Souvent j'ai pensé depuis : avant de partir pour le grand voyage , le moribond a-t-il des visions de couleurs , de vitraux , de chiffres ou de visages ? ..

Le Docteur PETITPAS arrivé peu après mon verre d'eau était armé d'une sonde œsophagienne , croyant que j'étais empoisonné . DINDIN , sa cuisinière , avait dû mal faire la commission . Pendant au moins trois mois je fus alimenté au

lait de poule (lait + jaune d'œuf + sucre) car je devais avoir une brûlure de l'œsophage .

Peut-être les laits de poule ont-ils libéré mon organisme du bouton de manchette ...

Je n'allais pas à l'école de l'hiver .

On me fit reprendre deux sardines Amieux le matin .

...

Mon Maître était content de moi . J'écrivais assez bien et j'étais sage et studieux . J'avais pourtant une distraction fréquente . Souvent , je regardais par la fenêtre de droite qui donnait sur le grand champ de la ferme de la Courberie . J'étais dans la première classe où il y avait deux divisions ; les plus jeunes à droite et ceux du certificat d'études , à gauche , les plus près du tableau . Mr. Emile NICOLAS était directeur de l'école , mais il était aussi chasseur .

De la classe , le matin et le midi , ceux qui comme moi arrivaient de bonne heure pouvaient voir notre maître d'école se promener dans la luzerne , les betteraves et les choux avec un fusil et son chien marron et blanc . J'appris plus tard que son chien était un épagneul . Sec ou trempé , quand il rentrait et que nous étions en récréation , le chien venait se faire caresser .

Il arrivait parfois que le directeur de l'école rentrait après le coup de sifflet de son adjoint , alors il cachait son fusil dans un talus d'épines bordant à l'époque la cour de récréation . A quatre heures , il laissait les punis sous la surveillance de Mr. THEPOT et reprenait son fusil ; son chien le suivait . Il n'allait jamais loin et parfois il rentrait avec un petit lapin (bien moins gros que ceux de notre clapier) qu'il englutissait dans une grande poche qu'il avait dans le dos de sa

veste . Un midi il rentra à l'école tenant à la main un gros animal que tout le monde admirait en disant : "Pour un beau lièvre, c'est un beau lièvre " . Le soir tout Plancoet connaissait l'exploit de Mr. NICOLAS .

Il fut mangé à la maison car mon Père et ma Mère étaient très amis avec les NICOLAS . Au cours du repas , j'appris que le chien était un épagneul français de pure race .

Mon Père ne chassait pas, c'est-à-dire ne prenait pas de permis de chasse . En 1900, à l'exposition de Paris il avait acheté une carabine de 14 mm à un coup, fermeture War-nant pour les connaisseurs . Il s'en servait pour tirer les gri-ves dans le jardin en hiver et les "conies" qui descendaient du clocher manger nos petits pois et nos fèves au sortir de terre .

Il sera question de cette arme par la suite .

... et des "conies" aussi .

...

A la communale, j'avais trois bons camarades . Tous les trois étaient fils de boulangers . L'un habitait sur les quais , Raymond BOURMAULT , l'autre près de la phar-macie Aristide CHASTEL (Titide) et le troisième Pierre CHAYE, rue des Venelles, derrière la pharmacie . Aux pre-miers beaux jours, Raymond m'apprit comment on pêchait le poisson . Tout au moins, il me montra comment faire une li-gne avec du fil, une épingle tordue sur laquelle on enfilait un ver de terre, le tout au bout d'une branche droite . Il devait s'y connaître puisqu'il habitait le long de la rivière . Il me dit avoir pris des vairons à l'abreuvoir . L'abreuvoir en plein centre de Plancoet servait à abreuver et à faire prendre des bains aux chevaux et aux vaches des fermiers du coin . Autrefois, avant le chemin de fer, ligne de Lamballe à Lison, il y avait un relais de diligence à l'abreuvoir où les chevaux

venant de Jugon ou de Lamballe étaient changés avant de fi-ler vers Dinan . Cet emplacement avait été choisi à cause de la rivière . C'était un abreuvoir pour chevaux et le nom est resté .

Quelques jours après, seul et grossièrement, je confectionnai une ligne avec du fil pris dans une bobine de la machine à coudre de Lodie , un soi-disant hameçon fabriqué avec une épingle retournée, un bout de plume de poule et une branche de noisetier coupée dans le jardin . Au lieu d'aller à l'école, je me dirigeais vers la rivière par l'Abreuvoir , jus-que sous les Tanneries où BOURMAULT devait me rejoindre pour pêcher des vairons . J'en pris un et j'étais tout fier , quand tout à coup je vis Victorine, avertie par une lavandière venir vers moi . Je me précipitai vers elle pour lui montrer le vairon . Je reçus publiquement une magistrale fessée, à cul nu, parce que j'avais fait l'école buissonnière . Cette leçon porta . J'avais promis à Victorine de ne jamais recommencer . Je crois que mes parents n'avaient jamais entendu parler de cette escapade .

Au catéchisme, le fils du minotier de Plancoet était mon voisin de banc : COCHERIL, DOUARD . Nous ne nous connaissions pas . Lui allait à l'école des Frères à Naza-reth et moi à la communale . On ne se voyait que le jeudi et le dimanche . Nous devinrent bons camarades .

...

Mes parents avaient un grand jardin . Il y avait beaucoup de fruits, des arbres en plein rapport, beaucoup de légumes variés et il servait aussi de dépôt pour les emballa-ges, paniers d'osier et caisses de bois dans lesquels les pro-duits pharmaceutiques arrivaient . Les paniers étaient retour-nés, mais les caisses restaient à la maison et servaient pour allumer le feu, car le chauffage et la cuisine étaient toujours faits dans les cheminées . Il y en avait dans toutes les pièces, même dans l'arrière boutique de la pharmacie .

Aristide et Pierre, les fils des deux boulangers voisins, n'étaient pas très studieux. Aussitôt l'école finie à 4 heures quand il faisait beau et que les jours étaient longs, les jeudis et parfois le dimanche après-midi, on se retrouvait au jardin. Avec les meilleures caisses on fabriquait des maisons... maisons à notre échelle faites avec beaucoup de fantaisie. Précieusement on arrachait et on redressait les pointes. Et on clouait. On avait fait un véritable village. Un jour mon Père vint nous voir, voir nos constructions sans nous avertir. On avait fait un grand feu pour cuire des pommes de terre que nous ne mangions pas. Quinze jours après le jardinier avait reçu ordre de casser tout le bois et de bêcher l'emplacement des baraques. Cela ne nous empêcha pas de recommencer une maison; une seule nous était permise, avec une grande harasse où mon Père avait reçu des bouteilles. A part quelques pommes de terre cuites, que nous donnions à la volaille, on ne faisait pas trop de dégâts au jardinage. A la saison des fruits, on avait de la concurrence; mes sœurs on ne les voyait jamais au jardin, sauf aux saisons des fraises, des prunes, des castilles, des noisettes et surtout des pêches.

...

Le Vicaire BLANCHET organisa un embryon de patronage pour le dimanche après-midi à la Corbinais chez les Pères Eudistes. Nous étions bien accueillis, tous: enfants de la communale, de l'école des frères et des paroisses voisines. Il y avait une grande salle de jeux, une cour où l'on pouvait jouer au ballon, un jeu de boules, un jeu de croquet et un tir à la carabine sous un préau. J'étais plus souvent sous le préau que dans la salle de jeux. Un dimanche, j'étais monté avec René COCHERIL et nous étions seuls. Il faisait très froid; on fit quelques cartons au tir, puis le Vicaire nous fit traverser une haie peu fournie qui donnait sur un champ où il y avait des grives. On en tua trois ou quatre: le virus de la chasse était inoculé.

Malgré ces distractions, je donnais satisfaction à mes parents; j'avais de bonnes notes en classe, en dictée, en géographie et en arithmétique. Mon Parrain, mon frère Louis m'apprit à marcher à bicyclette (on ne disait pas vélo à ce moment-là). Un jour nous fîmes ensemble une longue promenade, lui avec sa bicyclette Peugeot, avec freins sur moyeux et moi sur une vieille bicyclette de femme prêtée par le Père LEROUX. La montée de la côte de Plancoet était rude et la rentrée à la maison se fit à pied. Mon frère voulait que nous rentrions par la pharmacie pour m'apprendre à caler une pédale le long du trottoir, chose que j'avais déjà apprise quelques années précédentes avec un cheval mécanique. Nous fûmes accueillis par notre Père coiffé de son inséparable canotier et son ami le Juge de Paix, Mr. EVEN qui apprenant la promenade de cinq kilomètres que nous avions faite s'écria:

"DOUARD, mon vieux, aujourd'hui, c'est le jour des exploits".

Il avait appris le matin à la poste, la traversée de la Manche par BLERIoT.

Moi, en 1909, à 9 ans, j'avais fait le tour par le pont de Saint Lormel à bicyclette.

...

Pendant les vacances, j'accompagnais souvent mon frère Jean alors étudiant en pharmacie, lorsqu'il allait à la pêche. Il aimait la pêche en étang et en rivière. Son coin préféré était le moulin de la Goupillière, sur la rivière l'Arguenon, à deux kilomètres de Plancoet. Il avait repéré un trou, en amont du moulin à eau du Père BLANCHET, Mariange.

Mariange BLANCHET n'avait aucun lien de parenté avec notre vicaire, mais tous les deux s'entendaient très bien pour placer des louves ou tendre des lignes de fond.

On aimait bien le poisson au presbytère .

Quand mon frère Jean allait à la pêche dans un étang, il se servait de sa bicyclette, car lui aussi avait une Peugeot avec freins sur moyeux . Lorsqu'il allait à la Goupillière, il allait à pied et je l'accompagnais en portant les gaudes, pour sortir de Plancoet . La Goupillière, c'était loin pour mes petites jambes surtout le retour après un après-midi au bord de l'eau . Mais déjà j'aimais la pêche . J'avais pris un vairon . Je savais monter une vraie ligne avec un vrai hameçon dont je commençais à différencier les grosseurs . Pour pêcher la perche, je savais qu'il fallait mettre trois bouchons flotteurs . Le premier était rouge et blanc plus gros que les autres qui étaient des petits bouchons de fioles pharmaceutiques placés à quelques vingt centimètres les uns des autres . Cette ruse inventée, je crois par mon frère Jean était efficace . Il ne fallait pas lever la ligne avant la plongée du troisième bouchon . On relevait doucement sans secousse brutale, et peu importe la taille on ramenait la perche .

Un jour mes deux frères furent ensemble à Trémur où mes parents avaient une ferme . Ils y allaient sans doute pour faire une commission . Mon frère Louis m'avait installé sur son porte-bagages et mon frère Jean avait installé tout son matériel de pêche sur sa bicyclette . Les bâtiments de la ferme DOUARD dominaient l'étang de Trémur qui n'en faisait pas partie . Le fermier de mes parents, un fort gaillard, nageant comme un poisson, était braconnier à la chasse et à la pêche . Je vois encore ce grand corps bruni par le soleil, velu comme un fauve, aller à la nage relever ses verveux au milieu de l'étang . Sitôt vidé de son contenu, l'appareil était réamorçé avec des coques d'œufs et des boyaux de poulets et remis en place, toujours à la nage . J'avais bien observé . J'avais appris à amorcer et à placer les nasses, non pas à la nage, mais en bordure des rives .

LUCAS mourut d'une cirrhose du foie, tout jeune .

Mes parents avaient acheté le premier août 1891, par adjudication au Tribunal Civil de Dinan, un terrain d'une assez grande superficie en bordure de la grande plage de Lancieux, plage appelée aujourd'hui Plage de St Cieux . Sur ce terrain en bordure de mer existait une maison . Cette maison fut louée à un agent de change par l'intermédiaire d'une annonce dans l'Echo de Paris . Mr. BERCHU, agent de change possédait des chevaux de course . Il les mettait au vert à Lancieux sur la dune environnante . Il abandonna son bail vers 1905 . Durant son séjour, il fit construire une petite maison en accolade de celle existante, pour loger son cocher, sa servante, une voiture et deux chevaux .

...

Pendant la période 1905-1914, à tour de rôle nous passions nos vacances à Lancieux . Pour s'y rendre il fallait cheval et voiture . Donc faire un louage : 14 kilomètres de route tournante, accidentée, mal entretenue, cahoteuse et arrivés au bourg, un chemin sablonneux d'au moins huit cents mètres où les roues des voitures s'enfonçaient jusqu'au moyeu . Un jour, le voiturier refusa d'aller jusqu'à la maison . Avec nos provisions, et nos bagages, nous fûmes à la traverse par la dune . Mon Père qui avait beaucoup de volonté décida alors d'acheter un cheval et une voiture . LUCAS le fermier de Trémur lui donna le conseil d'en acheter deux, disant qu'il les aurait pris l'hiver à la ferme et qu'il aurait fourni de la paille, du foin et de l'avoine . Le conseil paraissant judicieux, deux juments furent achetées Bernache et Bichette . C'était des belles juments douces, souples, rapides vendues en confiance par un courtier très connu dans la région, un nommé MIRIEL .

Arrivé à la maison de Lancieux le soir, mon Père dételait, abreuvait et laissait la jument en liberté sur les dunes . De bonne heure le lendemain matin, l'autre jument été attelée et mon Père rentrait à Plancoet . Le Père LEGIER qui venait

de la Guérivais à pied avec son bâton et son petit picotin pour la journée, s'occupait de la jument.

Un matin revenant de Lancieux, mon Père rencontra à Trégon un Plancoetin, ancien dinanais, représentant en vins et autres matières, qui lui demanda une place. La carabine achetée à l'exposition de Paris était dans la voiture et le passager LANGLOIS l'avait vue en montant. En cours de route, à hauteur de Bergerac, LANGLOIS un fort gaillard tira sur les guides de la jument.

- "DOUARD, donne moi une cartouche".

Il chargea la Warnant, descendit de voiture et s'approcha du talus. Une compagnie de perdreaux était groupée à vingt mètres. La cartouche fit "Boum" et le père LANGLOIS enjambant le talus et la voiture rapporta deux perdrix.

- "Fouette DOUARD ..."

S'il avait vu les perdrix à terre, il avait aussi vu un gars qui courait après lui.

C'était le garde-chasse de la propriété.

Le lendemain, dans la matinée, il était à la pharmacie. Il demanda à mon Père : "Vous êtes passé en voiture hier à six heures du matin devant Bergerac avec un homme qui a tiré sur des perdrix. Qui est-ce ?"

Papa fit la sourde oreille en disant, je ne sais pas; c'est un gars qui m'a demandé de le conduire à Plancoet, j'ignore qui c'est.

Le soir LANGLOIS avait vu le garde dans le pays et vint trouver mon Père qui lui dit sa réponse.

- "Sacré grand couillon ... tu n'avais qu'à lui dire que mon nom était sous mes talons.

Petite histoire que mon Père aimait à raconter et il ajoutait : LANGLOIS a toujours été un fanfaron. Dire qu'il ne m'avait pas donné une perdrix !

Après avoir soigné la jument qui revenait de Lancieux, le Père LEGIER préparait l'appareil à siphons d'eau de seltz ; mélange dosé à l'avance d'eau, d'acide et de bicarbonate de soude. Tous les matins trois cents siphons passaient dans les mains de mon Père avant l'ouverture de la pharmacie. C'était la seule occasion pour lui de mettre une blouse, une longue blouse qui le protégeait du cou aux pieds. Il portait un casque grillagé, comme un casque d'escrimeur pour le protéger en cas d'éclatement du siphon si la pression était trop forte. LEGIER avait l'habitude, il surveillait le manomètre, ajoutait de l'eau et tournait la manivelle.

Je ne puis l'affirmer, mais j'ai toujours entendu dire que mon Père avait été le premier fabricant de siphons d'eau de seltz dans la région de Plancoet. Il en vendait aux marchands de vins et aux pharmaciens de Dinan.

Je les ai vus vendre un sou, puis deux pour trois sous et ensuite cinq sous pièce, sans consignation de verres, tellement on avait confiance dans les clients.

J'avais environ douze ou treize ans, j'entendais ma Mère qui lui demandait d'arrêter la fabrication de ces siphons et mon Père de lui répondre : "Marie quand les siphons sont vendus, les impôts et la viande sont payés".

Les siphons étaient inscrits au Codex 1884.

...

Le Père LEGIER, toute sa vie n'avait mangé que du lard salé cuit sur le gril d'un feu de bois, et le vendredi, un morceau de morue grillée. Il n'avait jamais bu que du cidre et encore il préférait le cidre dur, ou alors le jus qui sortait de la motte du pressoir. A la maison, tous les ans, vers la Catherine, on faisait huit ou dix barriques de cidre dans la cave où il y avait pressoir, moulin et tonneaux.

C'était lui le grand chef de fabrication et nous avions toujours du bon cidre. Il faisait tous les jours, aller et retour, le plus souvent en sabots, six à sept kilomètres pour venir travailler à la maison. Dans ma jeunesse, j'allais chez lui en hiver avec Victorine. Les chemins étaient boueux; on y arrivait quand même et nous étions bien reçus. Je me souviens des pommes et des châtaignes cuites dans la cendre par sa Bonne Femme.

Il mourut à plus de quatre-vingt ans, après la mort de son fils menuisier, tué au début de la guerre 14-18.

Il fut un fidèle serviteur.

A cette époque, il n'y avait pas d'assurances sociales...

Mes Parents avaient payé le cercueil et la cérémonie à l'église.

...

L'hiver les deux juments allaient donc à la ferme et en plus de l'accord fait avec LUCAS, deux charretées de marne dégrévées dans la baie de Baussais étaient déversées dans le jardin. Le pêcher aime la tange. Dans nos grands jardins familiaux, il y en avait partout. L'origine de ces pêchers? Très simple. Mes parents aimaient beaucoup les fruits exotiques: dattes, figues et aussi les pruneaux. Ces produits n'étaient pas en vente dans les épiceries comme de

nos jours. Souvent ils étaient en réclame sur les journaux, surtout de certains journaux parisiens que mon Père aimait beaucoup. Ainsi, un jour, commandant des dattes, il reçut un colis de savon de Marseille. Et c'est ainsi qu'il reçut un colis de superbes pêches au lieu d'un colis de figues commandées. Il y avait une notice où il était indiqué comment planter les noyaux si on voulait avoir des pêchers. On fit sécher à l'ombre les noyaux sans les avoir sucés et c'est ainsi qu'au bout de cinq ou six années, il y eut des petits pêchers qui commencèrent à rapporter des fruits.

Quand j'avais dix à douze ans, on vendait les pêchers à l'arbre, comme les pruniers, à Génie AILLET qui avait un surnom: MASTA GRIS. Elle faisait du porte à porte avec sa petite charrette tirée par un âne qui s'appelait MASTA. Pour l'arrêter, elle criait: MASTA... GRIS... d'où le surnom.

Elle vendait des légumes, des grosses noix, des châtaignes et des fruits, tous ces produits achetés sur le pays chez des particuliers.

Elle était dure en affaires, mais elle payait bien.

...

Je crois avoir dit que j'allais à l'école communale et que mon camarade René COCHERIL allait à l'école des Frères à Nazareth. Ce Nazareth n'était pas en Palestine, mais une paroisse de la petite ville de Plancoët. Les deux fils du vétérinaire allaient eux aussi à l'école des Frères, très proche de leur maison familiale.

Les DAGORNE et moi nous ne nous connaissions pas: nous n'étions ni de la même école, ni du même catéchisme, ni de la même paroisse. Ils ne venaient pas au patronage chez les Eudistes.

Un dimanche, ma Mère et Victorine me conduisirent à l'école de Nazareth. C'était la distribution des prix. A la communale, cela n'existait pas. J'étais intimidé. Il faisait très chaud dans la salle et je fus obligé de sortir prendre l'air, non sans avoir entendu le nom de René DAGORNE plusieurs fois. Il avait même le prix d'excellence et un Monsieur annonça l'entrée de cet élève modèle au Collège Saint-Charles à St Brieuc.

Après les applaudissements de l'assistance, sa Mère qui m'avait vu sortir de la salle vint demander de mes nouvelles.

...

Aux vacances, après les prix de l'école des Frères de Nazareth, Maman, Victorine et moi nous partions à Lancieux. J'avais attrapé des coups de soleil aux jambes, de véritables brûlures aux mollets et je devais rester allongé. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la plage à cette époque et toutes les nouvelles, de la plage surtout, étaient connues. Madame DAGORNE vint pousser une visite à ma mère et me dit : "Quand tu seras guéri, Henri, tu devrais aller à la pêche avec mes enfants. Tu les vois, ils sont en face au bas de la falaise, sur le rocher qui s'appelle le Rocher Saint-Martin".

Quelques jours plus tard, peut-être le lendemain, ne sentant plus mes brûlures, je traversais la plage de biais quand je reconnus les deux fils DAGORNE qui arrivaient avec leurs lignes au Rocher Saint-Martin en même temps que la mer montante. Jacques PITET, un copain de plage, fils d'un dentiste en villégiature m'avait rejoint. On fit connaissance avec les fils du vétérinaire de Plancoet ; on était tout fiers de leur apprendre à faire des sifflets avec des boules de goémon sec dont on se servait pour s'appeler sur la grève.

Le lendemain, je revins seul et on me prêta une ligne. Moi qui n'avais pris qu'un vairon dans ma vie, je pris

deux diables, deux chabots appelés localement guilledris, poissons piquants, dangereux paraît-il, que je n'avais jamais vus. Il ne fallait pas les toucher. Pour les décrocher l'aîné des DAGORNE sortit un chiffon de sa poche pour les prendre et enlever l'hameçon. Il rejetait les guilledris à l'eau après les avoir laissés sécher au soleil sur le rocher.

Puis on se revoyait souvent ; surtout aux marées basses avec des crochets et des havenots. Le chien de Tante Thérèse, une Lancieutaine connue et amie de tout le monde, par surplus une vraie Tante des DAGORNE de Plancoet, le chien dis-je nous accompagnait. Immobile devant un trou d'eau il se mettait à aboyer quand il avait vu filer une sole ou tout autre poisson. Il ne cessait d'aboyer que lorsque quelqu'un arrivait.

Il était connu de tous les pêcheurs de grève.

Ce ne fut que le début de nos exploits ; ils seront racontés plus tard, dans l'ordre chronologique si possible.

...

1910 : mon Parrain, mon frère Louis était installé pharmacien à Uzel près l'Oust. Ma sœur Louise, ma marraine s'occupait de son ménage. Mon frère avait un bon copain d'études à la Faculté de Bordeaux : LAPOSTOLLE André, originaire de Rosporden. LAPOSTOLLE devint mon beau-frère et leur voyage de noces se fit à Lancieux, dans la maison de mes parents. Victorine était venue pour tenir leur ménage et j'avais suivi "Torine". Fernande LAPOSTOLLE avait suivi son frère. Elle avait mon âge. Quand les jeunes mariés partaient se promener bras dessus, bras dessous, on les imitait et on les suivait.

Qu'est-ce qu'on devait les ennuyer ? ...

André mon beau-frère était chasseur. Dans ses bagages, il n'avait pas oublié son fusil. Un matin où il avait plu,

on avait tous les deux ramassé un grand panier à salade d'escargots . Je n'en avais jamais ramassé dans le jardin à Plancoet . Qu'est-ce qu'on allait en faire ? Il les mit dans un seau avec du sel puis les lava à grande eau plusieurs fois . Il y avait toujours un peu d'écume à surnager le seau . Il paraît qu'il fallait qu'ils soient dégorgés . Madame LAPOSTOLLE les arrangea avec Victorine . Elles n'en mangèrent point ni moi non plus . André et sa petite sœur Fernande s'en régallèrent .

Un matin il prit son fusil et nous prenions la direction de la pointe de Buglais face à Saint Jacut, quand du haut de la falaise on aperçut une masse jaune presque aussi grosse qu'une vache échouée dans les rochers . Par un petit sentier que je connaissais on descendit la falaise . Plus on approchait, plus une odeur âcre, nauséuse se dégageait de la masse jaune . C'était un énorme marsouin échoué depuis quelques jours . La peau était huileuse et LAPOSTOLLE tira un coup de fusil . Les plombs glissèrent et ne firent aucune marque sur le cuir poisseux . Ce fut le seul coup de fusil de la matinée . Les autres jours, nous allions à la marée montante dans l'anse de St Briac , du côté du moulin de Roche Goud , pour tirer des courlis .

LAPOSTOLLE qui était un terrien et un excellent fusil n'a jamais tué un oiseau de mer , tout au moins devant moi, pendant sa lune de miel ...

Pendant ces sorties, mon beau-frère me parlait du chien de chasse qu'il avait à Mauron . Un pointer tout noir qu'il avait acheté à Bordeaux quand il était étudiant . Il l'avait appelé Nègre . J'avais envie de le voir . Il m'invita à aller à Mauron et j'acceptai . Plancoet Mauron, c'était un voyage compliqué pour un gosse de dix ans qui n'avait pris le train que pour aller à Dinan et encore accompagné . On me fit un itinéraire : Dinan, la Brohinière et à la Brohinière, prendre le train pour Ploermel . Une fois dans le train, je lisais le nom de toutes les gares dont j'avais la liste, car ma Mère m'avait fait des recommandations ; surtout me renseigner pour les changements de trains . J'arrivai à Mauron où ma Marraine était à la gare à m'attendre . Je trouvais la gare loin du pays et j'arrivais fatigué . Après avoir jeté un regard curieux sur

la maison et la pharmacie qui ne ressemblait pas à celle de Papa, je fus voir Nègre .

Dans l'après-midi, ma Marraine me dit : Henri veux-tu me faire une commission ? Tu vas aller avec le chien à la boucherie pour chercher de la viande . Interloqué, ne connaissant pas le pays mais fier de sortir avec un beau chien comme je n'en avais jamais vu, j'acceptais . Le commis de mon beau-frère, Ernest je crois, qui avant son mariage s'occupait de sa maison, lui faisait la cuisine et à l'occasion servait les clients, vint avec un panier dans lequel il mit un papier et de l'argent . J'allais le prendre mais Ernest me dit : " Le chien va le porter, tu n'auras qu'à le suivre" . Et je suivis Nègre qui fut à l'autre bout du pays chez le père d'Ernest qui était boucher . Une fois la viande mise avec la monnaie dans le panier, le boucher remit le panier dans la gueule du chien et on reprit le chemin du retour . Place de l'Eglise, Nègre posa le panier sur le trottoir et partit faire un besoin . Je surveillais le panier quand je vis un autre chien s'en approcher . J'allais le reprendre quand d'un bond Nègre sauta sur lui , lui flanqua une tournée et reprit le panier .

J'avais eu à moitié peur . Un cafetier qui était sur sa porte me dit : "C'est le chien d'André, es-tu un de ses parents ?"

...

Il y avait du gibier partout autour de Mauron et LAPOSTOLLE ne chassait qu'une ou deux heures quand il sortait . Il se sauvait surtout dans la direction de St Léry . Un de ses amis, le Docteur GUENET vint le chercher pour faire un tour et je les accompagnais . Le Docteur avait un petit épagneul moins rapide que Nègre et à chaque fois que l'épagneul faisait arrêt, Nègre sautait par dessus et se mettait à l'arrêt, une longueur de nez en avant, par jalousie .

A cette époque, dans le Morbihan, les céréales étaient coupées à la faux ou à la faucille à la hauteur de trente à quarante centimètres de terre. La paille n'avait pas une grosse valeur et ce qui restait en terre était enfoui lors des labours. Cette paille formait engrais dans ces terres plutôt maigres. Un autre jour, nous fûmes rejoints par GUENET du côté de la gare. Dans un coin de champ où il y avait une bande de chaume les deux chiens marquèrent arrêt. Sans se presser nos deux chasseurs avancèrent, mais trop tard. Ils ne s'attendaient pas à voir un renard couché dans la paille de blé se défilant dans le talus. C'était la première fois que je voyais un renard. J'ai chassé pendant cinquante années de ma vie, c'est la seule fois que j'ai vu des chiens marquer l'arrêt sur un renard.

...

Quelques semaines plus tard après le retour à la maison, il fallait penser à aller au collège. Mes parents s'adressèrent au collège St Charles à Saint-Brieuc, collège où mes deux frères avaient terminé leurs études secondaires après un long séjour aux Cordeliers à Dinan. Tout mon trousseau était marqué numéro 38, comme un bagnard. Victorine fit ma malle devant moi et la descendit à la gare sur une brouette. Je l'accompagnais et demandais deux billets pour St Brieuc; l'un était pour mon Père qui venait me conduire et l'autre pour moi. J'assistais à l'enregistrement de la malle comme bagage, car il fallait bien que je sache comment faire pour le retour. Je pensais déjà aux grandes vacances.

René COCHERIL fut à Dinan, aux Cordeliers sans doute parce que son père minotier allait au marché tous les jeudis.

Les fils des trois boulangers restèrent à la communale.

René DAGORNE, le fils aîné du vétérinaire allait à St Charles depuis deux ans. Depuis nos rencontres à Lancieux,

je ne l'avais pas revu. Il avait un an de plus que moi et son frère Auguste ne vint à St Charles que l'année suivante. Quelques jours avant la rentrée, René DAGORNE vint me voir et mes parents ^{autres} demandèrent de me donner des détails sur la vie de pension.

...

A dix heures, mon Père m'accompagnait. Nous arrivions à Saint-Brieuc. Direction St Charles. Entretien avec le Directeur qui me demanda le billet de bagages de ma malle. Un Monsieur Prêtre nous fit voir la salle d'études, la classe (je rentrais en 6ème), le réfectoire, le dortoir, l'emplacement de mon lit, la cage aux chaussures et la chapelle. La résonnance de nos pas dans le bâtiment encore vide m'impressionnait. Je crois que si mon Père n'avait pas été là ou si je n'avais pas senti la future présence d'un plancoetin, René DAGORNE, je serais parti. On fut manger au restaurant, chez une dame de Plancoet je crois, Madame CAUDIN, que mon père connaissait et après le déjeuner on fut en tramway jusqu'à la pointe du Lègué. C'était à marée basse, et la grève n'était pas aussi belle que celle de Lancieux. Le train retour pour Plancoet était vers les six heures. Je fis le brave vers les 4 heures, je libérais mon paternel car je voulais ranger mes affaires et voir les autres arriver... Devant quelques nouveaux, moi arrivé une heure avant, je remplaçais presque le prêtre pour leur faire visiter ce que je venais de voir.

J'allais entrer en 6ème, dans ce qu'on appelait la petite division.

René DAGORNE était dans la division des moyens, en 4ème. Parfois, on se rencontrait dans les couloirs, ou à la procure. La procure était un lieu où l'on se procurait toutes les choses possibles, pour lire, écrire, des articles de toilette, des ciseaux à ongles, des cure-dents, etc... Il y avait une sacrée émulation pour aller à la procure et parfois les parents grognaient quand ils recevaient les notes trimestrielles.

L'année scolaire, ma première année de pensionnaire se passa bien, sans histoires ? J'avais de bons camarades surtout de l'autre côté de Saint Briec, Pornic, Binic, Guingamp, Paimpol. Les GUILLOUX par exemple de Tréguier, de la ROCHE DERRIEN, LEFEBVRE de Paimpol, PIGNOREL de Binic etc ... même LEBORGNE le type costaud qui me faisait peur. Que sont-ils devenus ? ...

Entre Plancoet et St Briec, à part le plancoetin que je connaissais, il n'y avait que GUINARD de Pleneuf, LEROY du même coin, de VULPIAN de Lamballe, de la MOTTE ROUGE, de je ne sais où, et le plus sympathique, du FRETAY des environs de Lamballe.

Après les vacances de Pâques, les marronniers étaient feuillus et l'aspect des cours de récréation n'était pas le même.

Des rêveurs comme moi et Florian LEROY (de triste mémoire) pensions aux grandes vacances. Chacun faisait des projets, rêvait aux pêches en mer, aux ballades en mer et d'autres, au séjour à l'étranger, en Angleterre surtout. C'était la mode pour les fils d'exportateurs, de nobles ... et de ceux qui avaient des parents jeunes ... et il y en avait.

Les grandes vacances arrivèrent et je retournais à Plancoet après avoir bouchonné mes affaires dans ma malle.

...

Je retrouvais mes camarades au bout de quelques jours. Ceux de la communale furent quelque peu négligés, car nous les collégiens, nous avions des bicyclettes. Même moi. Mes parents pour me récompenser de mes notes de travail et de discipline sans doute, firent l'achat d'une bicyclette, avec guidon demi course "Petit Breton" comme c'était la mode. C'était une Barré fabriquée à Niort (comme la voiture du Docteur GUENET de Mauron qui, entre parenthèses, n'avait

pas de marche arrière) m'avait dit le vendeur, le Père LEROUX. J'avais le vélo le plus reluisant du pays. Il était vert et avait une roue libre.

Et les promenades commencèrent, Saint Jacut, le Guildo, Saint Cast, Pleherel, Plevenon où un jour, en août, prenant un bain sur la plage déserte, on trouva une épave qui flottait à marée montante. C'était un grand sac de bouchons. On le porta avec beaucoup d'efforts au gabelou de service. Jamais on ne reçut la prime aux épaves.

Un autre dimanche, Auguste DAGORNE et moi, nous étions partis l'après-midi sans savoir trop où. L'ardeur de nos mollets nous conduisit au cap Frehel où, en sandales, on fit ... le tour des Fous ... en sandales de corde, à mi-hauteur de falaise ...

Nos parents durent l'apprendre ; ils trouvaient que nous étions imprudents. Les vélos furent ramassés.

...

Un matin en ballade le long de la rivière, sans trop savoir où nous allions, passant par le pont des Buis, dans un virage, le chef de gare, Mr. RIVIERE, pêchait le gardon. Il nous demanda d'être silencieux. René COCHERIL, Auguste DAGORNE et moi nous restâmes à le regarder. Quand il plia ses lignes, il avait plusieurs kilos de gardons. C'était sa pêche favorite. Il nous dit qu'il pêchait au ver de farine. Les vers de farine il les prenait au moulin chez René. Mais avant il appâtait à l'orge perlé cuit. Mon frère Jean m'avait appris à pêcher la perche. Nous voulions pêcher des gardons. L'orge perlé venait de chez Papa DOUARD, les vers de farine du moulin COCHERIL, les asticots fournis par le fils du vétérinaire qui savait où les prendre et des patates pour appâter, arrachées dans le clos Pesnel, le jardin de mes parents.

Devant les bonnes pêches réalisées, on s'équipa pour pêcher le brochet avec du vif.

A l'endroit où nous avions appâté pour prendre du gardon, René DAGORNE vint un jour pêcher seul. Il fit une pêche formidable de grosses brèmes. Dès que la ligne était à l'eau, le bouchon filait.

Le premier brochet que j'ai pris, j'étais parti avec mon Père sous la Rebousserie. Sitôt tendue, le bouchon de ligne coula et je sortis sans épuisette un brochet d'une livre et demi, malgré la hauteur de la berge qui était au moins de un mètre cinquante. J'avais eu la nette impression que mon Père, qui n'était pas pêcheur était en admiration devant moi. Qui avait été le plus surpris, le brochet, moi ou mon Père ? Victorine nous prépara le soir même le poisson froid avec une bonne mayonnaise.

Tous mes copains avaient su que j'avais pris un brochet. On prépara d'autres lignes et un jour dans les vallées de la Goupillière, le même fait se reproduisit. J'avais bien plombé ma ligne, essayée dans le lavoir de la maison et la plaçant avec une petite gaule le long de la berge, je vis le bouchon s'enfoncer profondément. Voulant vérifier mon plombage, je relevais la ligne et tout à coup un énorme poisson fit un saut au-dessus de l'eau. René COCHERIL prit l'épuisette et on sortit le brochet qui pesait cinq livres. Il fut mangé à la maison DAGORNE et ce fut une mémorable soirée... suivie d'une promenade au clair de lune sur le tertre de Brandefert.

Une autre fois nous rentrions sans aucun poisson par le chemin des buis. On rencontra un ouvrier du moulin qui rentrait du travail. Apprenant notre bredouille il nous dit : "Pourquoi n'achetez-vous pas des araignées ? Il y en a à la devanture chez le Père CORNET, avec des mailles réglementaires de 27 mm et même un tramail" et un beau de 12 mètres.

Qu'est-ce que c'était une araignée ? un tramail ?

Un plâtrier, le Père GALLAIS travaillait à la maison. J'avais demandé à mon Père ce qu'étaient ces instruments de pêche et il me dit : "Demande au plâtrier il doit bien les connaître. Il avait la réputation d'être un excellent pêcheur peut-être même un tantinet braconnier. Comme j'arrivais dans la cuisine où il travaillait, je vis le plâtrier occupé

à faire un pansement à mon frère Jean. En coupant un pain de sucre en morceaux, pour faire du sirop, avec un instrument que l'on appelait la guillotine, mon frère s'était enlevé le bout du doigt. Le Père GALLAIS replaça le morceau de doigt à sa place aussitôt et fit un pansement avec du plâtre. Le bout du doigt fut bien remis et personne ne s'aperçut de la blessure.

Chacun de nous acheta une araignée de six mètres; il fallait cela pour la rivière, et le plâtrier nous apprit à les tendre, seul avec une grande perche; avec une ficelle et un caillou quand nous étions deux. C'était plus facile à tendre que de traduire un thème latin ou d'apprendre la grammaire anglaise. Alors là, la bicyclette nous servait. Pour donner le change, on attachait une gaule au cadre du vélo; les araignées étaient dans nos poches et le poisson rentrait dans nos musettes. Jamais nous n'avons pris de brèmes ni de truites alors qu'avec des mailles de 27 mm on avait souvent pris des brochets de trois ou quatre livres. Le poisson qui se prenait le mieux c'était la vandoise, localement appelée dard de fond. Gros poisson sans goût avec beaucoup d'arêtes.

Cette année là, la pêche devait ouvrir un dimanche et René, étudiant devait rentrer à Rennes, mais il tenait à faire l'ouverture avant de rentrer à la Fac. Le vendredi précédant l'ouverture, carrément on passa avec nos vélos et nos gaules devant la gendarmerie. On avait dû être vus ou dénoncés. Nos premières prises étaient sur l'herbe quand on entendit un galop de chevaux. C'était la maréchaussée par le petit chemin du côté de René. Moi j'étais de l'autre côté et je plongeais dans l'herbe quand je vis les chevaux et leurs cavaliers. René expliqua à la maréchaussée qu'il devait rentrer à la Faculté pour un examen, qu'il ne pouvait pas faire l'ouverture le dimanche et qu'il pêchait la truite et que la pêche à la truite était ouverte... etc... etc... Les gendarmes s'en allèrent très gentiment. Nous aussi, mais c'était pour aller plus loin dans un trou que nous connaissions. Les prises furent nombreuses. On rentra plus tard par le tertre de Brandefert pour ne pas passer devant la gendarmerie.

Un gros négociant nous avait appris à pêcher l'aiguille à l'aiguille dans les déversoirs, où les vieux murs trem-pant dans la rivière; à épuiser les ruisseaux comme la petite

rivière du tertre en faisant des barrages avec des fagots, qui en général étaient et sont souvent encore en tas le long des berges, je n'ai jamais su pourquoi. Une fois il nous avait fait une démonstration de pêche à l'anguille avec du carbure. Nos parents nous l'avaient interdit et jamais nous ne l'avons fait.

Le Vicaire nous avait appris à faire et à placer des lignes de fond, des flotteurs libres pour prendre des brochets, flotteurs avec liège de deux couleurs pour la pêche en étang et flotteurs avec bouteilles vides.

Plus tard, j'appris à connaître l'usage de la coque du Levant toutefois sans jamais m'en servir. Je me dois de dire en qualité de pharmacien que la coque du levant est une baie originaire de l'Asie Orientale. Il y en avait à la pharmacie, mais mon père n'a jamais voulu m'en donner. Il m'avait raconté l'histoire d'un médecin qui s'en était servi dans un étang. Pris de peur, toute l'eau bouillonnait de poissons en surface, il s'enfuit rapidement. S'il avait été pris, c'était la correctionnelle. La pêche à la coque du Levant est interdite en France, mais les habitants des Indes Orientales s'en servent librement. Ils vident les poissons aussitôt capturés pour les consommer, autrement le poisson devient toxique. La coque du Levant pulvérisée est mélangée avec de la farine. On en fait une pâte et de cette pâte, des petites boules. Le poisson qui en absorbe a la vessie natatoire paralysée et parfois crevée si la dose est trop forte. Il monte à la surface et ne peut plus se diriger. Il tourne en rond en s'approchant des berges et si l'on place avec force une branche ou une épuisette dans l'eau, le poisson se dirige vers la branche ou l'épuisette. La cueillette en est facile. Si la dose n'est pas trop forte, le poisson ne creve pas.

A l'époque de notre jeunesse, il n'était pas question de pollution. On n'employait aucun produit chimique en culture. Parfois dans les rivières, on voyait flottant sur l'eau un petit cochon, un chien ou un chat crevé, ce qui produisait des asticots. Les asticots nourrissaient les poissons, surtout les poissons blancs, brèmes, gardons et même les truites.

Et ces poissons étaient mangés par des perches ou des brochets qui pullulaient et grossissaient, tout comme les

poissons blancs quand ils n'étaient pas mangés petits. Il y avait du poisson en quantité et il n'était pas question d'alevinage; il n'y avait pas de société de pêche...

...

Aux grandes vacances, nous les potaches, on reprenait la direction de la rivière, mais nos lignes et nos engins ne nous suffisaient plus. L'idée nous vint de fabriquer un bateau. Ce fut simple: deux périssaires non pontées, jumelées avec deux traverses fixées par deux écrous. C'était très stable, on pouvait y aller à quatre. Pour passer les dos d'âne, on dégoupillait les écrous et l'on passait chacun sa périssaire. Ensuite, on rejumelait et on repartait chacun avec sa rame. Nous passions ainsi des vacances silencieuses, reposantes et réfléchies sur notre belle rivière l'Arguenon.

Un matin, partis de bonne heure avec nos provisions et tout notre matériel nous faisons envoler une dizaine de canards sauvages tout près du bateau. L'idée nous vint d'emporter à l'avenir la carabine du patronage puisqu'elle ne servait plus. Du reste le curé ne pouvait pas nous la refuser car c'était le père COCHERIL qui l'avait payée. A chaque sortie, elle était parmi nos gaules. Jamais on ne revit de canards. On tua quelques poules d'eau qui pullulaient.

A la pêche, nous étions plus heureux.

L'étang de Trémeur était pour nous le coin rêvé. La fermière de mes parents nous donnait du son et des patates pour appâter. On allait à l'étable prendre des bouses de vaches fraîches pour lier le tout. Nous avions l'eau de l'étang pour nous laver les mains. Nous faisons des pêches de perches formidables au lieu dit "Le Rocher". Elles mordaient dès la pointe du jour jusqu'au moment où le soleil commençait à chauffer. Après dix heures, on pêchait le gardon pour amorcer nos flotteurs.

Une fois où nous étions quatre et que nous avions chacun de nous apporté un melon (?), René DAGORNE, son frère Auguste, René COCHERIL et moi, nous étions arrivés à la pointe du jour, avec l'intention de passer une bonne journée. La veille, les deux DAGORNE avaient pêché des petits gardons au Gué Brillant pour appâter nos flotteurs. Il y avait sur l'étang un vieux doris et on s'en servait. Le soleil commençait à briller et les vaches à beugler dans la campagne. Aussitôt mis, un flotteur placé près d'un arbre abattu dans l'étang se mit à filer. René DAGORNE qui avait la mission de s'occuper des flotteurs s'en aperçut et en vitesse enjamba le doris, mais dans sa précipitation, il déchira son pantalon à l'entre-cuisse. Tout à coup, venant du haut du coteau, dominant l'étang une voix de fille se mit à crier : à plusieurs reprises ; "J'ai vu ton cul, DAGORNE ! J'ai vu ton cul ! Et la vallée répétait avec écho : J'ai vu ton cul !

C'était la fille d'un gros fermier voisin de l'étang. La fille avait de la voix. Elle a dû en avoir toute sa vie. Par la suite elle est devenue la femme d'un homme politique de la région.

..... S'en souvient-elle ?

...

Un autre jour, un autre flotteur placé par René COCHERIL alors que je ramais, aussitôt mis à l'eau se mit à filer vers le fond de l'étang. Avant qu'il n'arrive "aux joncs" je relevais prudemment le flotteur et un brochet de cinq à six livres sauta dans le bateau.

Nous avons pris à la ligne flottante quelques belles perches et, vers les onze heures nous rentrions à Plancoët. Avant d'enfourcher nos vélos, on avait décidé d'offrir le brochet à la propriétaire de l'étang, et de garder les perches. Après un coup de sonnette, cette Dame nous fit ouvrir la porte et malgré nos tenues un peu insolites, nous fit entrer dans son salon. Elle accepta le brochet, nous remerciant et nous fit servir un petit

verre de cassis. "Je ne savais pas qu'il y avait d'aussi beaux poissons dans mon étang" nous dit-elle.

Jamais plus nous n'avons eu l'autorisation d'y aller pêcher.

...

La pêche en mer nous intéressait moins car nous n'étions pas outillés.

Néanmoins, je me dois de narrer une expédition, une vraie expédition de grande pêche qui dura du jeudi au dimanche avec les deux fils DAGORNE, pêche en mer au mois d'août, sans bateau.

C'était l'année avant la guerre. Vacances 1913. La tante de René et d'Auguste DAGORNE, pour qui la grève de Lancieux n'avait aucun secret nous dit un jour que nous étions allés à la pêche aux ormeaux, "Dites donc les gars, j'ai un filet dans le grenier qui n'a pas servi depuis la mort de Papa. Venez un jour on le vérifiera et si besoin est, on le raccommodera. J'ai de la ficelle".

On descendit le filet qui faisait trois cents mètres de long... Il n'était plus question d'araignée de six mètres ni de mailles de 27 mm. On le vérifia, il n'y avait pas de mal. Peut-être deux ou trois mailles de sautées. On réparera sur la grève. Pour l'emporter tante Thérèse trouva un gars avec un cheval et une charrette. On passa par la grève de l'Ilet et pour le tendre on avait suivi les indications de la tante DAGORNE. Elle nous expliqua que l'on n'avait pas le droit de barrer totalement entre deux rochers et on le plaça suivant ses indications entre la pointe de l'Ilet et les Autonnières, à un endroit où il avait été mis autrefois. Il y restait des cailloux qui avaient déjà servi pour tenir le bas du filet. Le haut était retenu avec des cordes, des haubans, attachés à des pierres tous les cinq ou six mètres pour former poche à marée descendante.

Il nous a fallu toute une marée pour le tendre à dix que nous étions . Des gens de connaissance nous avaient aidés . Et la mer monta vers les six heures du soir . Il n'était pas question de se coucher . On mangea chez Tante Thérèse et vers une heure du matin on partit à cinq avec elle , avec chacun deux grands paniers et des lampes , lampes tempêtes et lampes électriques . On avait aussi deux ou trois havenots . Il nous en aurait fallu chacun le nôtre .

Devant le filet il restait de l'eau , la mer n'était pas assez basse . On remplit nos dix ou douze paniers surtout avec des grosses soles . Il y avait quelques maquereaux , des bars , des carrelets que l'on négligeait , et des brèmes . En rentrant , on perdait du poisson , tellement nos paniers étaient pleins . Et on chantait : on faisait trop de bruit , on réveillait les gens qui venaient aux fenêtres et on criait : poisson frais ! Certains venaient voir et on leur donnait ce qu'ils voulaient . Le lendemain midi à la marée du jour , on était revenu avec seulement deux paniers pleins , mais avec de la variété . Surtout des congres et des soles . Thérèse le savait bien , elle n'était pas venue avec nous . On fut coucher à la ville es Collet où Mr. DAGORNE avait une petite maison . Et quand on fut bien réveillé , le soir on fut manger du poisson chez Tante Thérèse qui revint avec nous à pied à l'Ilet . Au lieu d'aller par la grève , la mer n'était pas assez basse , on descendit la falaise ou plutôt la dune de sable qui conduisait au filet . Il faisait beau , la nuit était claire et on s'arrêta tous les quatre assis sur le sable en attendant le bas de l'eau . Tout à coup on entendit un bruit comme une grosse bête ou quelqu'un qui se débattait dans l'eau . Et le bruit persistait . Auguste DAGORNE , le plus jeune alluma sa lampe , fut voir et nous appela : on descendit la dune à toute pompe et René le plus fort prit un bar énorme , qui à notre retour fut pesé dans une vieille balance : neuf livres , bon poids . Et ce n'était pas tout . Nos paniers furent encore remplis et on revint encore en chantant et en criant : poisson frais !

Thérèse nous fit cuire un maquereau sur le grill en rentrant avec une bouteille de son bon cidre qui devait avoir trois ans . On fut se coucher à la ville es Collet , toujours en chantant et le lendemain je pris la route pour Plancoet avec des turbots , des soles et trois ou quatre grondins papillons , poissons préférés de ma Mère ; je les partageai entre les parents

DAGORNE et les parents DOUARD qui n'en revenaient pas quand je leur annonçai que je retournais le soir même à Lancieux car on devait relever le filet . Ce soir là , on ne trouva presque pas de poissons , du reste , on devait être fatigués d'en rapporter .

Le lendemain avaient lieu les courses de Lancieux sur la plage .

...

Avec un peu de retard , les parents DAGORNE étant venus voir les courses , nous les jeunes , avant le bas de l'eau on reprenait la route de l'Ilet . Chacun un panier et un havenot . A première vue , il n'y avait aucun poisson susceptible d'être ramassé dans l'eau qui restait devant le filet . L'un de nous fit une remarque à une brave estivante qui venait de prendre une belle et grosse vieille dans une petite mare , en lui disant qu'elle n'avait pas le droit de pêcher là . Elle ne répondit rien et on lui laissa son poisson . Tout à coup , dans un rayon de soleil j'aperçus un poisson brillant . J'avançais avec mon havenot et je pris une brème . C'était un banc de brèmes . Il n'y avait pas autre chose . Nos quatre paniers furent remplis de brèmes et on rentra . Le lendemain on fut replier le filet ; le cheval revint avec la charette et on rentra chez Tante Thérèse .

Quelques jours plus tard de retour à Lancieux , Thérèse DAGORNE avec son accent du terroir nous dit : "vous avez trop gueulé la nuit ; on a donné du poisson sans le faire payer et des jaguins et les marchandes de poissons ont porté plainte . Le garde maritime est venu me trouver . Je lui ai donné un coup de cidre et il m'a dit de ne plus me servir du filet sans quoi j'aurais une contravention !"

Ce fut notre dernière pêche à Lancieux et on s'en souviendra longtemps .

Un samedi matin de juillet 1914 nous partions à trois, René COCHERIL, Adolphe LEFORESTIER, le fils d'un ouvrier du moulin et moi, à la pêche à l'étang du Gué Brillant. Nous avions tout, pour bien passer la journée, nourriture et boissons pour nous, et tout ce qu'il fallait pour la pêche. Arrivés de bonne heure, après avoir bien appâté le bouchon plongeait toujours. On n'avait même pas le temps de manger. Nos sacs, nos paniers étaient pleins de brèmes, de gardons et de carpillons. Vers les quatre heures de l'après-midi les cloches de Pluduno et d'autres plus lointaines sonnèrent à toute volée. Jamais on n'avait entendu les cloches sonner aussi longtemps. Plusieurs automobiles passèrent rapidement sur la chaussée de l'étang. On était heureux de notre pêche et pour que le poisson ne tourne pas, et arrive en bon état, car il faisait très chaud, on se décida à rentrer. Arrivés au carrefour des Trois Croix on s'arrêta au café Le cerf pour prendre une bolée de cidre frais. Après avoir appuyé nos vélos à l'ombre, le long de la maison, on rentra tous heureux de notre journée dans le café où tout le monde était en pleurs; même Aimé AILLET, apprenti peintre, un condisciple de la communale. Il y avait aussi un gendarme qui venait de coller une affiche au carrefour et qui pleurait lui aussi: c'était une affiche pour la mobilisation des hommes.

Bolée servie, bolée bue et départ.

Devant la mairie de Plancoet, il y avait un attroupelement d'hommes inquiets et de femmes en pleurs. Un homme avec un fort accent alsacien ou lorrain essayait de tranquilliser les gens en disant et en répétant à tous:

"La mobilisation, ce n'est pas la guerre".

Il essaya d'entamer la Marseillaise. Personne ne le suivit. Cet homme, ce brave homme, c'était Mr. de BRYE bien connu à Plancoet. Il fournissait l'électricité au pays depuis plusieurs années avec une petite usine qui ne l'a jamais enrichi.

Arrivé à la maison, il n'était pas question de poisson: il était tourné. En rentrant mon Père nous dit: Mes enfants, ne craignez rien, vous n'irez pas à la guerre, vous êtes trop jeunes, elle sera finie dans quinze jours, un mois au plus tard.

C'était l'opinion générale.

La voiture des COCHERIL, une Scar rouge, était à la porte de la mairie conduite par François, l'aîné des fils qui, accompagné d'un gendarme allait porter les ordres de mobilisation dans les communes environnantes.

Le lendemain, un dimanche, un homme vint à la pharmacie se disant tenancier du cinéma de St Cast, demander la monnaie de mille francs. A cette époque, il n'y avait pas de billets de petite monnaie. Il n'y avait que des jaunets de cinq, dix et vingt francs en or. On sut depuis que cet individu était un allemand habitant St Cast et qu'il avait quitté le pays.

Le lundi les trains commencèrent à emmener les mobilisés. Des cris, des pleurs, des fleurs, des embrassades... peut-être les dernières...

René COCHERIL et moi nous nous mettions à la disposition de la Mairie à la demande de son Père, ancien maire, car le Maire était mobilisé comme les gendarmes. Le vide se fit rapidement et nous portions les nombreux plis dans les communes voisines. Le fait de nous confier des plis marqués "officiel" ou "confidentiels" nous donnait une certaine importance. Nous avions conscience d'avoir notre place dans la Société.

Puis vint peu de temps après la déclaration de guerre. Les trains de Réfugiés ne tardèrent pas à arriver. Trains de gens miséreux partis de chez eux en hâte avec quelques sacs et valises. Il fallait les loger, les alimenter, leur donner confiance, les faire conduire dans les communes voisines. Ce fut un peu notre rôle.

La rentrée au collège fut retardée à fin octobre . Saint Charles à notre arrivée était changé . A l'entrée, il y avait un drapeau bleu blanc rouge et le drapeau de la Croix Rouge . C'était la moitié d'un collège, la moitié d'un hôpital . Pour la rentrée, mes parents avaient dû fournir un lit cage . Il ne restait que des vieux professeurs non mobilisables . Des jeunes, presque tous belges ou alsaciens, étudiants des grandes écoles, complétaient l'effectif des vieux professeurs . Nos études s'en ressentirent .

Aux vacances suivantes, tous les réfugiés étaient logés, assimilés à la population hospitalière de Plancoet et des environs . Certains même y ont fait souche . Ensuite vinrent les prisonniers . On fut les voir débarquer du train . C'était paraît-il des autrichiens, bien moins méchants que les prussiens, Drôles de costumes que portaient ces gars là . On ne s'imaginait pas des soldats pareils alors que les nôtres étaient habillés en bleu et rouge . Ils furent cantonnés le premier soir au Haras je crois, sous garde de militaires territoriaux, et le lendemain ils furent répartis chez les cultivateurs qui s'étaient inscrits pour de la main d'œuvre, car les récoltes n'étaient pas coupées .

Chaque commune prit des prisonniers, comme elles avaient pris leurs réfugiés . Un jour, l'occasion nous fut donnée d'aller les voir travailler à la ferme de la Garenne, où le vétérinaire allait soigner des bêtes . On monta dans la voiture de Mr. DAGORNE, quitte à la faire chavirer . Il y avait des pigeons ramiers dans tous les champs . Le fermier MARCADET dit au vétérinaire devant nous "Les pigeons, ils ravagent tout . Dans la journée ils partent on ne sait pas où ils sont, mais le soir, il y en a des milliers qui viennent coucher dans la vallée . Vous qui êtes chasseur, vous devriez venir les tuer . J'en ai parlé au brigadier qui m'a dit de prendre mon fusil mais je n'en ai point et je n'en ai jamais eu " .

Puis on se mit à table à manger une joue de cochon . Le fermier et le vétérinaire continuèrent à deviser et nous les jeunes on prit la route à travers champs pour rentrer ...

Mr. DAGORNE le véto chassait depuis longtemps . Il avait deux fusils : un Lefaucheur qu'il tenait de son père, un vieux fusil à broches, et un fusil hammerless . Rentré le soir chez lui il dit à son fils René : "le fermier de la Garenne se plaint des ramiers qui font des ravages . Tu pourrais prendre mon fusil à broches, j'ai des douilles, des bourres, du plomb, de la poudre noire, tout ce qu'il faut, mais pour la poudre, ne te trompe pas, les boîtes sont bleues . Demande à ton copain le fils du pharmacien, il te pèsera la poudre et les plombs, mais ne te trompe pas de poudre ... les boîtes sont bleues" . On lut les doses sur l'étiquette de la boîte bleue et on fit des cartouches avec du plomb n°4, comme on savait .

Le fils aîné du véto et le fils du potard partirent un soir à travers champs, au plus court pour arriver à la Garenne, l'un portant un fusil démonté et l'autre une carabine moins forte, mais bien camouflée . Si mes souvenirs sont exacts, c'était au début de septembre . Dans la cour de la ferme que nous avions évitée, les prisonniers passaient les gerbes de blé à bout de fourches dans la machine à battre . Le fils du pharmacien hésitait à descendre dans la vallée . Le fils du vétérinaire plus hardi et plus âgé d'un an réussit à le convaincre en lui disant : "le bruit de la machine à battre couvrira le bruit des coups de fusil qui ne s'entendront pas car nous sommes dans la vallée et le bruit sera amorti ... et puis n'aie pas peur les gendarmes ne viendront pas et s'ils viennent ils ne nous diront rien Papa soigne leurs chevaux à l'œil ... Et Pan ...! Pan ...! nous rentrions le soir vers les neuf heures avec cinq ou six ramiers . Au retour le vétérinaire n'avait pas fini sa tournée . Le Pharmacien attendait son fils, assis sur le tabouret de son bureau et ne lui fit aucun reproche quand il vit sortir deux ramiers des poches de la pélerine .

Au fond, tout bien pensé, nos parents préféraient nous voir braconner le gibier plutôt que les filles ...

Quand les événements le permettaient, j'ai souvent fait des constatations qui m'ont permis de poser un jugement sur mon Père et le Père de René DAGORNE . L'un était un gourmet et l'autre un gourmet . A vous de juger suivant les données ci-dessous .

J'ai dit je crois que mon Père aimait le poisson et le gibier . Il n'était ni pêcheur, ni chasseur . Souvent il achetait surtout des lièvres et les commis de fermes ou de chatelains, qui venaient le samedi au marché avec un lièvre ou deux dans la poche carnière le savaient . Ils jetaient un coup d'oeil vers la pharmacie et s'arrêtaient s'il n'y avait pas de clients .

En hiver, un cheminot qui venait d'une maisonnette de Corseul prendre le matin son travail à Plancoet, lui apportait souvent des bécasses qu'il trouvait sur le remblai de la Chesnais . Elles s'assommaient dans les fils téléphoniques . Mon Père les payait douze, ou quatorze sous quand elles étaient bien dodues . Il dégustait la tête et les os et tout, moins le bec . Il grillait la tête jusqu'à la rendre croustillante, avec une bougie de suif que Madame CABANEL, femme d'un boucher de derrière la Mairie fabriquait .

Autrefois elle en fabriquait beaucoup pour la Cure . Elle n'en fabriquait plus que pour les bécasses de mon Père .

Ceci dit, pour faire plaisir à nos parents et au fermier de la Garenne et à nous-mêmes nous retournions souvent tirer des pigeons . On allait toujours aux mêmes endroits, distants d'une cinquantaine de mètres l'un de l'autre . On arrivait de bonne heure et en attendant on lisait des bouquins .

Un soir René DAGORNE composa plusieurs versets dont je me souviens du premier :

Si je devais parler comme le font dans leurs chaires
les professeurs savants, de leur ton doctoral,
J'élucutionnerais que pour l'instant sur terre
Je suis existant au fond d'un synclinal .

Plus simple, je dirai, je suis dans la vallée
où seul, caché sans bruit, j'attends les ramiers
Qui de leur dense envolée
Viennent s'abattre pour la nuit ! .

Je regrette d'avoir perdu l'original . René t'en souviens-tu ?

Et le temps passait doucement . La guerre était interminable . On apprenait des disparitions, des décès . De temps à autre on voyait un permissionnaire arriver . Tous les matins les gens descendaient au train et on allait lire les communiqués officiels affichés à la Mairie ; il n'y avait jamais de déroute . On avait presque toujours gagné ...

Descendant à pied, devant l'Eglise pour aller organiser une sortie avec mes camarades, je vis monter un soldat me paraissant assez âgé, mal rasé, crayeux qui avait une tenue de tranchée bleu horizon, la première que je voyais . Il venait d'arriver de la Champagne et se dirigeait vers les Poissonnais . Je ne le connaissais pas . Un notaire retraité de Plancoet qui allait faire une prière à l'Eglise, lui serra amicalement la main et lui demanda d'où il venait, et des nouvelles du front . Impoliment, j'écoutais tout en regardant ce poilu, un vrai celui-là .

- Et le moral demanda le notaire ,

- Le moral, répondit le poilu, je l'ai au cul

Le notaire rentra à l'Eglise .

Le poilu continua à monter la côte avec ses musettes .

Ces paroles resteront toujours dans ma mémoire .

A l'endroit où ces deux personnes s'étaient rencontrées un monument aux Morts pour la Patrie a été élevé après la guerre . Très souvent je passe devant ce monument et je pense à la réponse du poilu au notaire . Je dirai même que le poilu du monument a des ressemblances avec celui qui, un matin causait au notaire retraité ...

A Noël, notre Vicaire, soldat vint lui aussi habillé en bleu horizon, en permission. Il venait d'une ambulance de première ligne. Il était avec plusieurs gars du pays et fut donner des nouvelles aux familles. Un jour il emprunta le fusil et le chien du Docteur PETITPAS et je l'accompagnais sous les vallées du Bois Jeanson. Il tua deux lapins et j'en rapportais un à la maison. Personne n'avait le droit de chasser à cette époque, même pas les soldats permissionnaires. Quand ils revenaient à l'arrière, les soldats de première ligne se fichaient de tous les règlements.

...

René DAGORNE, tu te souviens de ta partie de chasse en février 1917. Tu étais rentré de captivité, libéré en qualité de médecin auxiliaire je crois. Permetts moi de la raconter, telle que je me souviens de ton récit.

Tu rentrais donc d'Allemagne et ton Père fier de toi et de t'avoir retrouvé, avait à voir une bête malade à la ferme de la Louvelais sur le flanc du tertre de Brandefert. Vous alliez à pied par le chemin des buis et il faisait très froid. Toutes les prairies inondées étaient glacées, même quelques endroits de la rivière. Tout au début tu avais tué un lièvre et ensuite des bécasses (tu me disais l'autre jour qu'il y en avait partout). Tu laissais ton père chez le fermier et tu longeais la vallée jusqu'en dessous de la Bouatardais. La lune était au plein et cela t'avait incité à rester à la passe des canards. On y voyait comme en plein jour paraît-il. En face de toi il y avait un autre chasseur, HUBERT du Jeanais de Pluduno. Vous aviez tiré... tiré vous aviez vidé vos cartouchières. HUBERT se fit connaître et te demanda si tu avais des cartouches. Il avait un 16 et toi le 12 de ton papa. Pour ramasser les canards que tu avais tués et qui étaient tombés de l'autre côté de la rivière glacée, tu t'engageais en longeant les talus et la traversée aller se fit sans encombre ; mais au retour, chargé de tes canards

récupérés, tu pesais plus lourd sans doute, ou tu étais plus pressé, la glace céda et tu tombais jusqu'au ventre dans la rivière glacée. Tu avais dû rentrer vers les dix heures du soir, traversant le tertre boisé de sapins à cette époque, les jambes raidies par ton pantalon glacé sur tes cuisses. Le lendemain, j'entendis parler de ta chasse et rapidement je fus la voir. Ta bonne Maman, heureuse comme la mère d'un champion me fit entrer dans la cuisine. Tu dormais encore. Je vis tout d'abord avant de rentrer, accroché au fil de fer ton pantalon de l'armée en velours bleu toujours glacé, raide comme une gouttière. Il glaçait toujours. Sur la table de la cuisine, un lièvre, trois ou quatre bécasses, huit ou neuf canards étaient alignés. Ton Père, après ses consultations et avant de reprendre la route était assis à manger dans la salle. Il m'appela et tout fier me dit :

- As-tu vu ?... Ça c'est de la chasse...

J'admirais ton exploit, je t'enviais, je te jalousais presque.

Je regrettais de ne pas avoir été avec toi, même sans fusil !

...

Septembre 1917, notre Vicaire arrive en permission de détente de vingt jours. Il n'avait plus de famille. Ses frères étaient morts. Il n'avait plus que des amis.

Il passa sa permission parmi ses paroissiens. Il vint avec nous en périssoire. On lui raconta plusieurs de nos exploits. Il en souriait toujours avec l'air d'avoir un regret de ne pas avoir été des nôtres. Originaire de St Cast, fils et frère de marins, il était adroit et avait des tas de ruses à la pêche et à la chasse. René COCHERIL décida une partie de pêche au brochet. Sept ou huit lignes étaient tendues, mais il faisait très chaud et ça ne mordait pas.

Assis à l'ombre, avachis sous un arbre, on parlait de la guerre et après un long silence, je m'endormis. René COCHERIL pour me réveiller se mit à chanter :

"Henri DOUARD, ça mord-t-y,
Le brocard a-t-il bon appétit
As-tu mis du vairon
Au bout de ton hameçon
Pour prendre des brochetons
Sacré p'tit couillon..."

Le vicaire se mit à rire. Il nous quitta après avoir bu une lampée de vin rouge, soi-disant pour aller dire bonjour à son copain, son homonyme, Mariange BLANCHET le minotier de la Goupillière et pour surveiller les lignes à brochet espacées sur deux ou trois cents mètres dans la rivière. Après un bon moment, il revint coupa de la fougère et sous la fougère, il glissa non pas un brochet, mais un gros lièvre qu'il avait tué le long de la rivière avec la carabine 6 mm du patronage. Pour le retour, il revint à pied, la soutane camouflant le lièvre et la carabine. Deux jours après, René COCHERIL et moi, nous fûmes invités à manger au presbytère. C'était la veille de l'ouverture de la chasse et le soir la permission de détente du Vicaire se terminait. Au cours du repas il nous dit cette parole qui avait l'air d'implorer l'absolution.

"Avant de partir, j'ai avancé l'ouverture, car je voulais faire manger un lièvre à mon Curé".

...

Ma scolarité fut banale et je n'en parlerai pas. J'aurais pu avoir des relations qui plus tard auraient été très favorables pour moi, mais assez indépendant, je ne m'y arrêtais pas. J'avais seulement conservé quelques relations avec mes anciens professeurs. L'année 1917-18 fut très dure pour les élèves de première qui devaient passer le bac. J'en étais. J'avais beaucoup plus d'ardeur pour la Préparation Militaire

que pour les thèmes latins ou les versions latines. A Saint-Charles on nous inculquait ce sens de l'honneur et de la gloire;

RELIGIONI ET PATRIAE FLOREANT !

L'Honneur, d'accord... mais la Gloire, elle n'était pas dans ma besace.

Je passais avec grand succès mon brevet de Préparation militaire; j'étais dans les premiers de l'école. Après une bonne période de révision du programme, en mars, je passais mon premier bac avec succès. René COCHERIL aussi. On se retrouva toute une bande de copains au bureau de recrutement de St Malo où nous avions été convoqués pour le choix de notre régiment. C'était un des principaux avantages du brevet de P. M. René et moi, on s'était mis en tête de choisir un régiment de Chasseurs Alpins. Il n'y en avait pas. COCHERIL qui par ordre alphabétique passait avant DOUARD choisit rapidement un régiment de tirailleurs qui était à Cherbourg. Je ne le suivais pas, ayant peur de faire de la peine à mes parents, et demandais le 41ème Régiment d'Infanterie à Rennes.

Ma Mère m'avait conseillé de ne pas prendre la cavalerie... ça donnait des furoncles aux fesses.

...

Avant de partir au régiment, mes parents avaient tenu à me faire passer mon permis de conduire les autos. Peut-être en aurai-je eu besoin. Pendant les vacances de Noël 1917, sur la demande de mon Père, je restais à St Charles et j'allais prendre des leçons de conduite chez un garagiste de la rue St Guillaume; Mr. BONCOPAIN.

L'examen mérite d'être conté.

Voiture: double phaeton Dedion Bouton. Trois candidats. Je passais le dernier.

L'examineur, sans doute d'accord avec le garagiste me dit : "j'ai besoin d'aller à Lamballe, vous allez m'y conduire". Il glaçait à pierre fendre, je n'avais pas de gants et j'avais juste ma pélerine de collégien. Arrivé sans encombre à Lamballe, j'arrêtai la Dedion à l'endroit indiqué, en face du bureau des Ponts et Chaussées. Mr. BONCOPAIN me voyant transi, me paya un café dans un petit bistro voisin en attendant l'Ingénieur.

Départ à la manivelle : impossible de mettre la voiture en route. Je donnais de l'avance, je la diminuais, je titillais le carburateur Solex, rien à faire ; l'essence n'arrivait pas. D'autorité, les mains gelées, je démontais le carburateur. Il était propre. Je m'énervais. L'examineur me fit asseoir près de lui et me posa quelques questions. Il me demanda de lui indiquer les raisons pour lesquelles une voiture ne démarrait pas. J'énumérais tout ce que je savais et quand je lui dit : manque d'essence ou mauvaise arrivée du carburant, il me demanda : Qu'allez-vous faire ? Réponse ; Je ferme le robinet d'arrivée d'essence, je démonte le tuyau et je souffle dedans pour savoir s'il n'est pas bouché. Chose dite, chose faite. J'avais beau souffler, je ne pouvais déboucher le tuyau. Enervé et transi de froid, je sentais l'Inspecteur nerveux et... mon permis s'envoler...

Aspirez me dit-il, j'aspirais... horreur... une grosse araignée, morte évidemment, atterrit dans ma bouche. Je la crachais. Le tuyau était débouché. La voiture démarra au quart de tour. A Saint Brieuc, j'arrêtai la voiture devant chez le fonctionnaire qui me remit avec un grand sourire mon permis de conduire les voitures à pétrole. Comme l'heure du repas était passée à St Charles, je fus déjeuner chez Madame CAUDIN.

...

En avril 1918, ce fut l'incorporation de la classe 1919. Comme tous les incorporés on fut embrigadés par l'autorité militaire à la gare de Rennes. On traversa la ville de Rennes

au pas cadencé jusqu'à la caserne Mac MAHON. Avant de franchir la grille du quartier, quelques blessés avec, soit un bras en écharpe ou des béquilles, sortant de l'Hôpital Pontchaillou tout proches étaient arrêtés et nous regardaient rentrer. L'un d'eux s'écria : passez pas la grille, vous êtes baises ! Gaillardement on entra une cinquantaine dans la cour.

"RELIGIONI ET PATRIAE FLOREANT"

Aussitôt rentrés, un gradé, un sergent je crois, nous dicta une page d'écriture, deux ou trois opérations d'arithmétique et nous donna une ou deux petits problèmes à résoudre, le tout très primaire mais inattendu pour un bachelier. Un seul de nous était illettré. Il venait de la région de Guingamp.

Comme lorsque j'étais rentré au Collège, mais pas individuellement, en groupe, on nous fit visiter l'établissement; on nous fit voir nos chambrées, la salle de réfectoire, la cuisine, l'emplacement des tinettes, l'abri des balais, des pouelles etc... Tout cela nous promettait du bon temps.

Passer brutalement d'une vie familiale, même du collège au régiment, d'un jour à l'autre manger dans une gamelle au lieu d'assiettes, la soupe, la viande, le riz, les fayots ou les pommes de terre, recevoir de la confiture sur le couvercle renversé de la gamelle, manger du pain jaune à la farine de maïs, boire dans du fer blanc, laver sa gamelle, sa fourchette, sa cuillère au robinet d'eau froide, quel changement de vie...

Je trouvais de bons copains et de suite il se produisit une bonne ambiance. Un sous-officier apprit les grades à ceux qui ne les connaissaient pas et nous conduisit à l'habillement.

.....

Impression de changer de vie.

Dans une grande pièce, des rayons en bois. Un grand magasin qui liquide ses stocks. Par dix, choisir chaussettes, bandes molletières, chemises, caleçons en toile rude, veste, pantalons, treillis, capotes, bretelles, souliers, (ah les sacrés souliers), souliers de marche et souliers de repos... etc...

Le même gradé vérifiait vaguement les tailles et nous disait: Ça va, allez vous habiller, rentrez à la chambrée .

En plus de nos hardes, nous avions chacun une trousse en bois de buis tourné sur laquelle des fils de deux ou trois couleurs étaient enroulés . A l'intérieur des aiguilles et un dé Il ne manquait que la couturière

Nous avions deux heures pour vérifier nos frusques, recoudre les boutons et nous transformer en futurs héros, avec des vêtements bleu horizon lavés et relavés . Je n'exagère rien . Je n'avais jamais appris ni chez moi, ni au collège à coudre un bouton . Comme par hasard en revenant de la soupe le midi, après avoir lavé ma gamelle, je rentrais le dernier dans la chambrée et je vis mon voisin de lit assis, les jambes croisées sous lui comme les tailleurs de campagne autrefois, qui en chantant recousait ses boutons . Il était voilier de son métier, voilier à Saint Malo et s'appelait PERNAUDEAU . Il avait entrepris de recoudre les boutons de toute la chambrée. J'arrivais en retard à cause du lavage de ma gamelle et je lui demandais s'il voulait bien vérifier mes boutons . Je fis attention à mes paroles et ne lui demandais pas s'il voulait bien les recoudre . Brutalement comme lorsque l'on parle à un couturier attentionné à son travail, il me répondit : "Oui, si tu payes un litre" .

Un litre, c'était un litre de cidre à la cantine . Je lui en aurais bien payé dix .

C'était un excellent garçon . Petit, pas élégant, grand gueulard . Je lui dois peut-être d'être encore en vie .

...

Une autre histoire d'habillement me revient à l'esprit . Les pantalons de sortie qui nous avaient été remis étaient larges, bouffants à l'excès, pas aussi beaux que ceux des zouaves, c'est-à-dire mal taillés et de toutes tailles. Avec notre jeunesse, on avait l'impression d'être "mal empouchés" . Le sou-off qui nous avait habillés devait être un sacré tailleur ...

à moins qu'il ne fut moine ou élève ecclésiastique . Un camarade de chambrée ou d'une chambrée voisine, un jour de consigne rectifia son pantalon qui vraiment le faisait paraître plus gros qu'il ne l'était en vérité . Il le travailla, le retourna, le coupa, le diminua, enfin il fit tout son possible pour obtenir un pantalon serré aux genoux, genre pantalon de cheval . C'était la mode même pour les fantassins . Quelques sous-officiers de métier, des "embusqués" surtout avaient des pantalons, même genre de coupe ... mais faits par des tailleurs de régiments . Pourquoi pas nous ?

"P'tit Louis" rectifiait les pantalons au même tarif que PERNAUDEAU . Lui aussi était un brave type mais il n'était ni voilier, ni tailleur . Il était apprenti comptable ou apprenti fonctionnaire . Donc de par ses dispositions futures il savait couper, rétrécir, mais ne savait pas recoudre solidement . Je lui confiais un soir mon pantalon dit "de sortie" et lui donnais ce qu'il me restait de fil sur la petite quenouille que nous avions touchée à l'habillement . PERNAUDEAU pour recoudre mes boutons avait fait un sérieux prélèvement . La couture ou la reprise était sûrement bien faite, sans aucun doute mais il n'y avait qu'un fil ... J'ai dit que c'était mon pantalon de sortie . J'avais à peine fait cent mètres, sans efforts dans la rue Legraverend, l'entre-deux lâcha ... Le bistrot voisin où je m'étais réfugié me renseigne une couturière . Je montais deux étages . La réparation fut très bien faite . Merci P'tit Louis ! "

La couturière connaissait bien son métier .

Les événements pressaient, nos classes furent esquintantes, absorbantes, rapides mais complètes . On fit appel aux plus aptes pour le peloton des élèves caporaux, où je retrouvais des gars du pays qui avaient été affectés à un autre bataillon .

Adrien GUEHENNEUC de St Potan avait souvent des permissions de 24 heures et partait le samedi soir . Il rapportait du lard et de la saucisse au commandant du peloton, Le Lieutenant GICQUEL .

Jean HAMON de la Corbonnais en Pluduno avait lui aussi beaucoup de permissions ... peut-être grâce à moi . Il fut le témoin d'une chose extraordinaire que je me propose de raconter par la suite .

Une section d'élèves aspirants fut formée à Mac-Mahon pour tout le corps d'armée, dont le siège était à Rennes. Les élèves furent sélectionnés parmi les élèves caporaux. Je faisais partie de cette sélection. Un détachement vint de Cherbourg et je reconnus René COCHERIL mon copain.

Nous étions conduits par des brutes, brutes entraînées, dans la force de l'âge qui faisaient du zèle pour retarder leur retour au casse pipe. Nous, les Elèves aspirants étions jeunes, pleins d'ardeur, mal nourris et on nous en demandait trop. Longues marches, de jour, de nuit, gymnastique, tir, escrime, lancement de grenades, mitrailleuses, canons d'infanterie, tir... etc... etc... etc... Pas de repos, pas de répit. Quand les exercices étaient terminés, c'était le soir après la soupe, les théories et même les leçons de langues étrangères. C'était une épreuve de force. On cherchait sûrement à éliminer les moins forts.

En juillet, René COCHERIL fut éliminé pour typhoïde et moi quinze jours plus tard pour rhumatismes articulaires aigus contractés en service commandé. On s'était retrouvé à Mac MAHON; on se retrouva à l'Hôpital de la Croix-Rouge, au Grand Séminaire de Rennes rue de Brest et dans la même chambre.

La Directrice de l'Hôpital avait un nom prédestiné: Madame OSTO. Elle était Infirmière Major, personne dévouée, gentille avec tous; une vraie maman avec ses soldats. René et moi nous étions peut-être un peu privilégiés car le grand patron de l'Hôpital était un Major 4 galons grand ami du Docteur PETITPAS de Plancoet qui nous avait vu naître tous les deux. C'est lui qui arrivait en retard le jour de ma naissance (peut-être était-il à la chasse à la bécasse) me trouvant tout transi dans un châle avait annoncé que je n'aurais pas vécu).

...

Ma Mère était venue me voir à deux ou trois reprises et m'apportait une marchandise rare: du sucre. Il me fallait paraît-il beaucoup de sucre. Madame OSTO en bénéficiait aussi, tout comme les autres malades. Ma Mère m'apportait

aussi des cachets de salicylate de soude à 0,25 g faits à la maison. Un soir un malade fut placé dans un lit, à la droite du mien. (J'avais un arceau métallique pour éviter le contact des draps sur mes jambes, tellement je souffrais). C'était un nègre. Il était atteint de la fameuse grippe espagnole. Dans la nuit, en délire, il se leva et voulut me prendre à la gorge. Je criais fort et un petit type couché de l'autre côté de la "carrée" se leva, lui administra un majestueux coup de poing et le remit dans son lit. Le lendemain le nègre était enlevé par les infirmiers croque-morts. PERNAUDEAU qui était hospitalisé dans la même chambre que moi sans que je le sache, était intervenu et m'avait sans doute sauvé la vie.

A l'autre bout de la chambre, pas loin du lit de René un malade arrivé dans la matinée se mit à dérailler par la fièvre sans doute. En pleine nuit, il ouvrit une fenêtre et sauta du troisième étage. René et PERNAUDEAU descendirent et trouvèrent le type en chemise qui essayait de remonter par la gouttière vers la fenêtre éclairée. Il ne paraissait pas blessé. Ils le firent remonter dans la chambre et alertèrent l'Infirmière de service. Le lendemain il fut emporté par les infirmiers croque-morts. C'était cela la grippe dite espagnole.

Quand une nette amélioration se fit sentir, René et moi nous eûmes le droit de sortir dans le jardin. Un soir, nous avons eu le triste privilège d'assister à l'arrivée imprévue de pauvres soldats ypérités, aveugles, défigurés, gonflés de partout surtout dans les parties humides du corps, débarqués d'un train sanitaire, qui par faute d'un mauvais étiquetage avait été dirigé sur Rennes au lieu de Reims...!

Vision affreuse que je n'oublierai jamais, les cris de ces pauvres malheureux remplissaient les couloirs du Séminaire Hôpital.

A notre première sortie en ville on vit des corbillards se suivre en ville. On donnait la bénédiction aux cercueils à la porte des églises, avant de les diriger vers les cimetières. La grippe espagnole faisait des rapides ravages dans tous les milieux et frappait à tout âge. Et bien, les deux jeunes Plancoetins résistèrent, malgré un régime sévère où toute alimentation carnée nous était interdite. Un soir après le riz et la confiture de cinq heures, René et moi étions sortis en ville et en

rentrant on rencontra dans un couloir de l'Hôpital, un brave territorial avec un tablier blanc faisant le service du réfectoire des infirmiers et infirmières. Il rapportait à la cuisine un plat de purée de pommes de terre surmonté par trois ou quatre bouts de saucisse. Le pauvre type n'avait pas dû se rendre compte de ce qui lui arrivait. Arrêté pile. Couloir barré. Un paquet de cigarettes dans sa poche et les saucisses engouties. Il ne ramena que la purée à la cuisine.

...

Nous étions en septembre. Peu après notre "saucissonnade" René et moi nous quittions l'hôpital avec chacun en poche une convalescence de un mois payée. C'était un samedi, la veille de l'ouverture, la première ouverture de la chasse réservée aux soldats convalescents ou permissionnaires et ce, sans permis. Nous étions bien renseignés. René avait le fusil de son Père et des vieilles cartouches. Moi je n'avais que la carabine 14 millimètres à un coup et pour un élève aspirant convalescent, ce n'était pas suffisant. Un ami de mon Père le notaire SALONNE, mobilisé, me prêta son fusil, un calibre 12. Nous n'avions pas de chien. Louis HOUDE, plus jeune que nous, fils du Maire de St Lormel venait avec son chien Dax. Dax était un bon chien. Il nous faisait économiser des cartouches quand nous allions près d'un cours d'eau ou un étang. Pas une poule d'eau ne lui échappait et il la rapportait vivante. Quelques jours après notre arrivée, Paul de PONT-BRIAND nous fit inviter chez son oncle à la Caunelayte. Dax était là bien sûr, avec Louis HOUDE. On tira beaucoup mais le résultat ne fut pas brillant.

Dans la semaine Victorine, ma fidèle cuisinière me dit un midi alors que je me préparais à sortir seul avec le fusil, et une musette de l'armée, car je n'avais pas de veste de chasse "Tu vas encore nous rapporter une poule d'eau, apporte nous donc un lièvre". Un lièvre... je n'en avais jamais vu courir. Au lieu d'aller rejoindre Louis HOUDE, je pris la direction d'un petit verger que nous avions en bordure de la route

de Saint Lormel. Souvent j'avais entendu Victorine ou des femmes de journée quand elles revenaient de ramasser des pommes: "On a vu un lièvre, nous a-t-y fait peur! Il s'est pris dans les ronces, on aurait pu le prendre. Il nous est parti dans les couettes" (Allez comprendre, lecteur si vous ne savez pas que jadis en patois une couette était un jupon).

J'allais sans conviction par la vallée du Petit Bily. En entrant dans un petit champ en triangle, un champ de betteraves, j'observais une betterave dont la collerette était franchement rongée. J'en vis deux puis plusieurs, rongées de la même manière et au même endroit. J'ignorais totalement qui avait pu s'attaquer à ces betteraves. Je pensais à des lapins et peut-être à un lièvre. J'avais parcouru le petit champ de betteraves rayon par rayon et j'arrivais de l'autre côté du champ près d'un talus rempli d'herbes sèches. Machinalement je regardais dans le talus après avoir inspecté tous les rayons de betteraves avec attention. Je vis un point noir sur une petite masse fauve. Je m'arrêtai pour l'observer et m'apprêtais à me reculer pour tirer à l'aventure ce que je croyais être un animal. Illusion d'optique ??? Non un lièvre, un énorme lièvre fit un bond et suivit une lignée de betteraves. Je tirais en regardant l'animal se sauver et la boule fauve s'aplatit en criant. Je lui avais cassé les reins. C'était le premier lièvre que je voyais courir et que j'avais tué.

Je ne pouvais pas le mettre dans ma musette, il était trop gros. Comme le Père Nicolas jadis, je rentrai à la maison avec le lièvre à la main. Victorine était contente, mes parents aussi et moi triomphant.

Avec les deux René, on fit quelques sorties et on tira surtout des perdrix avec Stop et Stag les deux excellents chiens du véto qui chassaient loin, trop loin pour nous débutants. Ils avaient tous les deux des nez d'enfer et tenaient l'arrêt pendant des demi-heures entières si besoin. Nous on devait tirer très mal. Je rendais le fusil à la fin de ma convalescence. N'ayant plus de fusil, j'avais pris la carabine Warnant pour tirer les corbeaux qui descendaient du clocher dans notre jardin. J'avais tout le nécessaire pour faire des cartouches, mais pas de poudre. La poudre noire était introuvable. Le fils du Directeur de la distillerie me donna une formule que je ne montrai

pas à mon Père. Me méfiant, je fis d'abord des cartouches avec une petite charge de poudre. Au premier essai à 10 mètres une feuille de choux n'était pas traversée. Progressivement j'augmentai les doses ? Et j'arrivai à une dose excessive qui m'arracha l'arme des mains et la projeta en l'air brisée en deux parties : la crosse et le canon retenus par la courroie de cuir. On aurait cru voir une hélice en l'air et la détonation fut terrible. La boulangère, Madame CHAYE qui habitait à cinquante mètres de là, crut à l'explosion d'un obus ou d'une grenade. Pour faire mes essais j'avais mis ma capote bleu horizon, mon calot rabattu sur les oreilles. En pressant la gachette je devais avoir le pressentiment d'un malheur. Je n'eus aucun mal si ce n'était qu'une écorchure à l'index droit. J'aurais pu être tué, estropié ou défiguré. Ma capote était brûlée en plein milieu du poitrail. Heureusement elle croisait des deux côtés. Personne ne s'en aperçut, même pas l'adjudant de semaine quand je rentrais à la caserne avec 24 heures de retard.

Le régiment était parti aux Armées. L'adjudant m'envoya trouver un Commandant très compréhensif. Il me dit : "allez à l'habillement prendre l'équipement de campagne et vous partirez à cinq. Vous serez chef de détachement. Vous viendrez prendre l'ordre de route à cinq heures". J'avais changé totalement de tenue, j'étais habillé à neuf, avec un fusil neuf. En recevant le n° matricule du fusil, je pensais : pourvu que celui-là ne m'échappe pas des mains... Quand je fus au bureau prendre le billet, ordre de route, un gradé me demanda : Vous étiez au peloton des élèves aspirants n'est-ce pas ? Comme tous, vous êtes soldat de première classe, voilà les galons, allez les coudre avant de prendre le train de minuit pour Paris où un commissaire vous donnera toutes les indications. Je n'avais pas de couturière sous la main et un de mes "détachés" me fixa sur les manches les deux petits bâtonnets bleus qui m'avaient été donnés. L'opération eut lieu entre Vitry et Chartres. Facilement repérés par nos tenues neuves et sans doute notre allure, à la gare Montparnasse, un gradé nous donna une feuille de route pour Is sur Tille. C'était une gare régulatrice. On prenait le train à la gare de Lyon. Arrivés à la gare régulatrice, un autre ordre nous fit prendre le train pour Mirecourt. De ce pays on fut dirigé sur

Dombasle en Xanthis et de là, à pied vers Totainville. Sur la route de braves Américains eurent pitié de nous et nous firent monter dans leur camion jusqu'à l'entrée du village... sous la neige.

Je retrouvais des amis, JAMET, LENOIR, BESLE, RABET etc... Il faudrait un livre pour narrer toutes nos aventures ou tout au moins les nombreuses pérégrinations que nous avons vécues. On se revoit assez souvent et à chaque rencontre un souvenir revient à l'esprit de l'un de nous :... Dis... te rappelles-tu ?

Du Bataillon d'Instruction, comme on appelait notre formation, le régiment fut reformé et par voie ferrée par moins 15 degrés au moins (le pinard était glacé dans les barriques et il fallait le couper en morceaux). Quand le pinard fut dégelé et mis dans nos bidons, on quitta la gare de Molsheim sac au dos pour une destination inconnue. Au bout d'un certain nombre de kilomètres on apprit par un lieutenant que nous allions à Dalenheim, Dalenheim était à quelques huit ou dix kilomètres de Molsheim. Te souviens-tu Francis RABET, les quillons de nos fusils s'étant enchevêtrés nous étions tombés à terre. On changeait souvent nos fusils d'épaule. Ton fusil était à droite et le mien à gauche ou vice versa. Nous étions claqués. Au lieu de dix kilomètres, on en avait fait vingt-cinq ou vingt-huit, conduits par un instituteur galonné trois fois qui sans doute ne savait pas lire une carte d'état major... à moins qu'elle n'ait été écrite en allemand, ce dont je pourrais peut-être l'excuser. Arrivé à la tombée de la nuit, il n'y avait pas de cantonnement de fait. On prit notre repas debout dans la cour où était la roulotte. Ce fut vite bâclé et je ne sais comment on trouva une grange où on fut se débarrasser de nos équipements. On était une quinzaine dans un grenier de foin. Le lendemain matin Francis RABET s'était réveillé entre deux vaches... le foin avait glissé entre deux planches qui étaient disjointes. Couchés dans du foin avec des bougies collées sur des couvercles de gamelles pour s'éclairer, comment n'avons-nous pas flambé ! On nous donna le temps de nous reposer. On ne savait pas où étaient les officiers. On rencontra d'autres soldats d'une autre formation qui descendaient des lignes et le soir on fut passer une excellente soirée dans un bistrot où ces soldats avaient organisé une espèce de café concert.

..... et le lendemain, les officiers étaient revenus et sac au dos direction Colmar . Cantonnement à Vegolsheim où il y avait des chevaux canadiens attachés dans les rues . Ils avaient une drôle de couleur ; ce n'était pas une couleur habituelle pour des chevaux . Ils étaient gris, vert de gris ... Je demandais à un gars en sabots le renseignement . Il me dit avec l'accent breton fortement prononcé : "Ils ont la gale et on les lave avec ça" . Il me montra un seau où le liquide était violet . C'était une solution de permanganate .

Pour les hommes et pour les chevaux, on ne connaissait que ça ...

Le lendemain, on remit le sac au dos et en route pour Colmar . Après deux jours de caserne, on reprit nos sacs . Rien ne vaut la marche à pied pour visiter un pays ... surtout avec des bons copains . Des cantonnements, nous en avons fait . Tous les trois ou quatre jours il fallait changer . Etait-ce pour montrer aux Alsaciens qu'il y avait encore beaucoup de soldats en France, pour nous faire visiter le pays, pour amuser les filles ou par suite d'erreurs ou de divergences dans le commandement ? Est-ce que l'on sait ... A l'âge que j'ai on a le droit à toutes réflexions sans aucune arrière pensée . A ce moment là, j'aurais bien aimé savoir le pourquoi de tous ces déplacements .

Le sergent major BOTLAN fut démobilisé et je fus nommé fourrier . Avantage important, vélo pour faire les cantonnements et plus de sac au dos ; sac et fusil dans la voiture de compagnie . Pour les cantonnements ; j'avais un planton un Dinanais débrouillard, engagé à 16 ou 17 ans, décoré de la croix de guerre . Nos mères étaient amies d'enfance et si j'ai gardé des photos ... je ne me souviens plus de son nom !!

Quand le cantonnement était fait, on allait au devant de la compagnie à l'entrée du pays . On y trouvait une partie de la musique du régiment, ou la musique toute entière quand le pays était important . Faisceaux, halte de dix minutes, et après notre rapport au Capitaine, la Compagnie rentrait en ville musique en tête . Des vieux, des femmes jeunes la plupart, nous regardaient et parfois applaudissaient mais pas beaucoup de jeunes gens ou d'hommes d'âge mûr . Beaucoup avaient encore des parties de vêtements de l'armée d'en face .

On n'avait pas l'air d'inspirer confiance .

Partis de Colmar, musique en tête on prit la direction de la vallée de Munster . La ville de Munster était à dix-neuf ou vingt kilomètres . Le Commandant de la compagnie, nous dit à la première halte : "On a toute la journée, Munster n'est pas loin . Je vous propose de faire un crochet, passer par Obernai et rejoindre Sélestat par la vallée en dessous du Mont Ste Odile . Beaucoup connaissent ces noms, il faisait beau, la campagne était belle, on acquiesça presque tous . On fit halte à Obernai, sur la place où nous fîmes très bien reçus, puis avant d'arriver à Sélestat devant le château du Haut Kœnisbourg, un officier nous raconta l'historique de ce château, lieu de séjour de l'Empereur Guillaume II . Bien peu l'écoutèrent . La fatigue se faisait sentir . Cette halte fut sérieuse, longue et chaude, malgré l'ombre faite par des filets de camouflage attachés le long de la route par l'armée allemande . Ils étaient rentrés chez eux sans avoir le temps de faire le ménage ...

Après la halte, route droite me rappelant la route dite des marais, de Gréhen à Plancoet . Monts à gauche, monts à droite, quelques-uns coiffés de ruines de châteaux moyennageux et au fond un rideau de montagnes : la Schlucht .

Parti avec mon planton j'arrivais à un carrefour : à droite, Gunsbarch où ma compagnie devait aller et à gauche Griesbach .

La musique nous attendait . A l'entrée du bourg, un café à l'enseigne en français "Le Sergent Blandan" et un vieux drapeau Français datant d'avant 70 . Deux sœurs âgées mais alertes encore tenaient le café et très commerçantes accueillait bien les soldats . Mieux que beaucoup d'autres en tout cas . Nous sommes restés deux mois dans ce cantonnement . Le bureau de la compagnie était à l'école . Je couchais chez le pasteur protestant . Qu'est-ce que l'on était venu faire dans ce patelin pendant deux mois ? Le petit bourg était construit au bas des monts, le Lingkoff et le Barenkoff . Au sommet de ces deux petites montagnes escarpées qui dominaient le pays, durant toute la guerre 14-18, il y eut de violents combats . Des tranchées aux sommets, des tranchées en contrebas du côté allemand et du côté français . Tantôt le sommet

était aux Allemands, tantôt ils étaient délogés et vice-versa. Et cela dura toute la guerre. Je me suis laissé dire par un vieil habitant de Gunsbach, un viticulteur, qu'il y avait pendant les périodes d'accalmies des échanges de pinard contre des cigares. Tout cela dépendait des officiers... Le Kromprinz avait son Etat Major dans le coin durant toutes les hostilités. Le jour de Pâques dans l'église du village avait lieu la communion des enfants catholiques et ensuite le même bedeau tirait une cloison extensible, ajourée, en bois, à la hauteur de la Sainte Table pour l'Office Protestant. Ce privilège fut, d'après le Pasteur accordé spécialement à Gunsbach par l'Empereur GUILLAUME II.

Qu'étions-nous venus faire à Gunsbach pendant deux mois ? Pendant quatre ans, de part et d'autre, il y eut des combats, des bombardements avec toutes sortes d'engins et beaucoup de ces obus, de ces mines, de ces grenades n'étaient pas percutés. Avant de vérifier les objets et les papiers d'identité des cadavres, il fallait faire sauter ces engins. Comme il n'y avait pas encore de détecteurs d'inventés, c'était des chevaux d'artilleurs qui annonçaient la présence de ces engins. Le cheval s'arrêtait, refusait d'avancer en présence du danger. Le cavalier en général un maréchal des logis descendait de cheval et mettait une marque, plaque, petit drapeau ou autre. Des civils venaient désamorcer ces obus et ces mines. Ils opéraient par quartiers qui étaient indiqués. Je n'ai jamais su si ces civils étaient des alsaciens ou des prisonniers allemands. Deux ou trois fois je vis une civière descendre de la montagne.

Nous les biffins, il fallait recueillir tout ce que l'on pouvait trouver sur les cadavres français, papiers, bagues, montres etc... etc... surtout les plaques d'identité. Le tout était mis dans des petits sacs de toile sur place. Le soir au bureau, je faisais la liste qui partait tous les jours à Colmar.

Notre dernier cantonnement en Alsace fut Heiteren près de Neuf Brisach. On y resta plus d'un mois. J'ai beaucoup de souvenirs de ce pays, ne serait-ce que le souvenir du Mess des Sous-Off où l'on mangeait au madère, qui, à la coopérative militaire coûtait moins cher que toute autre boisson... Il fallait liquider.

La veille de notre départ, l'Intendance avait adressé à la compagnie un fut en bois de 1,50 m de haut et 0,80 m de

diamètre rempli de paquets de cartouches et de bandes de mitrailleuses ; des douzaines de caleçons, de chemises et des souliers de différentes pointures, le tout neuf, évidemment. L'effectif de la compagnie au lieu d'être de 180 était d'environ 70. Au départ d'Heiteren la voiture de la compagnie, l'unique voiture était remplie de sacs, d'équipements, de fusils d'une centaine de permissionnaires. Impossible de charger et d'emporter l'attribution de l'Intendance. C'était une attribution d'office. Tout fut laissé au bureau. Le lieutenant avait dû avertir le service à notre passage à Neufbrisach car notre compagnie fut la dernière à cantonner dans ce village.

Sac au dos, embarquement à Turkeim en chemin de fer. Nous remontons l'Alsace jusqu'au Lauterbourg, les pieds pendants à la porte des wagons à bestiaux. Ce fut un voyage splendide ; les gens travaillant dans les champs nous faisaient des gestes d'amitié. Nos cris et le bruit du train dérangeaient les lièvres affolés qui luttaient de vitesse avec le train. A Lauterbourg, division du régiment. On cantonna à Seltz une nuit et le lendemain direction l'Allemagne. Le Rhin fut traversé sur un pont de bateaux et après une marche forcée et silencieuse, on aperçut la ville de Rastatt où nous allions. Ville fortifiée, remplie de casernes. Nous étions arrivés vers les six heures du soir. C'était au mois de mai. La ville entourée de murs, avait plusieurs portes et il fallait un poste de garde à chaque porte. D'urgence on établit une garde à la place Léopold où nous étions, car beaucoup de gens de l'extérieur venaient travailler en ville. Après neuf heures le soir il était interdit aux civils d'entrer et de sortir. Un laisser-passer était obligatoire. A la première compagnie du 41ème R.I. il y avait beaucoup de fortes têtes ; d'anciens coloniaux venant de compagnies disciplinaires, des drôles enfin. Il fallait savoir les prendre. Un nommé SIMON demanda à prendre la garde de suite, si on lui servait un quart de pinard. Ce fut immédiatement accepté et il prit la garde aussitôt. Il resta seul une partie de la nuit sans fusil mais avec des gants de boxe qu'il avait trouvés en arrivant à la caserne. Un de ses copains avait été reconnaître les lieux environnants et avait barboté un lapin dans un clapier. Simon l'avait saigné et s'était barbouillé la figure avec le sang du lapin. La réputation du régiment fut rapidement faite en ville, par les gens qui rentraient de bonne heure le lendemain. Il était resté de garde toute la nuit...

Rastatt était un centre de rapatriement d'Alsaciens Lorrains qui se trouvaient en Allemagne. Une caserne était réservée aux hommes, une autre aux femmes seules et une autre aux femmes avec leurs enfants. Je fus affecté à celle qui était la plus difficile à gérer, celle des femmes avec leurs enfants. Tous passaient une quarantaine plus ou moins longue suivant leur état de santé ou la difficulté de vérifier les papiers.

Pendant notre séjour dans cette ville, eut lieu la signature de la Paix. Ordre fut donné d'installer des postes de Mitrailleuses aux principaux carrefours et à l'entrée des principales artères de la ville. Nous avions touché la veille des bandes de mitrailleuses avec des cartouches d'exercice .. en bois !

Au bout d'un mois je posais une permission de vingt jours. Avant de partir je rentrais dans une pharmacie et demandais si je pouvais avoir des thermomètres médicaux. Sur l'affirmative, j'en demandais 100 que je vins chercher le lendemain. Mon Père m'avait écrit qu'il était impossible d'en trouver en France ... Et nous avions gagné la guerre Le Potard Allemand avait dû se demander s'il n'y avait pas eu une épidémie dans l'armée française ... il y en avait une, mais pour la soigner, il n'y avait pas besoin de thermomètre.

Je les emportai avec des cigarettes Bastos qui coûtaient quatre francs la cartouche de vingt paquets de vingt cigarettes achetées à la Coopérative du Régiment. A ce moment, le franc valait deux ou trois marks. Beaucoup en profitèrent pour soigner leur dentition. Un chirurgien dentiste faisait de la réclame à la caserne et plaçait des bridges à des prix dérisoires.

A cette époque, j'avais une excellente dentition ...

A mon retour de permission, un copain, avait pris ma place et je repris le bureau de ma compagnie. La Paix était signée et les hommes n'avaient rien à faire si ce n'était du sport. Ils se plaignaient de la nourriture et j'en parlais au Commandant de la Compagnie qui me donna toute liberté pour l'approvisionnement. Je troquais un jour chez un épicier un kilo de riz contre un baril de 50 kilos de choucroute. Des choux de choucroute avec une boîte de "singe" pour trois, alors ça, c'était un régal. Je variais les menus. Le cabot chef

de la roulante était un vrai cuisinot. La compagnie était riche et le Lieutenant FAVREAU très compréhensif. Nourrissez bien les hommes surtout me disait-il quand j'allais lui faire signer les pièces. Je crois que les hommes de la 1ère compagnie du 41 n'ont pas eu à se plaindre quand j'étais leur fourrier. Au petit déjeuner, une boîte de dix sardines pour trois, ou une boîte de singe avec un quart de pinard et du café à volonté. Le jour de la signature de la Paix on avait soutiré le petit fût de gnole des vivres de Réserve. Il n'y en avait plus besoin ... la guerre était finie !

Souvent je recommençais l'opération riz-choucroute avec l'épicier. Avec du chocolat acheté à la coopérative, on avait ce que l'on voulait ou presque, car, à part une charcuterie pisseuse, les Allemands claquaient vraiment du bec.

Un jour l'interprète allemand me mit en relations avec un armurier. J'obtins vingt kilos de poudre de chasse en paquets de 100 grammes de la marque "Faisan" contre 500 grammes de chocolat en tablettes. Le lieutenant et le capitaine furent servis et le reste passa le Rhin dans la voiture de la compagnie à notre retour à Rennes. C'était une poudre pyroxylée excellente et très douce. Je m'en suis servi plusieurs années et j'en avais fait part aux amis. Le retour à Rennes fut long. Les trains militaires se suivaient et remplissaient toutes les gares. Il n'y eut aucun accident. Tout le monde était d'accord pour dire que les cheminots c'étaient des sacrés gars.

Le 41ème R.I. était le régiment chéri des Rennais. Notre arrivée en gare de Rennes eut lieu vers les neuf heures du soir. On fut reçu dans une salle ou sous une halle de la gare décorée, accueil glorieux. Les tables étaient garnies de sandwiches, de gâteaux, avec du vin et des boissons chaudes. La musique du Corps d'Armée nous attendait.

Vers les minuit, clairons, tambours et surtout une trentaine de cors de chasse réveillèrent les Rennais qui, nous applaudissaient en chemises, en pyjamas, en négligé Comme dans tous les régiments, il y avait des "gaulois", et dans les rangs on entendait des : As-tu vu la belle fille ? - As-tu vu le bistro ? - As-tu vu les belles cuisses ? quelques-uns sur le passage recevaient un baiser, baiser rapide parfois répété et prolongé le lendemain la joie était partout dans Rennes, heureux de retrouver ses petits truffons.

Dans le défilé nocturne, j'étais serre-file. Je marchais à gauche de la section. Un sous-officier du 110^{ème} d'artillerie que je ne connaissais pas et qui regardait le défilé, prit mon fusil et le porta jusqu'à la caserne Mac-Mahon.

J'étais rendu. Rendu dans les deux sens.

Rendu de fatigue,

Rendu dans mon pays.

...

Quelques jours après, ce ne fut plus la même vie. Adieu la vie de cantonnements; finie la vie du soldat en campagne. Le matin on était réveillé par un clairon, enfermés entre quatre murs. Pourquoi sonner du clairon? Autrefois on était réveillés par un voisin de lit. Le Lieutenant FAVREAU commandant la compagnie avait gagné ses galons au front. Il était agent d'assurances dans la vie civile. Quatorze blessures et de nombreuses décorations. Un mois après notre retour à Rennes, il donna sa démission au Colonel... sans doute à cause du clairon.

Quand je fus rendre au Commandant Major la caisse de la compagnie, j'avais une feuille à lui faire signer. Je devais rendre également les vivres de la Réserve de la Compagnie datant du départ du régiment en 1914. Fourrier, me dit-il, on aurait mieux fait de tout bouffer. Il vint un jour où j'avais une permission à Plancoët car il voulait faire la connaissance de mes parents. J'appris qu'il était charentais. Je ne l'ai jamais revu.

...

En portant le carnet de visite un matin à l'infirmerie, je fis connaissance, je ne sais trop comment avec le Docteur GALERNE, médecin civil à Rennes qui faisait alors office de médecin major à la caserne Mac Mahon. Il avait deux très beaux pointers blanc et foie qui l'accompagnaient toujours.

Sans doute venant de caresser un de ses chiens avait-on parlé chasse et il me dit être très ami avec LAPOSTOLLE de Mauron. Très souvent par la suite nous avons chassé ensemble.

Je m'octroyais des permissions de 24 heures.

Un dimanche se greffa une bonne histoire de chasse que je n'oserais pas raconter s'il n'y avait eu deux témoins et une marque qui fut visible un certain temps.

Jean HAMON qui était de ma classe et de mon régiment habitait à la Corbonnais en Pluduno. Il vint en permission avec moi et en cours de route il me dit: "Tu chasses, viens demain, je te ferai tuer un lièvre". Il en connaissait un qui se gîtait dans un talus à une cinquantaine de mètres de la ferme.

Aussitôt le déjeuner, je partis sans chien, habillé en sous-officier avec un képi rouge, car je devais reprendre le train de 6 heures le soir et j'étais septique... Le lièvre était peut-être tué. Jean m'avait prêté une veste de chasse. Il avait vu le lièvre le matin et ne l'avait pas dérangé. Son frère et lui passèrent par le champ et moi par le chemin de l'autre côté du talus. Ils firent partir le lièvre qui en sautant se prit une patte arrière dans une ronce et je l'arrêtais comme il repartait. A mon coup de fusil une énorme volée de pigeons ramiers s'envola du bois voisin, le bois de la Ville Guérin à Mr. du CREHU. Le bois était tout proche et rapidement on s'y dirigea ayant mis le lièvre dans ma veste. Le père OUTIL, un voisin nous rejoignit et on se posta pour attendre le retour des pigeons. Je m'étais placé en bordure du bois sous des arbres de haute futaie, assis en contre-bas d'un talus près d'une brèche. Les pigeons tournaient au-dessus du bois et ne se posaient pas. Dans une prairie voisine un chien berger se mit à aboyer furieusement, presque des aboiements de chien courant et la fille qui gardait ses vaches se mit à crier: un renard! un renard que le chien poursuivait. J'avais dans le bois devant moi un petit sentier fréquenté et où je m'attendais à le voir passer. J'étais resté assis et sur mes gardes, mais le renard, au lieu de suivre le sentier longea le bois et en passant à ma hauteur avait dû sentir le lièvre que j'avais dans ma veste et traversant la brèche mit sa patte sur mon képi rouge. Me relevant rapidement je tirais sans résultat dans le fossé où il s'était réfugié, ayant vu le bout de la queue. L'empreinte de sa patte terreuse fut bien marquée et resta longtemps sur mon képi que je gardais sans le remettre.

Un soir, sortant seul, les bras ballants comme dans la chanson, dans la rue Legraverend, je lus un papier collé au carreau d'une petite épicerie, une annonce :

Jeunes chiens d'arrêt à vendre.
S'adresser au n° ... rue de Dinan .

Aussitôt je fus au numéro indiqué et une Dame me montra la chienne qui était une setter . Elle me dit qu'elle avait été couverte par un braque bleu d'auvergne un jour où son mari était à la chasse avec un ami, propriétaire du chien et que chien et chienne chassaient très bien . Je revins le lendemain et fis mon choix . Je payais le chien trente francs au lieu de cinquante car me dit-elle : vous êtes soldat . Je l'emportais à la caserne .

Dans la petite chambre où je couchais, il y avait un autre sous-off . C'était un normand, de GAVRAIS je crois . Quand il me vit entrer avec le petit chien, il me dit qu'une connaissance allait lui donner un petit chat qu'il aurait emporté chez lui à sa première permission . Le petit chien et le petit chat s'amusaient ensemble et j'étais sans méfiance . Le samedi suivant, en mettant le chiot dans ma musette pour l'emporter à Plancoet, je m'aperçus qu'il avait une petite taie sur l'œil . Un coup de griffe du petit chat sans doute . Il devint borgne ; malgré son infirmité ce fut un excellent chasseur . C'était mon premier chien ; je le baptisais "Plock" .

Plock ! le bruit d'un caillou dans une mare .

Plock mon premier chien, fit du bruit dans ma vie.

...

Quand je fus démobilisé, après cinquante mois de service militaire, je repris mes études au Lycée de Rennes pour préparer mon examen de philo . Tour de force sans doute . Un mois, jour pour jour, après avoir été rendu à la vie civile ma classe, la classe 1919 fut rappelée ... pour aller chercher le fameux milliard que l'Allemagne devait à la France, milliard réclamé par Aristide BRIAND .

Trois jours de train : Rennes-Sedan-Trèves-Duisbourg.

Duisbourg Rurhort de nuit à pied . Nous étions bien au Reichalder grand restaurant café en bordure d'une forêt . Nous y sommes restés à peu près un mois et demi, soit-disant pour vérifier et convoier les autos et les camions, car nous n'étions pas très loin de la frontière hollandaise . Ce fut un mois et demi de vacances .

Puis ce fut le retour à Rennes . Je repris mes études hachées et j'obtins mon bac de philo en octobre . Alors mon Père me demanda ce que je voulais faire dans la vie . J'aurais aimé être vétérinaire, mais rester à Plancoet . René DAGORNE fils aîné du vétérinaire en exercice, s'était dirigé vers la médecine humaine . Son frère Auguste, plus jeune n'avait pas son bachot, mais je n'aurais pas voulu prendre la place car je croyais qu'il voulait succéder à son père . Cet argument avait sa valeur et de plus, mon Père prenait de l'âge . Il ne pouvait compter sur ses deux aînés ni sur son gendre qui étaient déjà installés, l'un à Uzel, l'autre à Paris, et le gendre à Mauron .

Il avait fondé des espoirs sur mon frère Jean qui brutalement et malgré ses promesses verbales l'avait laissé pour s'installer à Paris . Il en eut un grand chagrin me dit ma Mère .

Je lui promis de faire mes études de Pharmacie .

Mon stage d'une durée d'un an à l'époque, je le fis à la maison . Le métier me plaisait d'autant plus que si mes parents étaient exigeants sur le travail, ils avaient beaucoup de sollicitude pour moi . J'ai oublié de dire que sitôt mon retour des armées, mon Père accompagné de ma sœur Adèle vinrent me voir à Rennes. Ils me firent choisir un fusil splendide chez ROUMIEUX, l'armurier le plus réputé de Rennes et de la région . Dès mon début de stage, j'avais un permis de chasse .

Plock grandissait . Il devait avoir huit ou neuf mois quand je le sortais pour la première fois, je veux dire par là, sortir avec un fusil, à la chasse véritablement . Je l'emmenais dans un champ où je connaissais deux belles compagnies de perdrix . C'était en face du cimetière . Il se "tapa" dans la compagnie qui s'envola avec le bruit habituel, fut surpris, mais n'eût pas peur . Je ne tirais pas . Je le laissais se saouler de l'odeur du gibier à l'emplacement d'où elles étaient parties et je l'emmenais en laisse sans me presser dans un champ de pommes de terre où je les avais vues se poser . Je le mis à

bon vent et fut dans la direction des perdrix dont une s'envola, le coq sans doute. Il la regarda mais je ne tirai pas. Manifestement inquiet il sentait vers la droite, vers la gauche. Je l'observais, et tout à coup, il s'arrêta le nez à terre. La compagnie s'envola et j'en tuais une. Vers l'endroit où elle était tombée, Plock qui n'avait pas eu peur du coup de fusil me suivit et je le laissais chercher. Il fit arrêt nez à terre comme la première fois et fit un recul quand il vit l'oiseau se débattre car il n'était pas mort. Il mordilla l'oiseau sans l'abîmer mais ne l'apporta pas. Il ne rapporta jamais, retrouva toujours le gibier et longtemps fit arrêt le nez à terre. Ce fut mon premier chien adapté à mon premier permis de chasse et j'en fis un excellent chien parce que il y avait beaucoup de gibier et que j'avais lu et retenu quelques notions de dressage. J'étais sorti aussi avec de vieux et excellents chasseurs.

L'année suivante, le jour de l'ouverture, je devais rejoindre les fils DAGORNE à la Ville es Menier en Bourseul. Je voulais chasser seul au départ pour voir si mon chien se confirmait et je ne voulais pas qu'il gênât Stop et Stag les deux excellents chiens du vétérinaire.

Je commençai à chasser en bordure de Plancoet et je tuais seul dans ma journée vingt-deux perdrix, deux lièvres et un lapin. Vers les quatre heures, je rentrais fourbu à la maison le dos gonflé de gibier, le chien boitant. Les gens qui me virent traverser la place croyaient que j'avais blessé mon chien.

J'étais heureux, fier d'avoir fait une bonne chasse, surtout d'avoir vu mon Plock me faire du beau travail. Il arrêta tout gibier, mais avait grâce à Stop des DAGORNE, une affection particulière pour le lièvre et la sauvagine. Maman fut chercher mon Père au café où il jouait aux cartes tous les dimanches après-midi. C'était sa seule sortie. Dès qu'il vit le tas de gibier sur la table de la cuisine, troublé, il me fit une tape amicale me demandant : A quelle heure es-tu parti ? Tu n'as pas été à la messe vilain garnement ! Il fit venir le voisin le Père FOURRE qui habitait derrière la maison notre vieux jardinier ? Papa ne retourna pas à sa partie.

Quand la première messe sonnait, j'avais déjà deux perdrix dans mon dos.

Je chassais trois ou quatre fois par semaine. Le Docteur PETITPAS venait souvent me chercher car il savait bien que Plock était bon pour trouver les lièvres.

A ce sujet un souvenir qui eut pour conséquence l'arrachage d'une dent. Le Docteur nommé plus haut me dit un midi : Je connais deux ou trois lièvres dans un coin pas bien loin de Plancoet. Si tu veux je te prends après mes consultations. Je ne pouvais pas refuser. On commença à chasser près du cimetière de Nazareth. On n'avait rien trouvé et le Docteur me dit : Il fait beau, il a glacé ce matin les lièvres doivent être près des maisons. On s'approcha de la ferme dite "Le Bois de Rolland". Les chiens rentrèrent dans les choux du jardin et malgré mes appels Plock ne revenait pas. Était-il parti sur un lièvre ? C'était probable. Tout-à-coup, je crus entendre aboyer et me dirigeais vers la ferme d'où je croyais que le bruit venait. Arrivé dans la cour, je vis deux hommes et une femme qui me demandèrent ce que je cherchais. Ils n'avaient pas vu le chien, mais on entendait des aboiements qui semblaient sortir de terre. Je m'approchais d'un puits qui n'était pas recouvert, en contre-bas du jardin. Le chien était dans le fond du puits qui heureusement était presque vide, les pattes de devant et les pattes arrière arc-boutées se maintenant au-dessus de trente ou quarante centimètres d'eau. On essaya de le remonter avec une "canèche" et une corde. Sans résultat. Le puits était profond, le chien respirait, donc il n'y avait pas de danger d'asphyxie dans le puits. Il fallait sauver mon chien.

On me passa la corde autour du corps et je remontai le chien dans mes bras. Aussitôt sorti du puits une douleur atroce se fit brutalement sentir. Une molaire cariée en était la cause. Il n'y avait pas de dentiste à Plancoet à l'époque. Le Docteur me l'enleva aussitôt rentrés chez lui. Je souffrais, mais moins que si j'avais perdu mon chien.

A la réflexion, le chien avait dû courir après un chat qui connaissait le puits et avait sauté par dessus, mais mon chien ne connaissait pas le puits.

Une autre fois, la chasse était fermée, j'étais allé sortir Plock du côté de la Millière quand il rentra dans un fourré très épais. J'avais beau le rappeler il descendit tout le fossé et s'arrêta à aboyer au pied d'un grand chêne. Je vis au bout d'une branche une martre. J'attachai le chien au pied de l'arbre et descendis à la maison chercher mon revolver. Je montais rapidement en vélo et le chien était toujours au pied de l'arbre et aboyait. Je le détachais et montais dans le chêne. Arrivé

à la hauteur de la branche où se tenait la martre, je m'arrêtai, repris mon souffle et tirais un coup de révolver à cinq ou six mètres sur la bête qui touchée, dégringola jusqu'à terre où mon chien l'attrapa. Ce fut une bataille hurlante qui me fit descendre plus vite que je n'étais monté au haut de l'arbre et arrivé à terre je séparais avec du mal les deux animaux qui se tenaient gueule à gueule, en étouffant la martre avec mon pied. Le chien n'avait pas lâché prise, mais avait la truffe ouverte. Je le rentrais rapidement, poussant mon vélo à travers champs car je ne voulais pas que l'on voit mon chien avec le nez ensanglanté... et si j'avais rencontré les gendarmes sur la route...

Je rencontrais dans un champ Mr. ROBERT des Poissonais qui me fit rentrer chez lui, me fit me désaltérer et me fit donner une bouteille d'eau oxygénée pour nettoyer le nez de Plock. La blessure n'était pas grave.

Tout le monde admirait la martre, une vraie martre, belle mais qui, à cette saison, n'avait aucune valeur.

Je chassais souvent mais peu de temps à la fois. Maman et Victorine en avaient assez de plumer et pourtant j'en donnais du gibier aux voisins. Toutes les semaines, il y avait à la maison un nouveau pâté de lièvre. Souvent il était partagé en deux. L'une des moitiés paraissait sur la table l'autre s'évanouissait. Mes Parents avaient bon cœur. C'était en 1923.

Je donne cette date car je l'ai déjà dit : les souvenirs de la tendre jeunesse sont souvent plus précis que ceux de l'âge mûr. C'est valable pour moi. Je pense que les souvenirs doivent faire écran pour ternir les souvenirs. En ce qui me concerne, je n'ai eu à la maison ni naissance, ni baptême, ni cérémonie religieuse frappante. Si ce n'est mon mariage dont je parlerai et des disparitions de parents dont je parlerai peu. Il me paraît indispensable donc d'avoir des points de repère pour étalonner mon existence. J'ai choisi à tort ou à raison, mes chiens d'abord, parce que j'ai eu un chien avant d'avoir une voiture, que mes chiens me rappellent des tas de souvenirs de chasse liés à mes souvenirs de famille, et mes voitures qui me rappellent et me situent bien des événements de ma vie depuis mon mariage.

Pendant mon stage à la pharmacie, j'avais remarqué et fait connaissance avec une jeune fille, la fille du pâtissier de derrière la Mairie, Anne PIRIO. J'allais souvent chercher des gâteaux et j'étais presque toujours servi par elle... après les autres. Elle avait appris à connaître les goûts de la famille DOUARD et les gâteaux étaient mis de côté avant mon arrivée.

Quand elle venait à la pharmacie, elle n'attendait jamais. C'était moi qui la servais, car mon Père partait... il allait dans la réserve. Un jour, elle arriva en courant toute seule un mouchoir sur un oeil. Je regardais, l'oeil était injecté de sang. Elle avait reçu un bouchon de bouteille de cidre bouché à bout portant. Je lui dis d'aller chez le Docteur qui lui conseilla d'aller voir un ophtalmo. Le lendemain, par le train je l'accompagnais et de la gare de Dinan dans un fiacre, on fit le trajet jusque chez le Docteur HUET. Il me dit que c'était grave, mais qu'il l'aurait soignée comme si c'eût été sa fiancée. Elle fut très longtemps en chambre noire. Les deux yeux obstrués. J'allais la soigner tous les jours, alternant la Pilocarpine et la terrible si douloureuse Esérine. J'ai souvent remercié et je remercie encore Pèpère HUET en retraite, de ses connaissances médicales données avec grande science et grand dévouement. La vue fut conservée et améliorée avec une série de verres... et de montures.

Aux environs de cette époque, après plusieurs mois de soins attentifs, tout le pays savait que le gars du pharmacien fréquentait la fille du pâtissier. Certains même disaient du mal de nous. On s'en moquait pas mal. On s'aimait bien.

Un dimanche, mon ami Auguste DAGORNE vint de Caulnes où il habitait et me demanda d'aller avec lui à St Jacut à une réunion politique. Il avait une petite cinq chevaux Citroën trèfle jaune. J'acceptai en lui demandant qu'Anne vienne avec nous. On fut manger un gâteau et Anne, avec la permission de sa Mère, s'assit près du conducteur. Moi, j'étais derrière et nous voici arrivés à St Jacut. La réunion avait lieu dans une école. Deux concurrents faisaient campagne et étaient candidats aux élections législatives : GEISTDORFER Maire de Dinan et le Docteur Le MONNIER, Maire et Conseiller Général de Ploubalay. Comme opinions ? sensiblement les mêmes à mon avis. La salle d'école était trop petite et la réunion eut lieu dans la cour. L'estrade était un tas de fagots qui se trouvait

sous un préau . Le maire de Dinan monta le premier sur le tas et après quelques instants, les "engueulades" commencèrent . Je me souviens d'une parole qui occasionna un brouhaha indescriptible . Le conseiller général de Ploubalay imitant le geste d'un homme crachant, et criant : "La Politique est une chose dégueulasse et elle serait encore plus dégueulasse si tu passais député" .

A ce moment les jaguins huèrent l'orateur, surtout les femmes présentes, oubliant sans doute que le docteur de Ploubalay les avaient accouchées gratuitement et que presque toutes étaient à l'Assistance médicale gratuite, grâce au conseiller de Ploubalay . J'étais bien placé pour le savoir .

Cette réunion m'écœura et je me promis de ne jamais faire de politique . J'ai tenu ma parole et j'estime que mes activités sociales toujours désintéressées auront rendu plus de services à mes concitoyens que toute autre ambition aurait pu le faire .

Bureau de bienfaisance, Secourisme, Protection Civile, furent objets de mes activités et en plus, mais j'en parlerai plus loin : organisation de la chasse dans la région .

...

Je ne puis narrer toutes nos sorties de chasse, mais quelques-unes valent la peine d'être inscrites sur mon parchemin . Ce devait être en 1922 ou 23 . Les deux fils DAGORNE et moi, un jour, on décida de longer l'Arguenon maritime jusqu'au Guildo . On avait René et Moi chacun notre fusil, car Auguste était trop jeune pour avoir un permis . Nos armes ne nous servirent à rien . Arrivés au Guildo, on vit de sur le pont une nappe blanche sur la vase devant le vieux château, en bordure du filet d'eau qui s'écoulait vers le large, l'Arguenon . Très intrigués on descendit sur la tangué, côté des Pierres Sonnantes pour se rendre compte . C'était un tapis de grosses coques qui n'avaient pas eu le temps de prendre leur place dans la vase . On se procura un sac je ne sais trop où et on revint à Plancoet, à pied par le même chemin avec un sac d'au moins cinquante kilos de coques que l'on portait à deux . On arriva esquinés, mais heureux de distribuer ces coquillages aux voisins des

DAGORNE et des DOUARD . Elles étaient délicieuses et je crois que le sac n'a jamais dû être rendu . J'étais retourné le lendemain à bicyclette pour rapporter le sac . Je regardais si il y avait encore des coques : elles étaient envasées . Je revins avec le sac vide, car je ne savais pas à qui les DAGORNE l'avaient emprunté; je ne leur avais pas demandé car je comptais le remplir à nouveau .

Auguste DAGORNE avait cette année là son premier permis de chasse . On décida d'aller à Lancieux, à pied, à la traverse . René connaissait la route . A l'endroit dit le Sapin vert, à l'endroit actuel du Centre d'Insémination, on coupa à travers les clos .

Arrivés à Beaussais, on passa par la grève . On avançait nu-pieds, nos fusils d'une main et nos souliers sur l'épaule . A quelques vingt mètres de nous, une mouette nous regardait et ne s'envolait pas . A cette époque, on avait le droit de tirer ces oiseaux . "Laissez-moi tirer, dis-je, j'ai un fusil choke" .

(Le fusil choke a la réputation de tirer plus loin) . Le coup bien visé partit mais la mouette ne s'envola pas . Elle fit un semblant d'envolée et retomba à terre, à vase plutôt . Je courus après . Ce n'était plus de la chasse, c'était de la pêche . Elle était prise par le bec à un hameçon d'une ligne de vase, ligne comme beaucoup de vieux pêcheurs de St Jacut ne pouvant plus naviguer, et à la retraite, mettaient à marée basse en hiver surtout pour prendre quelques poissons affamés . J'arrachais l'hameçon du bec de la mouette et lui attachais les ailes avec un bout de lacet de soulier . Je l'apportais au poulailler familial où elle resta quelques mois avant qu'elle ne fut relâchée .

On parla longtemps du choke, de la mouette et de notre traversée Plancoet Lancieux aller et retour, car nous fîmes le voyage dans les deux sens dans la journée .

Il paraît qu'une mouette vit centenaire, comme un corbeau . Je regrette le départ de la mienne . Elle était très familière . Peut-être si je l'avais conservée, serait-elle encore avec moi .

Mais je lui ai rendu la Liberté !

A peu près à la même époque, René DAGORNE, l'aîné du trio, décida de faire une partie de chasse à Lancieux et d'aller en voiture. On fut trouver HAMON le voiturier voisin et on choisit la voiture "Wagonette" qu'il avait dans un garage et qui ne lui servait pas souvent. C'était une voiture attelée de deux chevaux découverte avec des places arrières sur deux bancs en vis à vis. Ça faisait anglais, tout à fait chasse. Trois chasseurs, deux chiens Stop et Stag... et on fumait la pipe.

Après une halte chez Thérèse DAGORNE où nous avions couvert, on prit la direction de l'Islet. A l'emplacement de la maison qui fut construite par l'Evêque pour la retraite des vieux prêtres la chasse commença. Dans tous les talus, dans toutes les luzernes, dans toutes les rigolles, il nous partait des lapins. On tirait, on tuait, on manquait même des perdrix qui allaient se réfugier dans la falaise et reprenaient leurs vols jusqu'à Saint Jacut. Je manquais une caille à cause de MAYNIEL étudiant en médecine qui venait nous rejoindre.

Le soir, quand on revint à Plancoet, nous glorieux tenant nos fusils debout entre les jambes et les chiens couchés à nos pieds près d'un tas de gibiers on devait être très dignes. Les soucis étaient inexistantes; on ne se demandait pas qui allait payer le voiturier. Le Vétérinaire était sur le trottoir attendant notre arrivée. Quand le gibier fut descendu, après les chiens, il paya Mr. HAMON. Je n'étais pas fier, je n'avais que quarante sous en poche.

Je rentrais à la maison avec six ou huit lapins et en arrivant mon Père me dit "Où les as-tu achetés?"

"Je ne les ai pas achetés Papa, je n'avais pas d'argent".

Le dimanche suivant, mon Père fit une partie de cartes avec le Vétérinaire.

Après mon examen de validation de stage, je rentrais à l'Ecole de pharmacie de Rennes. J'y retrouvais des étudiants de mon âge et même plus vieux que moi. Roger BERTHELOT de ma classe, GALLAIS BOTHEREL de la classe 19 et Le MAUFF de la classe 17. Il y avait même un ancien médecin,

médecin des forçats à Cayenne qui voulait finir dans la peau d'un pharmacien, car disait-il la médecine était une ignominie. Il mourut avant d'avoir son diplôme de potard. Souvent on le chargeait dans le tramway pour le rentrer chez lui rue de Fougères.

...

Mon Père décédait en novembre 1925. Je n'avais pas mon diplôme. A cause de mon deuil, mon mariage avec Anne PIRIO fut célébré dans l'intimité le 19 octobre 1926. Le 20, il y eut une belle cérémonie à l'Eglise, célébrée par le chanoine PIRIO de Vannes, oncle de mon épouse. Toute l'église était pleine. Des taxis avaient été commandés à St Lunaire et le repas eut lieu dans un hôtel des Sables d'Or. Il fut moins cérémonieux. Il y avait quelques membres de ma famille et un jeune ménage ami, Hélène et Francis JAMET de Rennes qui s'étaient mariés quelques mois avant nous et qui m'avaient invité à leur mariage. J'eux une grande peine de n'avoir pas mon ami Roger BERTHELOT à mes côtés ce jour là. Le soir, on partit à Rennes dans la voiture des JAMET et après avoir fait notre cantonnement on fit une mayonnaise pour manger avec une boîte de saumon chez les JAMET. C'était le début de la vie conjugale.

Le lendemain, comme nous allions prendre le train pour Nancy sur un quai de la Vilaine, on rencontra le Médecin des Forçats et je lui présentais ma jeune femme. Il voulut lui offrir une peau d'homme tannée et tatouée qu'il avait à la Fac des Sciences où il avait un emploi. On ne l'accepta pas. C'eut été un drôle de cadeau de nocces... et il n'y avait pas de place dans nos valises pour un pareil objet....

Le train nous conduisit à Nancy après un petit séjour à Paris et nous fûmes accueillis à la gare par les copains. Notre voyage de nocces dura six mois. Aux vacances du jour de l'an, au lieu de retourner à Plancoet, on décida un voyage en Alsace. Strasbourg, Colmar, Obernai, le Mont Sainte Odile où nous avons comme tant d'autres gravé nos noms, Barr pays d'accueil peu sympathique où nous avons déjeuné, Sélestat où nous avons couché dans des lits jumeaux pour la première fois, visite du château du Haut Koenisbourg où le guide qui nous conduisait était frais

arrivé du Mont St Michel, Munster, puis visite des coins dont j'avais conservé un bon souvenir. Gunsbach où les vieilles demoiselles du Café du Sergent Blondan¹, toujours là, nous offrirent des Immortelles : Elles devaient être immortelles, elles aussi. Quel âge pouvaient-elles avoir ? J'essayais de comparer avec des vieilles personnes de Plancoet. On ne pouvait pas faire de comparaisons. On fit une excursion vers le Lingkoff dont on redescendit à la nuit tombante... sous quelques flocons de neige avec des souliers de ville...

Le 21 mars 1927, jours du printemps, j'avais mon diplôme de pharmacien en poche, et l'avenir semblait nous sourire. Toutes nos craintes, tous nos soucis nous semblaient évanouis.

On expédiait notre malle en port dû. Quand on arriva à Plancoet, Anne, avec ses cheveux courts comme c'était le début de la mode, paraissait encore plus gosse que le jour de son mariage. Tout le monde paraissait heureux de nous revoir. Tout au moins nous en avions l'impression.

Le premier avril, je prenais les guides pour conduire la pharmacie. Mon Père décédé en novembre 1925, la pharmacie avait été tenue par un préparateur, préparateur pas très à la hauteur et il fallait travailler.

Dans le pays, on savait que le Père DOUARD avait un fils en cours d'études et beaucoup attendaient mon retour. Beaucoup d'autres le craignaient par contre. Il y avait un équilibre peut-être. Il fallait faire pencher la balance dans un sens ou un autre. Personne ne se doutait qu'entre mes deux bachots j'avais tiré cinquante deux mois de service militaire, qu'il me fallait cinq années d'études pour être pharmacien, soit un total de 122 mois après les années de collège... si vous voulez, comptez les années...

Anne PIRIO, mon épouse, travailleuse, avenante, dévouée, habituée au commerce connaissant les gens du pays mieux que moi remplit toute sa vie le même rôle que ma Mère près de mon Père. Si je ne l'avais pas eue, si je n'avais pas eu la pêche et la chasse qui, à l'époque me permettaient de rentrer en relations avec les cultivateurs qui ne sortaient pas de chez eux comme maintenant, je n'aurais jamais pu prendre le départ comme je l'avais fait.

Anne PIRIO et moi, nous nous sommes dévoués pour nos clients qui pour nous étaient des amis.

La vie est un sport, un match.
Nous avons gagné le match tous les deux.

On avait une attirance pour Lancieux, peut-être à cause de Thérèse DAGORNE qui était si gentille. Anne et moi, elle nous avait presque adoptés. Souvent le dimanche, on allait passer l'après-midi avec elle. Je serais injuste si je n'avais pas une parole de reconnaissance faite d'affection pour elle. Elle était foncièrement bonne avec tous ceux qui avaient eu l'occasion de la connaître et charitable envers tous.

Quand à Monsieur le Recteur... c'était peut-être autre chose.

...

J'ai souvent pensé à mes amis d'enfance. René DAGORNE était installé ophtalmo à Longwy. Quand nous étions jeunes mariés, à Nancy, il nous reçut chez lui et nous fit faire un très beau voyage au Luxembourg.

René COCHERIL n'avait pas continué ses études. Il passa la plus grande partie de sa vie au Tchad dans un régiment de Méharis.

Auguste DAGORNE que je revoyais plus souvent s'était installé marchand de bois à Caulnes.

...

Après notre installation en avril 1927, on prit une petite semaine de vacances. Pour l'ouverture de la chasse, on fut à Mauron chez ma Marraine et mon beau-frère. Plock était avec nous. Le jour de l'ouverture, dans un grand champ de Trehorenteuc la journée avait bien commencé. A huit heures du matin j'avais 10 perdrix dans mon dos. Je n'avais pas manqué un coup de fusil. Alors qu'il était en arrêt sur d'autres perdrix Plock, âgé de sept ans tomba raide, mort d'une embolie.

Mon chagrin fut grand, doublement grand, d'abord parce que c'était mon chien, mon premier compagnon de chasse avec qui j'avais eu bien des émotions et du plaisir, que j'avais dressé moi-même, qui m'avait toujours donné satisfaction sans jamais le corriger, qui connaissait mon coup de sonnette quand j'arrivais le vendredi soir au train de dix heures. Il devinait mon arrivée, car Victorine le gardait avec elle dans la cuisine

au coin du feu pour m'attendre . Il était rendu avant elle à la porte de la pharmacie . Il connaissait ma petite Anne et quand je rentrais de la chasse par le chemin de la Ville Varet , il se mettait entre nous deux . Il n'avait pas besoin d'être attaché et connaissait bien la route de la pâtisserie . La Ville Varet est une ferme de Pluduno où Anne allait presque tous les soirs chercher des œufs et du lait .

J'allais souvent à la chasse à Pluduno et je rentrais par la Ville Varet .

...

Le lendemain de la mort de Plock je voulais rentrer à la maison . Tout le monde m'en dissuada . Mon beau-frère avait une excellente chienne setter et on continua à chasser . Je ne voulais pas retourner à Trehorenteuc et on chassait autour du bourg . On rentrait à chaque sortie avec des perdreaux . On les attachait pendus dans la cave qui était fraîche, mais tous les jours, malgré les cadeaux que ma sœur faisait, on était obligés d'en jeter .

Mon épouse avait un cousin greffier ou huissier à la Trinité Porhoet, à 22 kilomètres de Mauron . Il était très bon tireur et très bon chasseur . Il expédiait à Paris des perdrix dans des cageots qu'il faisait fabriquer avec de l'osier par un gars de la forêt de Lanoé . Ma femme fut téléphoner chez un voisin pour lui raconter l'histoire de Plock et lui demander s'il n'aurait pas connu un bon chien à vendre . Il lui répondit : j'ai un braque qui ne me sert pas, je te le donne tout donné . Le lendemain matin, je partis au volant de la six chevaux Renault de LAPOSTOLLE et je fus dans une ferme chercher le chien . Il était splendide . J'embarquais le chien près de moi dans la Renault décapotée, et après un ou plusieurs grands merci, je repris la route de Mauron . Je pense que quand j'avais tourné au coin de la place de la Trinité, le cousin avait dû se dire : Bon débarras . Le chien était près de moi et je ne l'avais pas attaché . A quelques kilomètres, il sauta de la voiture en marche et prit la file de l'air à travers champs . Plus je l'appelais, plus il s'éloignait . Enfin, il s'arrêta dans la cour d'une ferme . Je le rattrapai mais j'étais complètement perdu et ne savais par où aller pour retourner à la voiture . Le fermier me donna une corde et m'indiqua le chemin .

Le lendemain ce fut le départ de Mauron par le train, car on n'avait pas encore de voiture . On pleurait Plock et on formait des espoirs sur le braque . Un carton plein de perdrix, un fusil sur l'épaule avec un beau braque Saint Germain en laisse qu'il ne fallait surtout pas lâcher . Je fus bien déçu par la suite . Le chien aboyait sur les perdrix pour les faire voler à des distances impossibles . Il prenait les lièvres au gîte aussi bien sur les champs de ras que dans les fourrés les plus épais et si je tirais un coup de fusil il retournait à son point de départ, où j'avais laissé ma bicyclette . MARTINEAU s'en était débarrassé . Moi je le laissais circuler en ville, peut-être pour en faire autant .

Plock avait été un peu voleur dans son jeune âge : un samedi, jour de marché, j'avais posé sur la table de la cuisine deux maquereaux très frais qu'un jaguin venait de m'apporter . Plock en prit un et laissa l'autre . Une autre fois, un samedi toujours, la fermière qui nous apportait notre beurre le posa sur la table de la cuisine où il n'y avait personne . Quand Victorine rentra de faire ses provisions, elle vit Plock le nez englué dans la motte de beurre et il ne pouvait plus ouvrir la gueule . C'était en été et le beurre était mou . . .

Tom, lui avait l'esprit de famille . Il volait des gâteaux à l'étal de la pâtisserie de mes beaux-parents . Il volait aussi des morceaux de morue à l'étal de la Mère GRANGIEN, qui tenait une petite épicerie et mettait un morceau de morue à dessaler le jeudi dans un récipient en terre à son étal . Cela voulait dire qu'elle avait de la morue à vendre . Combien de vendredis n'est-elle pas venue à la pharmacie, en restant sur le trottoir avec son accent particulier et sa voix traînante bien connue dans le pays :

"Monsieur, c'est-y à vous un grand chien blanc et jaune ? Il m'a volé ma morue . J'en avais pour trente-deux sous". Maudit garce . Je payais sans sourciller . Mon chien était peut-être son meilleur client .

Quand j'avais payé, je me demandais si c'était faire l'aumône ou établir un équilibre social . . .

A l'épicerie CORDON, en face de la pharmacie, la morue était placée plus haut sur l'étal et malgré sa grande taille, Tom à ma connaissance n'en a jamais volé . Plus simplement quand la porte était ouverte, il rentrait et s'envoyait des sardines salées ou des harengs saurs . Jamais Mme CORDON n'a réclamé un sou . Nous étions de si bons clients

Et en plus, Tom se payait des crises d'épilepsie en pleine rue

...

Avant de parler de changement de chien, je dois dire que j'avais acheté en toute confiance une cinq chevaux Citroën d'occasion entièrement refaite à neuf et garantie par un garagiste réputé de la région . C'était lui qui avait acheté la voiture et l'avait remise à neuf . La carrosserie était grossièrement peinte en noir et quand elle me fut livrée, elle fut payée intégralement le prix demandé . Elle consommait au moins deux litres d'huile aux cents kilomètres parcourus à quarante kilomètres à l'heure et peut-être cinquante à tout casser dans les descentes . En remontant du Légue un dimanche, je fis descendre mon épouse qui à ce moment n'avait pas son permis de conduire, pour lui faire pousser la voiture . Je suis encore à me demander comment nous avons pu rentrer à Plancoet .

Le seul voyage à peu près important que cette charrette fit sous ma conduite, fut d'aller à Carentan dans la Manche, voir mon vieux copain BERTHELOT qui était installé pharmacien . 182 kilomètres, quatre heures et demie de route . J'appréhendais le retour .

J'ai souvent remercié les Dieux d'avoir mis ce marchand sur ma route . . .

Peu de temps après, cet ensemble de ferraille, qui avait la prétention de s'appeler voiture partait de chez moi . Je l'avais vendue, bazardeé plutôt à un garagiste de Dinan qui la recéda à son meilleur copain

J'avais acheté à ce courtier, en remplacement de la voiture Citroën une Mathis, dont à l'époque on disait dans toute la presse, que cette voiture avait étonné l'Amérique .

LAPOSTOLLE, mon beau-frère, fit le même achat que moi ainsi que Philippe GALLAIS, le frère de ma belle - sœur d'Uzel . Cela faisait trois Mathis deux tons, de trois couleurs différentes qui souvent le dimanche se suivaient . Une petite caravane en sorte . Caravane qui nous a fait passer du bon temps et laissé de bons souvenirs . Depuis les patins à roulettes et la communion du petit Philippe ainsi que le voyage à Lamballe de la petite Marie . A cette époque j'avais un étudiant qui venait de Pleurtuit pour m'aider à faire mon marché . Il devint le gendre des parents GALLAIS .

La Mathis était une voiture très légère . Les différents ponts de la région furent coupés une nuit par une crue subite et nous étions obligés de prendre des déviations lamentablement entretenues . Je me séparais de la voiture dix-huit mois plus tard . Elle m'avait coûté plus cher qu'une Panhard panoramique ou une Delage, à l'époque .

Quand la Mathis fut achetée, je n'avais plus de chien valable . J'en profitais pour aller voir un chenil à Sainte Anne sur Vilaine, chenil qui avait une grosse réputation . Parmi tous les chiens vus, un setter anglais me plaisait . Peu de temps après il y avait une exposition canine à St Servan et le vendeur me dit qu'il l'y aurait conduit, non pas pour l'exposer, mais pour le vendre . J'achetais le chien contre garantie sur papier timbré . . . sans le Pédigree qui devait m'être envoyé par la poste . Je lui donnais Tom pour une valeur fixée en diminution du prix de Tac . L'étudiant qui venait le samedi depuis un certain temps m'annonça que vu la périodes des examens il n'aurait pu revenir et il m'adressa un autre étudiant en ajoutant que c'était un chasseur . L'étudiant sortant s'appelait François GARNIER; l'étudiant rentrant s'appelait Arthur PIVERT . Je fus l'accueillir à la gare au train du soir . Il avait la valise à la main et l'étui de fusil à l'épaule . Quand la pharmacie était ouverte le dimanche, on trouvait une heure ou deux pour aller tirer quelques bécassines dans un marais proche . On tua même un lièvre qui partit dans l'eau sur la prairie inondée, fut arrêté de l'autre côté de la rivière en crue qu'il avait traversée à la nage . Quand le dimanche la pharmacie était fermée, on chassait toute la journée, par n'importe quel temps . Le soir, quand il faisait clair de lune, on allait attendre les canards au marais de la Hingandais ou au marais de Beaussais en bordure de mer . Un certain dimanche, sous une pluie battante, au bois Gerbault je tuais quatre bécasses . Tac s'était révélé un très bon chien, souple, de grand nez, rapportant bien et arrêtant tout gibier avec une grande finesse . C'était un chien de grande classe : j'avais fait une excellente acquisition . Je crois qu'Arthur PIVERT en a gardé un bon souvenir et qu'il avait appris à chasser la bécasse au Bois Gerbault, mais quelque temps après il prit sa revanche . Auguste DAGORNE nous invita à la chasse au bois de Kérouet dont il avait la chasse . Il nous recommanda de ne pas tirer les lièvres qui diminuaient dans le coin . Par contre, on pouvait tirer les lapins . Rentré dans le bois, A. DAGORNE à ma gauche et A. PIVERT à ma droite, je dirigeais Tac qui découpait bien sa quête .

A peine rentrés au bois, un coup de fusil à droite, puis silence. Je m'approchais d'Arthur qui était bien ennuyé. Il tenait à la main un gros lièvre. Auguste furieux l'obligea à le porter dans son dos toute la journée, ce qui ne l'empêcha pas de tuer quatorze bécasses sans en manquer une, à l'arrêt de Tac. Pour rentrer à Rennes il était trop tard pour revenir à Plancoët car il n'y avait plus de train, mais il y en avait un à Caulnes. Ayant laissé ses vêtements à la maison, il rentra à Rennes avec sa veste imprégnée de sang et le lièvre. On partagea les bécasses. Il n'y avait pas à partager de lapins : on n'en avait pas vu de la journée.

Au mois d'avril suivant, j'avais engagé Tac à un field trial à Messac. Arthur vint avec moi. A l'arrivée celui qui me l'avait vendu me dit dès qu'il me vit que je n'avais pas le droit de concourir en concours international où il était engagé. J'ai compris pourquoi depuis. Il fit troisième devant des dresseurs professionnels. Un grand Monsieur assez âgé corpulent, caressa le chien et l'appela par son nom. Le chien avait l'air de le reconnaître. Ce devait être son ancien maître. Le pédigree qui m'avait été promis... je ne l'ai jamais eu.

Que penser des marchands de voitures...

Que penser des marchands de chiens.....

Je fis connaissance un jour de marée d'équinoxe avec un marin d'Erquy, le Père LEBORGNE. On monta dans son bateau Anne et moi à la pêche aux ormeaux. La pêche fut tellement bonne, qu'à chaque marée importante j'allais à la pêche aux Illes avec LEBORGNE. J'y ai emmené mes amis BERTHELOT et GARNIER qui doivent s'en souvenir. Toujours des pêches sensationnelles. Des ormeaux!....

Un jour les DAGORNE acceptèrent de venir à la pêche aux maquereaux à Erquy. Tout était organisé avec le père LEBORGNE et à trois heures du matin on prenait un jus au port avant d'embarquer. Dès que la terre disparut à l'horizon, il y eut des inquiétudes dans le bateau. René, je n'insiste pas ; tu serais capable de t'appuyer sur le bord de ta table, comme ce jour là tu fis entre ciel et eau sur le bord du bateau pour rendre aux poissons tout ce que RIDOUARJ t'avait fait avaler depuis trois heures le matin. Tu avais bien appâté, tu étais méritant, on rapporta plein de maquereaux ! Dès que la terre fut en vue, cela allait mieux et à la cale d'Erquy on fit le point à "L'Abri des Flots".

Un vendredi, Mr. LEBORGNE s'arrêta chez moi venant me demander si je voulais faire un beau voyage. Il revenait de St Malo où il avait acheté deux doris. J'aurais été à Erquy et on aurait fait le trajet Erquy Saint Malo et le retour ensemble à la marée du midi. C'était le lendemain samedi, jour sacro-saint pour moi et il m'était impossible d'accepter.

Le lundi matin je vis au journal qu'un bateau vide avait été vu le samedi soir, moteur tournant, naviguer devant le CAP FREHEL, sans personne à bord. Ils étaient partis à deux copains, LEBORGNE et LECAN, LEBORGNE fut trouvé flottant devant Pordic et LECAN ne fut jamais retrouvé.

Que c'était-il passé ? Personne ne l'a su.

Si j'avais été avec eux, que serait-il arrivé ?

...

Ma nièce Thérèse épousa un Lamballais, Ferdinand LETENO. Il avait de bons amis à Lamballe et nous fîmes connaissance. Des relations s'établirent. Ceux qui restent doivent se souvenir d'un repas à la maison. Nous étions 16 à table. Après les huitres traditionnelles, ils firent leur signe de croix et il s'en fallut de peu qu'ils ne mettent le genou à terre quand le plat suivant arriva : 16 bécassines surmontées par 2 bécasses que j'avais tuées deux jours précédents. La suite fut très agréable.

...

Avec la même équipe, on organisa une partie de pêche dans la baie de la Fresnaye. Une senne de trente mètres traînée par une douzaine de Lamballais attira l'attention d'un garde-côtes qui vint nous trouver à l'heure où nous nous mettions à table dans un coin de falaise. Il vit des paniers pleins de soles, de turbotins et de plies. Il fut pris à partie avec toute la bande et trinqua amicalement avec nous. Il emporta deux ou trois poissons. J. ARCELIN voulut lui donner des plies : il prit des soles.

Courant 1930, mon bon ami Roger BERTHELOT vint avec son épouse passer deux ou trois jours à la maison. Ils avaient une voiture neuve, une Salmson, la fameuse Salmson dont

on parlait à la radio de Toulouse . Evidemment grosse différence de voiture avec la Mathis qui commençait à être fatiguée. Mon choix fut vite fait . La voiture de Roger avait quatre portes ; moi je pris la deux portes . Toutes les deux étaient noir d'ébène, noir corbillard , c'était la grande mode .

Quand la voiture fut rôtée, mon épouse fut obligée de subir une grave opération qui n'avait rien à voir avec la voiture .

...

En juillet 1932 Marguerite BERTHELOT obtint un fils par la grâce de Dieu et de son Epoux . Etant en deuil, je n'avais pu assister à leur mariage qui fut mémorable, je l'avais su depuis . J'avais été pressenti pour être le Parrain du nouveau-né et j'acceptais . Le 15 juillet les DOUARD arrivaient à Carentan où le baptême eut lieu et où nous restâmes quelques jours ...

Guite n'était pas relevée, ou tout au moins pour la laisser se reposer, on avait décidé d'aller déjeuner à Grand-camp port de pêche et station balnéaire assez suivie, de l'autre côté d'Isigny . Je proposais ma voiture . Comme presque toutes les voitures à cette époque le volant était à droite . A ma gauche se trouvait mon épouse et, derrière, Roger et la petite fille de Roger, Annick . Après un excellent repas dans un restaurant réputé, comme les Normands en connaissent, on se reposa et on joua au tennis sur la plage et vers les cinq heures, dix-sept heures à ce moment-là, on prit tranquillement le chemin du retour . Je roulais à cinquante ou soixante kilomètres heure, quand avant d'arriver devant la laiterie DUPONT d'Isigny qui était à ma droite, je vis un camion laitier venant vers ma voiture tourner brutalement sur sa gauche à vingt mètres, pour rentrer dans la cour de la laiterie, sans faire aucun geste du bras et sans bras lumineux sur le camion, ce qui fut prouvé au tribunal . Par un rapide réflexe je braquais à gauche pour éviter l'accrochage, car si j'étais resté sur ma droite la voiture se serait couchée dans la douve profonde qui se trouvait des deux côtés du portail de l'entrée de la laiterie . C'eut été une catastrophe . Braquant sur ma gauche, l'angle étant légèrement trop court, j'accrochais un montant de l'arrière du camion et la voiture se coucha légèrement sur la droite . La manivelle de la glace me brisa le bras droit juste au pliant du coude . Sur

le coup je ne ressentis aucune douleur . Je fis sortir tout le monde par la porte de gauche, disant seulement : j'ai le bras cassé .

Sorti de voiture, seul, je saisis le conducteur du camion à la gorge avec mon bras cassé et saignant . On me fit asseoir sur la berge en attendant du secours et je tombais en syncope .

Je me réveillais dans l'ambulance qui me conduisit à la clinique à Bayeux . Le Docteur JANE m'opéra et tenta une articulation du coude avec des os de mouton . Le plastique n'était pas encore employé en chirurgie . Je restais quelques deux mois à Bayeux et voyant que mon état ne s'améliorait pas, le Docteur JANE me fit rentrer chez moi, craignant que je n'aie le mal du pays . Et un ami de Roger, briquetier à Carentan que nous connaissions, Monsieur LEPELLETIER me conduisit à Plancoet dans sa Delage . Au bout de quelques jours, le Docteur CODET chirurgien à Saint Brieuc, alerté par mon ami, le Docteur Léon CHAMBRIN, vint me voir avec une religieuse croyant qu'il n'y avait qu'une petite intervention . J'avais été opéré deux fois à Bayeux . Je fus réopéré une troisième fois à Saint Brieuc . En tout 72 jours de clinique, des mois de soins pour rester estropié du bras droit à trente-deux ans . C'était dur . Je fis de la rééducation, seul avec beaucoup de volonté et j'arrivais à écrire petit à petit de la main droite dont deux doigts et le poignet étaient brisés . Ce fut très dur et assez long .

Le procès dont je sortis vainqueur après bien des aléas, des visites, des contre-visites, des voyages nombreux à Bayeux chez l'avocat, chez le Juge d'Instruction, au Tribunal ensuite et quelques mois plus tard, toujours le bras en écharpe, après des pansements nombreux faits à la Clinique Ste Thérèse à Saint Brieuc, voyages à Caen pour contre-expertise et Cour d'Appel à Caen, cela dura deux ans . Que de soucis et de fatigues, pour moi et ma chère épouse qui avec un dévouement inlassable me consolait, m'encourageait et toujours m'accompagnait .

Pendant ma longue absence, j'avais un étudiant engagé pour une huitaine de jours . Il était resté le temps de mon séjour à Bayeux . Plus ou moins sérieux, bon garçon, mais bambocheur ; il avait reçu à diverses reprises des remontrances de mon ami BERTHELOT qui, avec un dévouement inlassable venait tous les vendredis chercher Anne à Bayeux pour le marché et la reconduisait le samedi soir près de moi .

Quand je fus à la clinique à St Briec, un jeune pré-
parateur se présenta et sans références, je l'engageais car
l'étudiant partait le lendemain .

...

Dès que je pus conduire, cela avec une certaine
appréhension, après avoir fait réviser ma voiture , un jour,
Anne me demanda de la conduire à Saint Briec . Je n'osais
accélérer et on marchait à quarante à l'heure . Cela rappelait
notre première voiture . Le retour fut un peu plus rapide ...
mais ce n'était pas l'allure normale . Quelques jours plus tard,
je proposais bravement à mon épouse d'aller à Saint Cast où
nous avions des amis . J'avais donc conduite à droite, bras
droit et poignet plâtré, très sensibles, non rééduqués . Croyant
sentir un flottement dans la direction, je rentrais remettre la
voiture au garage pour vérification et le voyage fut remis au
lendemain .

La Salmson avait aux roues un axe central sans bou-
lons adjacents . En somme il n'y avait qu'un écrou vissant dans
le sens opposé à la marche de la voiture . Le lendemain après
déjeuner nous reprenions la route de St Cast par St Lormel .
En face de la Centrale électrique, à l'époque la compagnie LE-
BON, je vis deux choses presque en même temps : un camion
rouge venant vers moi et la roue gauche avant de ma voiture
filer avec une vitesse folle devant pour aller se perdre dans un
champ de blé mur . Voyant le danger, j'appuyais vers la ban-
quette gauche herbeuse en freinant très doucement . Le pro-
priétaire de la camionnette, Mr. TARDIVEL avait dû voir ma
roue et passa à ma droite . Il ne m'en a jamais parlé . Il n'y
eut pas d'accident . L'axe gauche de ma voiture atterrit douce-
ment sur l'herbe et n'eut pas de mal . Il aurait pu y avoir un
accident grave . Je rentrais faire des compliments au garagiste
qui, après avoir retrouvé ma roue dans le blé et rentré ma voi-
ture me donna un tas d'explications et de raisons dégageant tou-
te sa responsabilité ... C'était sans doute la mienne Je
restais un moment sans conduire et me décidais à changer de
voiture . Je voulais attendre la belle saison, quand mon ami
René DUBOIS revint du salon de l'auto où il avait fait l'achat
d'une voiture plus forte : une six cylindres Citroën . Je connais-
sais sa voiture, son ancienne, la onze chevaux de la même mar-
que . Je l'achetais, quelques mois plus tard . Ce devait être en

1934 ou 35 , année où mon bon chien Tac partit pour les chas-
ses éternelles deux ou trois jours après la fermeture de la
chasse à la bécasse .

...

Toujours excité par la chasse et l'idée de connaître
des races de chiens différentes, j'avais envie de "goûter " au
Korthal, un griffon d'arrêt dont j'avais entendu dire grand bien .
Je pris des renseignements après m'être inscrit au club . J'en
parlais avec un électricien de la compagnie d'électricité, un
alsacien qui était venu fonder une famille à Plancoet, Mr. PAU-
LUS qui me dit que son Père en avait et que c'étaient de bons
et beaux chiens .

Je m'adressais à un éleveur d'une certaine réputa-
tion, gros propriétaire fermier, gros exploitant plutôt, d'une
ferme de trois cents hectares, à Crève-Cœur le Grand . Averti
par télégramme, je le recevais au train du matin, accompagné
du Vétérinaire local Mr. MORVAN que j'avais convoqué . Le
chien sorti de sa caisse me paraissait splendide, répondant aux
normes du standard que j'avais étudié avec soin . Le Vétérinaire
me donna toute garantie sur son état de santé . J'essayais Gibbs
(c'était son nom) plusieurs jours de suite et il me paraissait
confirmé : bons arrêts, obéissant, et grand nez pour un chien
continental . Son nez dépassait ses jambes et si j'avais pu m'en
servir plus longtemps j'en aurais eu autant de satisfaction qu'a-
vec un chien de race anglaise ... A l'arrivée des allemands, il
n'était plus question de chasse : les fusils étaient embarqués ..
dans les mairies où nous les avions déposés, et manipulés par
des noirs pour les mettre dans des camions allemands, c'est
ce dont j'ai été témoin . Jamais après la fin des hostilités et
de l'occupation, les fusils n'ont été l'objet d'une indemnisation,
malgré toutes les démarches et les réclamations faites ... et
les chiens restaient crever dans les chenils ... ce fut le cas
de Gibbs .

Avant la déclaration de guerre, j'avais changé de
voiture . J'avais acheté un petit coupé Fiat qui circula quelques
mois . Il resta au garage et jamais l'occupant ne s'en était oc-
cupé . Je l'ai retrouvé en bon état dans mon garage au départ des
allemands et je pus m'en servir, aussitôt après remise en état,
car j'avais acheté de l'essence aux carrières du tertre avant la
débâcle . Cette essence avait été logée dans des bidons de dix

litres qui ont servi longtemps aux braves médecins de Plancoet . Preuve en est ; un jour les deux médecins de Plancoet vinrent ensemble à la pharmacie après le départ des allemands et me dirent : DOUARD il y a de l'essence américaine à prendre à Rennes . Ils veulent s'en débarrasser pour vider leurs camions réservoirs mais il faut y aller tout de suite . Le tuyau émanait d'un jaguin par l'intermédiaire d'un médecin de Dinan . Je n'avais que ma petite voiture . Je compris que les médecins voulaient des bidons . J'en avais plein un grenier et ils se servirent . Moi aussi . Je les rejoignis au point fixé, armé de tubes à douches et dans la cour d'une clinique de Rennes on soutira à trois : un pharmacien et deux médecins, mille litres d'essence avec trois tubes à douche ! L'opération commencée à 16 heures se termina à 20 heures, où l'un des toubibs et moi avions rejoint nos épouses respectives qui nous attendaient sagement mais avec un peu d'inquiétude quand même . En rentrant au restaurant, on puait l'essence surtout moi qui avais une canadienne . . . Les toubibs rentrèrent de nuit et nous le lendemain matin . A l'Aublette, à la sortie de Dinan on fut arrêtés par des gars de la Résistance et ils me laissèrent passer : je venais de m'approvisionner en éther et en alcool dont j'étais démuné . . . La voiture sentait l'essence à plein nez . Le lendemain, je vis les deux Docteurs qui étaient rentrés sans être inquiétés .

Petit à petit, la vie reprit son cours normal .

...

J'ai parlé plus haut de René DUBOIS à qui j'avais acheté une onze Citroën .

René DUBOIS allait à l'école de Nazareth et moi à celle de Plancoet, aussi plus jeune que moi je ne le connaissais pas, pas plus que les DAGORNE quelques années plus tôt. Nos familles se connaissaient pourtant bien, très bien même puisque son grand oncle notaire était le parrain de mon frère aîné .

René et son frère jumeau vinrent à St Charles et je me rappelle le jour où ils arrivèrent à la chapelle, en culottes courtes dans les bancs de devant, alors que je me trouvais dans un banc arrière, devant les Marines, les chers Marines qui préparaient le Borda et regardaient de haut les littéraires. Si je ne connaissais pas les fils, je connaissais bien leur Papa.

Je m'excuse de rappeler un ancien et triste souvenir, mais je le dois à cause de la postérité des enfants, et surtout des petits et arrières petits enfants des deux familles qui se sont toujours connues et sont restées amies .

Mon frère Louis pharmacien, mobilisé bien que n'ayant jamais fait de service militaire, était affecté dans les trains sanitaires chargés d'évacuer les blessés vers les hôpitaux de l'intérieur . Le train revenait du midi et était à la désinfection à Belfort . Prenant un journal le matin à un kiosque, il fit la rencontre d'un officier ou sous-officier qui lui aussi prenait un journal . Ils se reconnurent et mon frère dit à Mr. DUBOIS : je pars en permission, je passe par Plancoet avant d'aller chez moi, avez-vous une commission pour votre Dame ?

J'ai entendu dire par mon frère qu'arrivé à Plancoet, Papa lui annonça une triste nouvelle : "Tu sais Louis, le Maire sort d'ici ; il va annoncer la mort de Monsieur René DUBOIS à sa femme" .

Cette triste nouvelle arrivait alors que ses quatre enfants étaient jeunes . Par la suite, après ma période réglementaire et mes études, je rencontrais souvent son fils René et nous devinrent très bons amis . Un dimanche après la grand-messe, il vint me demander de l'accompagner chez JACOBY pour acheter un fusil . Il l'emporta avec quelques cartouches et vers les deux heures il vint me rejoindre . Tous les deux avec mon chien, on partit à la chasse . Avait-il un permis ? Je ne m'en souviens pas . Je connaissais du côté du Bois Gerbault quelques compagnies de perdrix. On en tira sans succès et nous étions dans un chemin de terre encaissé entre deux talus, quand dans les champs des environs, une meute de beagles menaient un lièvre . La menée s'approchait et dans un grand champ on vit l'animal qui venait vers le chemin sur notre gauche . Je recommandais le silence à René et lui donnais le chien à tenir en laisse, assuré que j'étais, que si le lièvre venait vers nous, je l'aurais tué . Ce que j'avais pensé arriva : le capucin, oreilles baissées venait dans le chemin à toute allure vers nous . Je le manquais de deux coups de fusil . Aussitôt il se blottit sur le talus de gauche dans le chemin creux et moi, rapidement lâchant mon fusil désarmé, je le soulevais de terre et lui donnais le coup de grâce sur la nuque . René et moi, on se regarda et on se sauva rejoindre nos vélos . Il mit le lièvre dans son dos et nous rentrâmes à Plancoet. Je lui dis "Garde le, tu diras à ta Maman que c'est toi qui l'astué" . Deux jours après il vint me voir et je lui demandais

si le lièvre était mangé . Il me répondit en disant que sa mère avait trouvé drôle que le lièvre n'ait aucune trace de plomb . . . Cette bonne histoire vaut la narration .

...

Vers 1930, le gibier, abondant les années 22, 23, 24 disparaissait à grande allure . Les fusils de chasse étaient devenus aussi nombreux que les chênes sur les talus . C'était une vraie razzia et nous, je dis nous, quelques chasseurs impénitents, ayant des possibilités et des relations, cédant aussi aux sollicitations de gros propriétaires terriens fatigués de voir leurs terres ravagées tous les jours, décidions après bien des démarches à dix, de louer des terres sur quatre communes: Bourseuil, Créhen St Lormel et St Potan, et de former une Société de chasse déclarée et gardée . On nous cassa du sucre sur le dos, surtout sur le dos du "marchand de mort aux rats", votre serviteur, qui était un peu l'instigateur de cette association . Nous étions raisonnables dans nos sorties et il restait du gibier reproducteur sur les terres des environs . Cette société "la Diane" dura jusqu'à la guerre de 1939 .

...

Pendant l'occupation allemande, un membre de l'ancienne "Diane" Pierre HAMON, courtier en bestiaux me demanda si je voulais acheter un petit Pointer de très bonnes origines . Il savait que je n'avais plus de chien et me dit connaître une splendide portée de cinq chiots de deux mois à Venefles près de Chateaugiron . Le père était champion international de travail, Maglor de la Bruche et la mère primée également . Elle était la propriété du Colonel commandant le 71ème R.I. qui partant à la guerre l'avait mise en pension chez un cultivateur de Venefles, Mr. LECOQ, propriétaire de Maglor .

Au début, j'hésitais, un poil ras, un pointer . . . et puis, comment aller à Venefles ? Je n'avais pas le droit de circuler en voiture . Mr. HAMON circulait en gazogène et me proposa de me conduire à Rennes . J'acceptais et en cours de route il me dit : je vais avec vous à Venefles .

Je vis la portée de chiots et je fus conquis . Je choisiss le plus cob . Le plus petit mâle . Mr. LECOQ signa le

pédigrée et après lui avoir réclamé un litre de lait pour le voyage du toutou on reprit la route pour Rennes . Dans le train, le contrôleur, très service me réclama un billet pour le petit chien qui était dans un petit panier . Je l'avais baptisé "Stop". Je l'élevais en cachette parce qu'il avait sur le flanc gauche des points de pigmentation foie sur la robe blanche qui formaient une vraie croix de Lorraine . De GAULLE était en Angleterre et en 1944, la B. B. C. était active . J'étais tenu comme bien d'autres de loger des officiers ennemis, qui changeaient très souvent . J'avais entendu dire que les pointers et les setters de Mr. de L'ARGENTAYE avaient été emportés du Château de Lorges par les allemands . Était-ce vrai ? De là, je conclusais qu'étant donné les événements, ils voulaient faire disparaître tout ce qui était d'origine anglaise . Mon chiot avait des origines anglaises . . . ! et le propriétaire de la mère du chien, était un colonel français . Donc, j'élevais ce chien en le camouflant le plus possible .

...

La petite Fiat était toujours au garage . Elle ne devait pas être intéressante pour la défense du 3ème Reich, sans doute . On croyait Anne et moi pouvoir s'en servir . . . mais le temps passait et tout à coup on pensa à acheter des vélos . Il était trop tard . Il n'y en avait plus dans le canton, ni à Dinan . On réussit à aller à Dinard, je ne sais trop comment où l'on se procura à prix d'or deux vélos . . . mâle et femelle et par surcroît des vélos anglais . . . comme notre chien !

On roulait de temps en temps pour faire quelques courses dans les fermes ou pour porter des médicaments . Quels tours de force n'avons-nous pas faits . . . Fatigués de voir les "estivants" manœuvrer et faire des démonstrations sur la place devant la pharmacie, fatigués des costumes verts on décida d'aller nous reposer à Jugon où il n'y avait pas de troupes étrangères . On trouva une chambre à louer pour quinze jours . Vieille dame, ancien café, pas de clients, besoin d'argent sans doute, tels pouvaient être les motifs pour lesquels cette Dame louait .

Un jour, François GARNIER et son épouse vinrent nous voir à Jugon . Ils étaient jeunes, sportifs : ils venaient de Pleurtuit où ils étaient établis pharmaciens . On alla à l'Écu, restaurant local, où avec les parents GALLAIS et les LAPOS-TOLLE, la cuisine de cette maison avait réjoui jadis nos ventres

et nos palais... Là, comme des gosses, on décida d'aller à Mauron chez ma sœur la semaine suivante. Le jour J, à 10 heures, deux bicyclettes françaises et deux anglaises étaient enfourchées par deux françaises et deux français, direction Dolo-Broons-St Jouan, St Meen, Gael, Mauron, où nous restions deux ou trois jours. On allait pour se reposer, mais le fils LAPOSTOLLE, André mon neveu avait lui aussi un vélo et passait son temps à aller dans un étang des environs de la forêt de Paimpont, du côté de Maure, je crois, prendre des carpes. Le lendemain on fut avec lui. Encore vingt-cinq kilomètres aller et retour sans compter les deux kilomètres faits à pied par un petit sentier de campagne, en poussant nos vélos pour atteindre l'étang. Il y avait environ une heure que nous étions installés sur la chaussée de l'étang avec nos lignes et notre repas, que venant du fond de l'étang rempli de roseaux on voyait des canards sauvages qui s'envolaient. De temps à autre un coup de fusil et un oiseau chutait à l'eau ou dans les roseaux. Un braque rapportait les canards à un soldat allemand qui les attachait à sa ceinture. Quand il arriva sur la digue où nous étions, il en portait cinq ou six. Et sur le côté, dans les ajoncs où il y avait environ cinquante centimètres d'eau, derrière le braque, un énorme officier allemand botté, en short, la cartouchière autour du cou, casquette plate, avançait et tirait vers nous les canards qui s'envolaient sans s'occuper de notre présence. On fut obligés d'aller derrière la digue de peur d'être tués. Comme la chasse continuait et risquait de durer longtemps, on plia nos lignes et on revint à Mauron. Le tireur semblait être le Maréchal GOERING. Ce devait être lui car les gens savaient qu'il était au camp de Coetquidan. Le retour fut effectué par Dinan et le lendemain on retourna à Jugon.

...

Pendant l'occupation, je fus obligé de changer de préparateur. Nous avions appris par hasard qu'il y en avait un à St Malo qui cherchait une place. Ma femme fut l'engager et je lui laissais la jouissance de la maison de mon beau-père décedé. Brave type, sérieux, il resta chez moi de 1940 à 48. C'était un travailleur et il me donna toute satisfaction. Il avait été obligé de partir en Allemagne pour le travail obligatoire. On décida de le faire revenir, un jour que Pierre HAMON vint à la pharmacie et qu'il me voyait seul à travailler. Il pouvait rentrer si sa femme avait un certificat de grossesse. On obtint

un certificat médical et sa femme avec un petit coussin bien placé fut accompagnée de la mienne à St Brieuc. Le Président de la Croix-Rouge de St Brieuc fit le nécessaire près d'un interprète et GUILLOU ne retourna pas à Stettin. Une fois chez lui, un médecin lui procura une radio de tuberculeux. Il fut passer une vague visite à Rennes et revint déclaré "inapte". Quelques temps après avoir repris son travail à la pharmacie, il y eut une rafle à Plancoet un matin. J'étais absent : j'étais parti déterrer des renards à la Pierre Levée avec Mr. de COURVILLE et d'autres amis. Je vis un voisin, Joseph CHAYE venir le long de la ligne de chemin de fer en vélo qui venait m'avertir de ne pas rentrer, que les hommes étaient ramassés par les allemands et que GUILLOU était parti. Je rentrais par un chemin détourné et longeant la rivière, je passais par le jardin de l'horloger, Mr. ROCHE. J'appris que le car avait pris la direction de St Brieuc plein de jeunes hommes.

Madame GUILLOU affolée voulut aller voir son mari à St Brieuc. Elle demanda à ma femme de l'accompagner et mon épouse réussit à savoir dans quelle caserne ils étaient parqués. C'était celle devant la gare. Il fallait faire vite, mais comment ? Le Maire de Landebia, Arthur CADE était là avec sa voiture. Il était venu lui aussi pour essayer de ramener un jeune de sa commune. Comment s'y prirent-ils ? Je n'ai jamais su. Ils avaient dû sortir du quartier à midi quand les soldats étaient à manger et ils n'avaient pas encore été recensés. Le Maire de Landebia fit monter ma femme, Madame GUILLOU, son époux, le jeune homme de Landebia et Félix LECORVAISIER dans sa voiture, et ramena tout le monde à Plancoet. GUILLOU resta chez moi jusqu'à fin septembre 1950. Son épouse fit tout ce qu'elle put pour le faire revenir à St Malo où il est encore. Il a beaucoup regretté la maison DOUARD... mais il ne voulait pas d'histoires de famille. Il fut remplacé par Mr. JOUANNIC qui resta six ans chez moi et me quitta sous un prétexte familial lui aussi. Je n'insistais pas.

Mon vieil ami Roger BERTHELOT par fil, me renseigna une préparateur qu'il avait eu à Carentan et qui l'avait quitté quand il avait vendu sa pharmacie pour s'installer à Angoulême. Il n'avait pas son adresse et croyait qu'il travaillait à Paris à la Pharmacie MASSON. Je trouvais l'adresse et le n° de téléphone sur un annuaire et l'ayant contacté, je prenais rendez-vous à Paris pour le lendemain.

On se revit, à l'heure fixée, avec nos deux épouses et ont fit connaissance de ses deux petites filles. On se mit

d'accord sur tous les points et je m'occupais de faire transporter ses meubles par le camion GUYOMARD qui montait à Paris toutes les semaines . Je fus le chercher à Lamballe au train du soir avec toute sa famille et il est toujours chez moi .

Je l'ai toujours considéré comme un ami et non un employé .

...

Pendant la débacle des allemands, la population fut avertie de ne pas voyager en auto .

Un jour, mon ami René DUBOIS vint me voir au jardin, qui était ma seule sortie et ma seule distraction à ce moment . Il me dit qu'il allait à son chantier à Dinard et me demanda de l'accompagner . Je lui fis une réponse négative sous un prétexte quelconque et il me quitta . Quelques instants plus tard, je vis deux avions américains, double queue survoler Plancoët et se diriger vers la côte . Tout-à-coup, j'entendis un bruit de mitraille et je pensais aussitôt à mon ami . Je rentrais chez moi et le bruit commençait à courir que la voiture de Mr. DUBOIS avait été mitraillée . Je sautais sur mon vélo et je rencontrais l'Abbé BLANCHET sur la route des marais . Il me dit qu'il venait de voir la voiture de René à mi-côte de Créhen ; mais que lui n'avait aucun mal . J'arrivais et je vis la voiture, capot troué en plusieurs endroits et le tableau de bord, à la droite où je me serais trouvé si j'avais accepté l'invitation , l'impact de quatre gros projectiles . René avait eu le temps de sortir de la voiture et de se planquer le long d'une petite murette en pierre bordant la route .

Quelques jours avant, mon ami René BEDFERT , médecin à Matignon et sa femme périrent mitraillés dans leur voiture qui prit feu .

Quelque temps après le départ des teutons, les troupes F. F. I. se promenaient avec leur mitraille à l'épaule. Allant chez Mr. ROCHE, l'horloger mon voisin, je trouvais Alphonse DELACROIX causant dans l'entrée avec Madame ROCHE. Je le saluais, et amateur d'armes, je lui demandais à voir sa mitraille. Il la mit à l'horizontale, le canon braqué sur moi. Je le rabattais vers le sol en lui disant . Ne fait jamais ça . L'arme était chargée et la balle partit dans le plancher ... à mes pieds ! ...

Je l'avais échappé belle !

Aussitôt après le départ des Allemands, tous les fusils de chasse restés inactifs et camouflés dans le pays reprurent leur action . Les permis de chasse n'étaient pas encore rétablis mais tous ceux qui avaient pu conserver leur arme ou en trouver s'en servaient . Pas moi . J'avais tout remis à la Mairie et j'avais de belles armes au pluriel dont malgré tous les bobards endormants de la Presse, je n'ai jamais été remboursé, ni même indemnisé . Et j'avais un petit pointer qui avait de bonnes et de très bonnes dispositions . Un jour le brigadier de gendarmerie sachant que j'aimais la chasse et que toutes mes armes avaient été remises à la Mairie me dit : Mr. DOUARD, pourquoi ne chassez-vous pas comme les autres ? Vous n'avez pas de fusil , il y en a un dans la ferme de votre frère à Trémur sur l'armoire de gauche en rentrant .

Je ne me le fis pas dire deux fois . J'enfourchais ma bicyclette et je demandais à Marie BIARD la fermière de me prêter le fusil . Elle me l'essuya superficiellement me disant qu'elle n'avait plus pensé qu'il était là, là où son défunt mari l'avait mis . Les allemands étaient venus chez elle quelques jours avant . "Vous me le rapporterez pour mon fils" , me dit-elle en partant . J'emportais le fusil avec la courroie en bandoulière sur mon vélo et en descendant la rue de l'Abbaye un gars me dit bonjour et ajouta : "Les lièvres n'ont qu'à bien se tenir" .

C'était un fusil à chiens qui me tombait à la perfection . La couche était excellente pour moi . Je fis ajuster la crosse d'un fusil neuf, d'après le vieux fusil de Trémur que je rendis à Madame BIARD , la remerciant beaucoup .

Le Docteur LEMEE avait dû me voir ou savoir que j'avais trouvé un fusil de chasse . Lui aussi s'était procuré une arme je ne sais où . Il vint me trouver à la pharmacie et me dit qu'il serait bien allé à la chasse . Moi aussi . Je n'avais pas encore remis ma voiture en circulation . Il vint me prendre le lendemain dès sept heures et m'emmena dans un coin où il y avait de la perdrix . En partant j'avais deux appréhensions pour mon chien : si on allait loin, j'avais peur qu'il soit malade en voiture, mais je ne le pensais pas, car le Docteur m'avait dit vouloir être de retour pour les consultations à neuf heures . Et ensuite pourvu que Stop n'ait pas peur des coups de fusils . Le chien avait environ six mois et je l'avais dressé pour la quête toujours dans le même champ, tout près de la ferme des Vaux, près de chez Mr. SORNIARD . Dès qu'il fut lâché, en partant, il avait bonne allure, le nez haut et dans le deuxième ou troisième

champ il éventa des perdrix et nous fit un arrêt superbe . Quatre coups de fusil, trois perdrix à terre . Je regardais Stop qui alla prendre une perdrix et me l'apporta . Le chien était bien déclaré . Rentrés à neuf heures il y avait un pigeon et huit perdrix dans la voiture . Je gardais le pigeon et deux perdrix et laissais le reste au Docteur qui avait invité CLAUDEVILLE Ophtalmo à Dinan à manger des perdreaux . Le repas avait dû être bien gai . Perdrix promise avant d'être tuée ... mais avec DOUARD... comme disait LEMEE ...

Dans la journée, je racontais au Docteur EOUZAN, qui le savait peut-être ou qui était peut-être lui aussi invité chez le Docteur LEMEE à manger avec CLAUDEVILLE, la sortie de chasse . Il me dit, moi aussi j'ai un fusil . J'ignorais qu'il était chasseur . Là-dessus on décida de retourner le lendemain matin à la même heure au même endroit et pour le même laps de temps . Croyez-moi, chose curieuse, à nous deux dans deux heures on fit exactement la même chasse ; un ramier et huit perdreaux .

J'ignore si CLAUDEVILLE avait été invité à nouveau.

Au mois de décembre (le Docteur LEMEE, se souvenant sans doute de notre partie de chasse de septembre) vint un dimanche, après déjeuner me chercher pour aller tirer des bécasses dans un coin où il avait une visite . Il y avait paraît-il des bécasses le long de tous les talus. Aussitôt, habillé, le fusil et le petit pointer Stop furent mis en voiture dans la petite Simca où le fox du Docteur était bien sage . Ce petit chien était paraît-il très fouinard . J'ignorais ce que mon chien allait faire devant une bécasse . Arrivés à la Ville Durand en Créhen, aussitôt descendus de voiture, une bécasse à laquelle on ne s'attendait pas fut manquée . En se dirigeant vers un petit bosquet où nous comptions chasser, on tua deux ou trois longs becs le long des talus remplis d'eau à moitié glacée . J'avais plaisir à voir Stop les rapporter . Après une heure de chasse, il se mit à tomber quelques petits flocons de neige, et de temps en temps, parmi les flocons, on voyait une ou deux bécasses qui venaient de la direction de Ploubalay ou de la côte . En deux heures, nous avions une douzaine de bécasses que nous partageâmes . En rentrant Anne me dit "Tu devrais aller les porter au brigadier en remerciement de t'avoir enseigné un fusil . Je lui en portais deux et il ne savait comment me remercier . Il n'en avait jamais mangé et devant un verre de vin j'expliquais comment ma femme les préparait .

Le lendemain, on retourna avec René DUBOIS et son beau-frère, André LEBAS qui tua un lièvre . En rentrant, il y avait en plus du lièvre au moins une quinzaine de bécasses au tableau . Je fis remettre ma voiture en état de marche et je revins plusieurs jours de suite avec plus ou moins de succès, mais jamais bredouille . Ce fut ébruité et un chasseur du Guildo , acharné lui aussi, venait tous les matins et tous les après-midi prétextant qu'il venait pour tuer des renards . C'était peut-être vrai après tout .

Mon Stop arrêtait bien les perdreaux et les bécasses, j'étais heureux . Je quittais ce coin et j'allais chasser au Bois Gerbault pour voir si le chien allait s'adapter à la grande taille . Stop chassait aussi bien, même avec plus de prudence et d'obéissance . Je fondais des espoirs sur lui plus tard et je ne m'étais pas trompé : à cette époque il avait à peine un an .

Te souviens-tu René DUBOIS où un jour nous étions tous les deux au Bois Gerbault . Tu avais des employés dans le bois à récupérer du charbon de bois ou du matériel qui te servait à en faire .

On allait pour tirer une bécasse et dans un petit landier il nous partit à l'arrêt de Stop une vingtaine de perdrix. On pétailla pas mal, car dans les grands bois, elles ne sont pas faciles à retrouver . Ton camionneur Isidore MACE, chasseur lui aussi, qui était au bois avait dû se dire : Qu'est-ce qu'il y a comme bécasses. On rapporta une dizaine de perdrix et Isidore ne l'a jamais su . Puis la saison de chasse se termina, morose, presque sans bécasse .

...

Laissons les récits de mon sport favori, sport pratiqué sans intérêts mais non sans une petite gloire, car j'étais heureux de mon tir, de mes résultats dus à mon expérience acquise par mes lectures nombreuses, et au dressage et à la conduite de mes braves chiens . Nous y reviendrons plus tard .

Je ne parlerai pas de tous mes voyages effectués avec mon épouse, ni des cures que ma femme et moi avons suivies, tant à Salies de Béarn, qu'à Vichy, Gréoult, Bagnoles de l'Orne, Bagnères de Bigorre ou Amélie les Bains, ce serait du domaine commun, avec toutes les excursions que nous avons pu faire, ni des réceptions, ni des gueuletons chargés comme chacun sait le faire, quand on est sorti de chez soi, que l'on est

jeune et que l'on a bon estomac . Néanmoins, je suis obligé de signaler un évènement grave qui se passa dans les Basses Pyrénées . Anne et moi avons circulé dans tout le département, dans tous les sens, par des tas de petits chemins signalés ou non, petits sentiers qui nous conduisaient sur les bords, les rives tumultueuses de l'Adour ou de ses affluents . On venait à Salies depuis trois ou quatre ans et beaucoup de gens du pays nous connaissaient . Comme nous fréquentions souvent les mêmes coins, villages ou campagnes, on était très familiers avec les habitants . Nos séjours à Salies furent interrompus par la guerre . Pendant la dernière année de l'occupation on avait osé y retourner par le train . Que ne ferions-nous pas pour la santé d'une personne que l'on aime . J'avais entendu dire un tas de choses sur le passage en zone libre, où nous aurions voulu aller pour consulter à Lyon un médecin célèbre . Réputation faite, peut-être surfaite vous savez . . . à mon âge, je puis parler librement . A Salies tous les hôtels étaient réquisitionnés et occupés par des hommes en vert . Une personne du pays que nous connaissions nous indiqua une logeuse, Mme Marthe, bien sympathique qui a rendu bien des services à ses compatriotes . Cette brave femme nous indiqua une filière pour le passage en zone libre, mais après les aléas de la santé de ma femme et les dangers possibles, au dernier moment on décida de ne pas risquer ce passage .

...

Aussitôt le calme revenu, après la pénible période de l'occupation nous avons décidé Anne et moi de retourner à Salies pour la saison de cure suivante . Pas en voiture, à l'époque nous aurions été absents trop longtemps pour faire ce voyage, et les routes n'étaient pas encore très sûres. Quelques temps avant dans les Landes avec les DUBOIS en traction nous avions eu une chance extrême de ne pas voir la voiture déshabillée de ses pneus, à 30 kilomètres de Bordeaux par des types vaguement habillés en soldats .

On prit le train à Plancoet pour Grenoble, et de Grenoble par la route Napoléon jusqu'à Nice dans un autocar . Quel beau voyage! On resta quelques jours à Nice d'où on excursionna . On reprit le train pour Arles, car Anne voulait voir Saintes-Marie de la Mer et moi, la Camargue . On s'arrêta deux ou trois heures à Marseille pour visiter le vieux port et Notre Dame de la Garde où nous fûmes écoeürés par le sens commercial exagéré de deux bonnes sœurs dans la cathédrale.

Elles étaient seules et on se demandait si réellement c'était des religieuses .

Arrivés à Arles, séjour dans un hôtel Place du Forum . On visita la ville pittoresque et les environs . Anne eut la fantaisie d'acheter une jupe d'Arlésienne qu'elle ne porta jamais et le lendemain on prit un tortillard identique comme confort à notre ancien tramway Plancoet Saint-Cast . Le voyage fut très pittoresque tant par la variété des paysages que par la compagnie des femmes, vieilles et jeunes qui revenaient du marché . Avec nous, elles parlaient denrées, régions, riz, taureaux, chevaux : Anne voulait tout connaître . On avait l'impression que ces camarguaises étaient heureuses de parler à des gens venant de l'autre bout de la France, des Bretons .

Arrivés aux Saintes-Marie de la Mer, on traversa le bourg pour aller au presbytère quérir le curé pour visiter l'église . Il nous raconta des traditions du pays et fut très heureux d'avoir quelqu'un avec qui parler . Nous avons mangé au bistrot unique sur la place avec des terrassiers, qui peut-être étaient des gardians . Sur leur indication on fut voir tout près du village les chevaux blancs habitués aux vagues . Huit jours plus tard avait lieu le fameux pèlerinage des gitans . Le soir on reprit le tortillard pour Arles en la compagnie de cinq ou six ouvriers qui avaient mangé à la même table que nous . Ils nous montrèrent des troupeaux de taureaux, en nous signalant les plus renommés de l'époque . Ils nous parlèrent de la culture du riz qui poussait des deux côtés de la ligne . C'était très instructif pour nous . Quand on leur parlait de notre Bretagne, avec emphase évidemment, ils nous écoutaient avec stupéfaction, surtout quand on leur parla de la diversité des cultures . On avait le temps de causer, car la durée du trajet fut au moins de deux heures . Le tramway où nous étions, était le dernier de la journée et s'arrêtait pour prendre des ouvriers à des points donnés, déterminés où il n'y avait ni quai, ni station . Arrivés à Arles, près de la gare, le bon cœur breton se fit sentir et leur disant "Venez boire un coup" ils vinrent avec nous, car nous aussi nous avions soif . Et le lendemain on reprit le train pour Toulouse où on fit une station de deux heures sous une pluie d'orage qui nous empêcha de visiter la ville . Via Bordeaux, Dax, Peyrehorade, on arriva à Salies où notre malle nous attendait . L'hôtel choisi n'était pas loin de l'établissement Thermal et nous paraissait sympathique . Le surlendemain quand notre cantonnement fut terminé, je reprenais le train pour rentrer à la maison .

Le 24 juillet 1946 le télégramme dont copie ci-dessous me fut apporté par le Receveur des postes de Plancoet en personne .

Salies de Béarn 6 67301 - 48- 4 - 7 , 20
Incendie nuit Hôtel Médicis - suis saine et sauve
Plus rien - t'attends ler train avec linge corps .
Gaine combinaison culottes chemise américaine
bas robe marine manteau tweed chaussures jupe
blanche .

Baisers Anne DOUARD .

Ce télégramme, je l'ai encore .

Le lendemain matin , j'arrivais à Salies . Il y avait une cinquantaine de personnes sur le quai de la gare et je ne reconnaissais pas la silhouette de ma femme . Des idées me passèrent par la tête quand tout à coup, je sentis deux bras s'accrocher autour de mon cou ... Je ne l'avais pas reconnue dans ces vêtements qu'une Dame de Libourne lui avait prêtés . C'étaient les vêtements d'une de ses deux jeunes filles qui l'accompagnaient en cure . Je n'insisterai pas sur les émotions réciproques . Elle me raconta que lorsque l'hôtel avait pris feu, elle fut oubliée par la femme de service et avertie la dernière . La chambre était au troisième et en ouvrant la porte elle vit l'escalier en flammes . Elle se jeta dans les flammes sans réfléchir . Elle fit une chute d'au moins cinq marches brûlées ... Elle eut un hématome gros comme une tête d'enfant. Elle aurait pu être brûlée vive .

Elle avait tout perdu, vêtements, bijoux, argent, même sa montre en or à laquelle elle tenait tant, qu'elle avait posée sur la table de chevet .

Après plusieurs visites médicales, plusieurs formalités à la Mairie, à la gendarmerie, chez l'huissier, l'assureur etc ... ce qui nous demanda quelques jours, on reprit le train pour le retour . Le train Irun Paris était plein de soldats américains dont la galanterie permit à ma femme de voyager assise. En arrivant à la pharmacie, on se mit à pleurer de joie ...

Et la vie reprit son cours, on se remit à l'ouvrage. Les douleurs s'oublient ... les mauvais souvenirs s'effacent ou s'atténuent, mais ne s'oublient pas .

...

Et l'on se remit au travail . La vie mondaine n'était pas la nôtre . On aimait notre famille, on aimait la recevoir surtout les moins favorisés . Notre sport c'était la chasse . La chasse à la perdrix et à la bécasse dans les bois . Après l'occupation il se forma des soi-disants chasses communales, dont nous, moi et René DUBOIS aurions pu faire partie mais il y avait des jours fixés et tant de fusils ... Nous aimions notre liberté, nous avions des relations et pourquoi pas s'en servir ? René DUBOIS me dit un jour : "Beaubois est à louer . Les gars de Lamballe et de Dinan qui étaient locataires avant la guerre ont vieilli et n'en veulent plus . Est-ce que cela t'intéresse ? Mon ami de Lourmel, gendre de Mr. de CHAPDELAINE propriétaire m'en a averti . C'est à louer" . Je répondis qu'il n'était plus question de la "Diane" mais qu'il aurait fallu être au moins quatre sur l'affaire . Roger JOSSE et André LEBAS donnèrent leur accord . Avant de signer, René et moi nous fûmes reconnaître les lieux . Je connaissais une partie du grand bois où j'avais été invité une ou deux fois par A. LEBAS qui avait des amis à Lamballe, actionnaires avant guerre . Ce devait être Mr. HINGANT dont je fis plus tard la connaissance .

Avant de traiter on fut reconnaître une partie du bois René et moi et nous cherchions en vain la fameuse Mare aux Canes, de célèbre renommée . Des bûcherons nous renseignèrent . Arrivés à proximité, dans un endroit très sauvage, on déranga un renard qui fut salué de deux coups de fusils, mais tirés trop loin et sans résultat . On avait j'en suis sûr, tous les deux, l'impression d'avoir avec ces deux coups de fusil le droit de chasse sur Beaubois . En sortant sur la route nationale pour rejoindre la voiture, on fut vers une maison de l'autre côté et on fit connaissance avec deux braves gens: Mr et Mme FLIN à qui on demanda, si au cas où nous aurions chassé à Beaubois nous aurions pu leur demander l'hospitalité. Ils nous connaissaient de nom sans doute et tout gentiment acceptèrent . Ce fut par la suite notre point de rendez-vous entre nous, et avec nos amis .

Vers la même époque, nous avions eu l'autorisation de chasser sur deux fermes en Mayenne . Je n'en dirai rien . Nous y avons fait des chasses de perdrix extraordinaires pendant quatre ou cinq ans . Un jour d'ouverture, la myxomatose avait fait tellement de ravages que voyant les lapins crevés ou malades dans les champs on reprit nos chiens et on rentra chez nous . Je dois dire seulement que les années précédentes,

il y avait tellement de perdrix que l'on ne tirait les lapins que le soir en rentrant à la voiture .

Nous n'y chassions que le dimanche de l'ouverture, le lendemain, tantôt et un ou deux autres dimanches . Quelques années après avoir cessé de chasser dans ce coin béni, je suis allé par curiosité me promener avec mon épouse voir les fermiers qui nous accueillirent comme des amis . Il n'y avait plus de perdrix ni de lapins .

...

A Beaubois, où j'ai chassé 26 ans, j'ai passé du bon temps, m'éloignant de mes soucis journaliers, prenant plaisir à mon sport préféré, surtout la chasse à la bécasse, avec mon chien . J'y ai eu aussi beaucoup de plaisir avec mes amis lors des chasses aux chiens courants, chassant lièvres, renards, chevreuils ou sangliers . J'y ai connu de bons amis, des bons copains, quelquefois des gens pas très francs . Si j'ai passé du bon temps à la chasse à Beaubois, je le dois en grande partie à Mr. et Mme FLIN où nous nous donnions rendez-vous. On était toujours bien reçus . On y mangeait à n'importe quelle heure, on trouvait refuge quand on était trempé . Ils étaient plus que paternels pour nous . On pouvait leur demander n'importe quoi, jamais ils n'acceptaient d'argent . Toujours de bonne humeur, jamais de reproches et toujours des compliments quand la chasse était bonne . Nous étions chez nous . Plus que chez nous, car lors d'une battue, le soir si la chasse avait été bonne, que l'on sortait nos provisions et que l'on partait tard . Cela faisait du bruit, vous pensez à douze ou plus . Ces braves gens avaient plaisir à nous entendre raconter nos histoires, nos gaudrioles et parfois les insanités de quelques uns à la fin des repas .

Très souvent j'allais seul à la chasse . Je laissais mon épouse chez Mme FLIN . Elle ramassait des châtaignes ou des champignons . . . et lui achetait un poulet, quand malgré elle il ne lui était pas offert . .

A Beaubois, j'y ai fait de très belles chasses de canards, tué quelques lièvres, deux ou trois chevreuils : mais surtout des bécasses . C'était ma chasse préférée, car j'ai toujours eu des chiens excellents bécassiers . Pourquoi ? Parce qu'un chien est un ami et qu'il faut gagner son affection . Et comment gagner son affection ? En vivant seul avec lui .

En étant seul dans la nature avec son chien et son fusil . Cela demande un certain temps, une certaine patience, une certaine jeunesse, de part et d'autre . Le bruit du fusil est compris par le chien qui est récompensé par la chute du gibier complété par le rapport à son maître . Voilà le secret de la chasse, je parle de la chasse au chien d'arrêt .

Après la mort de Stop, en 1955, j'achetais à Pontivy chez Mr. DEHAPIOT, pointerman sélectionneur connu et très estimé dans le club dont je faisais partie, une chienne pointer Ariane de St Niel, championne de beauté et de travail. Quand j'avais été la voir et l'essayer sur le champ je la jugeais : quête, obéissance, arrêts rien à redire . Avant l'achat, quand je posais la question à Mr. DEHAPIOT : Connait-elle la bécasse ? Elle n'en a jamais chassé répond-il . La chienne Ariane changea de voiture .

Je m'arrêtais à Uzel chez mon frère pour lui montrer mon acquisition . Il haussa les épaules n'étant pas chasseur ni amateur de chiens . Quand un soir arrivant par le train à Plancoet il monta aussitôt à la maison comme je rentrais de la chasse et qu'il vit quatorze bécasses tuées alignées sur la table, il comprit la valeur d'un chien . Il mit deux bécasses dans le sac à provision de son épouse . Des bécasses ? elle en a fait tuer . C'était une chienne à grand nez, grande quête, souple, obéissante et sûre à l'arrêt donc pas difficile à suivre et à servir . A son arrêt le coup de fusil était assuré . CLERICE, mon vieil ami, Jacques CLERICE qui était dentiste à Plancoet a gardé d'Ariane un souvenir qui ne peut être exprimé que par son regard et sa parole quand on en parle . Je ne raconterai qu'une seule histoire absolument vraie . Qu'il me démente publiquement si ce n'est pas véridique .

Jacques CLERICE avait un cabinet dentaire secondaire à Plélan le Petit à quelques kilomètres de Beaubois et de temps en temps le mercredi après-midi on se retrouvait chez Mr. FLIN . On s'était donné rendez-vous un certain jour où il faisait un grand vent . On se dit : il n'y a rien à faire, enfin on va faire une ballade . A peine rentré au bois, arrêt de la chienne ; un coup de fusil . La bécasse dans la gueule d'Ariane . Après une heure de chasse sans rien voir nous arrivions dans la partie du bois la moins éventée près de la ferme de "La Touche" . On n'entendit plus la clochette . Dans la direction où l'on croyait la chienne, espacés de 60 à 80 mètres sous-bois on la cherchait . On criait, on sifflait, on appelait, rien à faire . Aucun bruit de clochette . En moi-même je me disais :

elle doit être prise dans un collet à chevreuil . Il y avait bien une bonne demi-heure que l'on cherchait Ariane . Malgré le vent et la froidure nous étions en sueur . Tout à coup, Jacques cria : Hop ! Ariane est devant moi, et ensuite : elle est partie ! J'avais compris que c'était la bécasse et que Jacques surpris n'avait pas pu la tirer . Je me mettais en position d'attente , le fusil à l'horizontale quand je vis l'oiseau volant doucement, tournant la tête à droite et à gauche , plonger dans la futaie et se poser le temps d'une seconde sur le canon de mon fusil et repartir . Je criais : Ah la garce ! Je la tirais . Elle était tombée et aussitôt la chienne était près de moi cherchant et me rapportant la bécasse . Jacques me dit que la chienne était couchée à l'arrêt, chose qu'elle ne faisait jamais . Fatiguée sans doute . Jamais elle n'avait fait voler une bécasse à ma connaissance . C'était une chienne extraordinaire . J'aurais voulu avoir Stop avec elle pour pouvoir faire une comparaison.

En avril, je partais à l'exposition de Paris où elle eut le premier prix . Peu habituée à cette vie trépidante où nous restions trois jours, elle revint malade . Elle trafna quelques semaines et un matin je la trouvais crevée au chenil . Je n'aurais jamais dû la sortir de la campagne . Un vétérinaire de Dinan vint, à cause de l'assurance, constater le décès et me déclara qu'elle était morte d'une leucémie . J'avais soixante ans et j'étais décidé à abandonner le fusil .

Un jour je vis une annonce dans un journal : Setter Gordon excellente origine à vendre à Niort . J'avais toujours eu envie d'un Gordon . Pourquoi . . . ? Sur la plage de Saint Briac en été en promenade avec Anne on vit quelques deux ans plus tôt deux splendides gordon allant à l'eau, rapportant facilement, très bien dressés par leur jeune maître . J'en avais conservé un souvenir impérissable . Mon épouse aussi . Anne voulait que j'achète un autre chien car elle ne voulait pas que j'abandonne la chasse . En m'entendant lire l'annonce elle me dit : "Henri, si on allait à Niort ? Cela nous ferait une promenade . On irait voir le chien, on achèterait de l'angélique, on visiterait le marais poitevin et on reviendrait par Cholet ; tu sais où il y a un beau magasin de meubles en rotin " .

C'était en juillet , il faisait très beau, comment ne pas céder à pareille sollicitation . Le lendemain, l'Opel prenait la direction de Niort, et de la Vendée . On n'avait pas besoin de meubles en rotin mais on passa quand même par Cholet, avec le chien dans la voiture . Floriot de La Croix Chenié était ma propriété . Il avait été primé hautement et avait un pédigrée

impressionnant . Il avait été mal dressé, il était têtue et difficile à conduire . Où étaient Stop et Ariane et mon setter Tac du Don ? Il me fit tuer quelques bécasses ? Je ne le jugeais pas sur la perdrix , il était impossible d'en voir . Le chien était très beau et un brave cultivateur des environs de Dinan l'ayant appris vint demander une saillie pour sa chienne qui était excellente et qui, sans histoire lui fut accordée . Je choisis une petite chienne que j'élevais, qui chassait bien et qui fut couverte par un Gordon dont je ne me souviens plus l'origine, appartenant à un boucher Trigavou . Il y eut une portée de neuf chiots . Je gardais deux splendides sujets que je mis en élevage et en début de dressage chez Mariange PIEL à Plancoët . Il garda le chien que je n'avais pas choisi et le donna à son gendre . Je gardais l'autre chien, mais le grand père n'était pas mort et cela m'aurait fait trois chiens . Je le donnais à un ami de mon neveu . Ces deux chiens paraît-il, tombés chez d'excellents tireurs furent parfaits . Je gardais la mère . Elle avait grand nez, mais n'avait pas beaucoup de commandement . Un jour de battue au Bois de Coron, battue aux faisans, elle partit sur un lièvre ou un chevreuil et huit ou dix jours après elle fut retrouvée chez un cultivateur de Pleneuf qui l'avait recueillie et mise à chasser le lapin avec ses chiens courants . Khelline était perdue comme chienne d'arrêt et pourtant . . . un jour au début de novembre, alors qu'elle était âgée d'un an, je la sortais pour la première fois au bois . Sans aucune conviction, parti de chez Mr. FLIN, je pris la direction de la Mare aux Canes . Il y avait eu une très forte tempête les jours précédents et beaucoup d'arbres étaient abattus, surtout des sapins . A un carrefour de deux petites lignes, dans le bois , la chienne fit arrêt devant un gros mélèze abattu . Je pensais à une bécasse, quand, tout à coup, un gros lièvre déboula . Il ne fut pas loin, vingt-cinq mètres peut-être . Je l'avais boulé et la chienne le mordillait et le traînait pour me le rapporter . Jugeant ma chasse faite , j'allais rentrer chez les FLIN quand tout-à-coup, j'entendis un "coïn-coïn" qui venait de la Mare aux Canes toute proche . J'accrochais le lièvre au fourché d'un sapin et mon chien tenu en laisse, je me dirigeais doucement vers la Mare . J'avais beau marcher doucement, un beau canard mâle s'envola et vint dans ma direction . Je lâchais la laisse du chien et le canard culbuta à mon coup de fusil, raide, dans la pièce d'eau . La petite chienne l'avait vu tomber et partit à l'eau avec sa laisse le chercher . La laisse se prit dans les branches d'un arbre abattu et je crus un moment qu'elle allait se noyer . Elle ne lâchait pas le canard, mais ne pouvait pas avancer en nageant . J'allais me

mettre à l'eau quand la laisse se débarrassa de la branche . Elle laissa le canard au bord de la rive . Elle n'en pouvait plus . Je rentrais rapportant un gros lièvre et un beau canard, prendre un coup de pinard chez Madame FLIN . J'avais même dû en prendre deux et je rentrais à la maison .

Cette anecdote peut compter dans mon existence de chasseur car ce sera une de mes dernières . Ceci s'était passé en 1963 je crois . La santé de mon épouse n'était guère brillante . Durant son existence elle avait subi plusieurs opérations et le chirurgien à la dernière intervention me dit la vérité que je m'efforçais de lui cacher . C'était très dur de lui taire ce que je savais . Je n'avais plus d'énergie et je me cachais souvent ... Je remercie ici ceux qui, à cette période étaient à mon service, Rosalie BROUARD chez moi depuis dix années qui s'occupait avec dévouement de ma malade, Monsieur LINDER qui, depuis neuf ans et demi chez moi s'occupait presque tout seul de la pharmacie à cette époque . Madame SENTIER qui depuis de longues années venait à la maison . Fatiguée elle était remplacée par Yvette sa fille, bien dévouée aussi pour mon épouse . La tâche était lourde, le travail abondait et le brave Monsieur LINDER fatiguait beaucoup . Souffrant il dû se reposer quelques jours et je restais seul fin janvier à la pharmacie, en pleine période de travail et même de surcroît de travail.

Une brave dame de Plancoet, bouchère dit à mon épouse : "Votre mari ne va pas pouvoir tenir seul, il va tomber malade lui aussi . Un neveu de mon Mari rentre du régiment et n'a pas de situation, si vous voulez, il pourrait aider Mr . DOUARD ne serait-ce qu'en rangeant la marchandise" . Je demandais à voir ce jeune homme que j'avais connu tout gosse . Il me fit bonne impression et je le jugeais assez débrouillard . Je lui achetais une blouse grise pour débiter . Mr. LINDER reprit son travail au bout de quelques jours et je demandais à Charles LORIN si le métier de préparateur lui aurait plu . Il me répondit par l'affirmative et j'en parlais à ses parents . Son Père me dit : "Henri, fais comme si c'était ton gars" .

Je lui achetais des blouses blanches en lui recommandant de garder la grise pour les gros travaux .

Je l'inscrivis pour suivre des cours par correspondance car je ne pouvais m'occuper de lui tellement l'état de santé de mon épouse devenait prenant et alarmant . Après sa dernière opération, elle suivit des séances de cobalt avec un résultat négatif .

Charles était chez moi depuis dix-sept mois quand je restais seul . Pendant ce séjour il avait mérité les remerciements que j'ai adressé à tout le personnel qui était à la maison avant son arrivée . Je l'avais jugé, car en ces moments pénibles que j'ai eu à traverser, il fut comme tous très dévoué.

Peu de temps après, Rosalie m'annonça son mariage d'ici peu, me dit-elle, ajoutant qu'elle ne m'aurait pas quitté tant que je ne trouve quelqu'un pour la remplacer . Le geste était gentil . Un autre geste de ma part, fit je crois compensation .

Je me trouvais désespéré par le départ de ma compagne . Je me demandais quelle décision prendre . Partir ? où ? ... Vendre ? Quoi faire ensuite ? Il y a des moments pénibles quand on est seul . J'étais retenu au cimetière . Un caveau à faire . Un tombeau à dessiner, des pierres à choisir ... je m'attachais encore plus à ma terre natale, où j'avais vécu, où j'aurais eu un tombeau avec une place qui m'était réservée près de mon épouse . Je fus à Languedias avec Adolphe BRIAND le "picotoux" de Plancoet . Il m'avait sculpté une cheminée . Il m'aurait bien fait un tombeau comme je voulais . On fut voir la carrière d'où la pierre aurait été arrachée .

...

Charles LORIN étudiait bien, mais un jour j'avais cru remarquer que Cupidon avait frappé à sa porte et ... qu'il lui avait ouvert . Un dimanche, sur le coup de deux heures, je le vis passer rapidement sur le trottoir d'en face, fillette au bras alors que j'allais ouvrir la porte de la pharmacie . Le dimanche suivant, sur ma demande, il vint me présenter sa "connaissance" et nous causâmes assez longtemps devant une assiette d'éclairs au café et au chocolat, et une bouteille de Bordeaux . J'appris que Mademoiselle " habitait Lamballe, qu'elle travaillait à Lamballe et qu'elle aurait accepté de travailler à la maison une fois mariée . Avec Charles, bien entendu ... Je pris sur moi d'aller voir les parents de la jeune fille et de leur exposer mon point de vue sur la situation de Charles et des possibilités par la suite . En somme, je faisais presque une demande en mariage . Je connaissais Madame BAILBLED qui venait parfois à la pharmacie, mais pas son époux . Je savais qu'il était menuisier et en arrivant devant chez eux, je vis un homme qui s'en allait avec un encadrement de fenêtre sur l'épaule . Je pensais que ce devait être le Père de la jeune fille . Je l'appelais et il me fit rentrer chez lui .

Devant son épouse, j'exposais le but de ma visite. Et on parla du pays !

Charles s'agittait, me demandait des autorisations pour acheter ci et puis ça. Un jour, il vint avec la timide petite fille me demander si je voulais bien assister à leur mariage qui était fixé au quatre septembre 1965.

Rosalie devait partir fin août, Yvonne (Vonette) était venue le dix-neuf juillet à la maison. Hors la famille, je fus je crois le seul invité au mariage. Charles continua à travailler à la pharmacie avec Mr. LINDER, et sa femme Vonette s'occupa de mon ménage et de la cuisine pour trois. Il obtint son C.A.P. et au mois de septembre 1971 il toucha son premier salaire de Préparateur en Pharmacie. Il l'avait bien mérité et j'étais heureux pour lui. Mr. LINDER qui l'avait surtout formé l'était autant que moi.

...

Après la mort de mon épouse en 1965, j'abandonnais la chasse. Je ne pouvais réagir et n'avais plus goût à rien. La voiture me rappelait de tristes souvenirs et je m'en fatiguais. Un jour, seul, je fus à la Chartreuse d'Auray sur la tombe de la sœur d'Anne qui était inhumée dans le petit cimetière des religieuses. Puis, de là, je fus à Nantes... pour me promener. En arrivant à Nantes, je m'arrêtai à un garage pour une bricole. C'était le garage Alfa Roméo. Quelques temps après, je changeais de voiture, voiture que j'ai conservée. Ce sera sans doute ma dernière automobile.

Mes bons amis DUBOIS étaient partis, comme cela leur arrivait de temps à autre se promener ou se reposer du côté du midi. Leur fils faisait ses études à Paris et je leur avais promis de le conduire les rejoindre à Evian, dès qu'il aurait été en vacances.

J'avais changé mon Opel contre une Alfa Roméo et l'occasion de rendre service à mes amis, de me sortir avec un compagnon pour un grand voyage se présentait.

Pour aller à Evian, on prit le chemin des écoliers : Les Gorges du Tarn, Montpellier le Vieux, Millau où je laissais ma voiture chez un électricien automobile, ayant quelques petits ennuis. Et le lendemain, on reprit la route, splendide, mais sinueuse par Florac pour rejoindre Pont St Esprit. Sur

cette route l'Alfa ne se sentait pas à l'aise. Elle se rattrapa à la bifurcation vers Valence. Nous avions passé le 180. La pluie nous obligea à trouver un gîte à Valence près de la gare, chez des gens très aimables, et le lendemain, nous étions arrivés à bon port, au port d'Evian.

...

Le 18 août 1956 il y avait une réunion des chasseurs de Plancoet à la Mairie. Je n'en faisais pas partie et je me doutais que la Société Communale était disloquée. On vint sonner à ma porte et me demander de venir pour un renseignement à donner. Je m'attendais un peu à ce qui devait arriver. On me demanda de prendre la présidence de la Société. Je refusais disant que je ne chassais pas à Plancoet et que je ne prenais même pas de carte à la Société et que j'avais une action sur une chasse gardée du canton. Beaucoup insistèrent et j'acceptais à la condition expresse de faire une chasse intercommunale. Si je n'y arrivais pas, je démissionnerais.

J'étais engagé....

Quand j'eus en mains les quelques rares documents concernant cette Société qui n'existait pas, n'était pas déclarée ne trouvant aucun bail, je me mis au travail et je fis le nécessaire suivant la Loi. Je commandais les cartes de Sociétaires d'invitation, je fis imprimer des Statuts et je battis la campagne pour obtenir des baux de chasse. J'arrivais avec bien du mal à constituer une Société valable. Peu après, j'arrivais à grouper les Sociétés voisines : Créhen, Saint Lormel, Pleven, Pluduno, Landebia, Saint Potan, Ruca et le Guildo vinrent se joindre à Plancoet. Pendant trois ans, on fit tous ensemble du bon travail : un seul règlement, achat de gibiers groupés, ristournes fédérales réparties par mes soins.

Il faut l'avouer, dans beaucoup de pays de France, dans notre région particulièrement, rien ne dure très longtemps, car on soigne l'Indépendance nouée avec l'indiscipline surtout chez le chasseur. Il faut y voir l'égoïsme, égoïsme des résultats obtenus et la peur de perdre sa liberté d'action par une astreinte due à une bonne organisation. C'est ainsi que les communes de Bourseul, Corseul et Languenan sollicitées par différentes interventions n'ont jamais voulu adhérer à cette Association. C'est ainsi que Pléven, le Guildo, Landebia et Ruca ont à tour de rôle quitté l'intercommunale.

Les dirigeants de ces Sociétés (souvent mal organisées, sans baux la plupart du temps) ont-ils pris leurs responsabilités quand ils ont décidé leur départ ? Je ne le crois pas. Malgré ces défections, j'ai continué mes efforts et les continuerai tant qu'il me sera possible. Ne voulant pas chasser sur l'Association de Chasse que j'avais formée, après avoir chassé à Beudois, je pris une action au bois de Coron pendant trois ans et ensuite deux ans à la Hunaudaye où je chassais surtout la bécasse et le faisán, car ces Sociétés faisaient des lâchers. Comme Khelline, pour moi était une chienne perdue, j'achetais à Planguenoual un setter liver de trois ans. Chien trapu, obéissant, avec une quête adaptée à mes possibilités, et qui me permit de faire de très belles chasses de faisans. Il mourut d'une crise d'urémie à l'âge de huit ans. J'ai conservé ma chienne au chenil où elle finira ses jours.

A l'âge de 72 ans, j'ai mon fusil au râtelier. Je continue à m'occuper de la Société de Chasse, et si les chasseurs qui en font partie tirent encore quelques coups de fusils, j'y suis peut-être pour quelque chose.

...

En 1972, après les fêtes de Noël et du Jour de l'An, je pris froid, et en prenant mon pouls, je remarquais des extrasystoles qui me firent demander un médecin. Le Docteur VALLART me fit un électrocardiogramme et diagnostiqua des troubles de la conduction auriculo-ventriculaire. Repos au lit, puis traitement médicamenteux trois semaines. Aucun résultat appréciable. La cardiologue de Dinan, Mlle RAOUL m'examina et me fit continuer le traitement médicamenteux. Même résultat ; à la seconde visite, elle me parla de Peace maker. Je ne m'affolais pas, car j'étais documenté très en détail sur le modus operandi par un Cardiologue marié avec une petite nièce de Lamballe, Pierre BADUAL, qui assistant à Brest, s'est installé depuis à St Briec. Je n'avais donc aucune crainte à avoir et c'est ainsi que le 4 mai 1972 j'étais confié à l'Hôtel Dieu de Rennes, entre les mains du Docteur COURGEON le fils d'un de mes anciens condisciples établi, à Renaze en qualité de Pharmacien. Je demandais que le peace maker fut placé à gauche car j'avais espoir de retourner tirer des canards ou des bécasses. C'était un vice rédibitoire et je pris un permis quand même. Deux sorties en tout : une battue où deux sangliers furent tués alors que l'on escomptait un chevreuil, et l'autre sortie, avec mon ami DUBOIS où je tuais l'ultime bécasse que j'avais vue,

ramassée sur un tapis de feuilles mortes, à l'endroit où je certiffiais l'avoir vue tomber car le chien ne rapportait pas.

Ce fut mon dernier coup de fusil.

J'avais passé mes mille bécasses ce jour là.

Je n'en ai jamais mangé depuis 1966 sur ma table...

...

Ce n'est pas la bécasse sur ma table que je regrette, c'est la bécasse au bout de mon fusil, dans la gueule de mon chien, celle que j'ai pu me permettre d'offrir...

...

Depuis la mort de mon épouse, j'ai été accaparé par la construction de ma maison et l'agencement de mon jardin. Et d'un tas de bricoles qui en découlent. L'agencement de mes pièces, l'ameublement c'est-à-dire le transport petit à petit de tout ce que j'avais accumulé depuis quarante-neuf années dans la maison de la pharmacie avec en plus toutes les vieilles choses restées après mon installation et qui dataient de je ne sais combien d'années et qui n'avaient aucune valeur mais qui étaient restées encombrer les combles, les trois greniers, tout cela représente de nombreuses heures de travail ou si vous préférez, heures d'occupations, travail surtout réalisé par Vonette LORIN, ce dont je lui suis très reconnaissant.

...

Je termine peut-être un peu trop vite mon récit. Tout au moins j'ai résumé ou laissé entendre beaucoup d'événements sur lesquels j'aurais pu m'étendre beaucoup plus. Ainsi un soir avec mon bon ami et bon voisin René HEUX, évoquant de vieux souvenirs nous avons parlé des nombreuses manifestations amicales avec les Sapeurs Pompiers ; du baptême de la moto pompe dont mon épouse était la Marraine. Tout dernièrement on a parlé du rattachement de Nazareth à Plancoet, la fête la plus réussie et la plus mémorable qui ait eu lieu dans notre petite cité.

Nos efforts furent récompensés, grâce à la bonne entente de tous. Des chars artistiquement construits, costumes d'époque trouvés à Paris chez un costumier fournissant les cinéastes, d'une fraicheur parfaite et portés par des Dames gracieuses et des Hommes soigneux, tout à fait dans la peau de

leurs personnages . Gardez Plancoétins, gardez toutes les photos et traces de photos de cette merveilleuse journée et faites les voir à vos enfants .

...

Le premier février 1974, j'ai cédé mon officine à mon petit neveu Louis DOUARD . Il en continue l'exploitation avec Mr. LINDER et Charles LORIN, mes anciens préparateurs . J'habite la maison que j'ai fait construire dans le jardin familial, maison que j'ai baptisée "La Bretonnière" . Madame Charles LORIN, Vonette, s'occupe de mon ménage, fait ma cuisine et s'occupe de ma santé . Je n'ai plus de chien de chasse, il ne me reste qu'une petite chienne fox que j'ai élevée il y a dix ans et qui me tient compagnie . Mon jardin est pour moi une occupation et j'ai quelques oiseaux en volière.

...

J'arrête croyant avoir donné assez de détails pour faire comprendre à ceux qui suivront l'époque de vie simple, moins turbulente du début du siècle . L'évolution trop rapide des conflits monétaires, économiques, politiques et sociaux donc, administratifs, ont perturbé cette "dolce vita", et il en est résulté une foule de lois nouvelles, toutes manifestations d'autorité, de domination trop souvent capricieuses et votées à la légère .

Pourquoi ne pas rester dans la règle du bon sens et de la charité envers nos semblables ? Les législateurs comprendront-ils un jour leur rôle et leurs responsabilités ?

Telle est la question que je me pose dans ma retraite après une vie bien remplie, et que je vous laisse méditer .

Terminé à "La Bretonnière"
le 7 décembre 1974 .

RELATIONS DE VOYAGES

Etudiant, la Corpo organisa une promenade botanique en Suisse . Je faisais équipe avec un bon copain, Pierre GUILLOU originaire de Pont-Aven ou de Chateaulin . En Suisse, on se sépara de la promenade pour aller voir un camarade installé pharmacien à Evian . Arrivés à Nyon, on traversa le lac sur le bateau régulier et on eut la grande chance d'assister à un orage terrible et de voir pendant la traversée, la foudre tomber quatre fois dans le lac .

On rejoignit la promenade à Bellegarde où les Laboratoires SAUTER nous recevaient . Après un repas pantagruélique on nous indiqua pour coucher l'Hôtel du Soleil Levant . On eut beaucoup de mal à trouver cet hôtel et on se réveilla très tard . Les copains étaient partis pour rentrer à Nancy . Il y avait un billet collectif . A nous deux Pierre GUILLOU et moi nous avions vingt-quatre francs ...!

Sans se frapper, on en profita pour aller voir la ou les Pertes du Rhône : chose impressionnante . Le Rhône s'engouffre sous un pont, rentre sous terre et ressort à l'air libre, je ne me souviens pas à quelle distance . On avait bien vu le départ dans le gouffre, mais pas la remontée .

Nous étions tellement vaseux qu'une partie de la matinée se passa à manger des fromages blancs . Le patron de l'hôtel nous prêta cent francs pour prendre des billets de chemin de fer . Nous étions arrivés à Nancy avant la promenade qui avait fait un crochet par Belfort . A 6 h 40, le train arriva à Nancy et on attendait les copains qui avaient des têtes d'enferment . Ils avaient déjà perdu un polonais, qui, en voulant prendre une photo était tombé dans un gouffre au Col de la Faucille . Ils se demandaient si le même sort n'avait pas été réservé aux deux bretons disparus .

René DAGORNE était marié depuis deux ou trois ans. Après un séjour à Charleville où je fus les voir, l'année suivante il s'était installé ophtalmo à Longwy. Il m'avait invité à aller le voir avec ma jeune épouse.

Mariés le 20 octobre, Nancéens le 22, le 31 avant de prendre notre vie estudiantine et citadine on fut à Longwy. On y retrouva Guy MORIN et sa femme Marthe GUY que j'avais connus à Rennes.

Après une réception comme les DAGORNE ont toujours su les faire, et une bonne journée passée rue de l'Abbé HENRION, on prit le train pour aller visiter la ville de Luxembourg. C'était le premier novembre, il faisait un soleil radieux. Le premier novembre n'est pas le jour des morts. C'est le jour de la fête de tous les saints, donc, c'était un peu la nôtre. On traversa une forêt splendide aux tons allant du jaune très clair au rouge très vif. Tous les voyageurs même les indigènes, regardaient ce spectacle admirable. Après avoir traversé la place de la gare, on cherchait un restaurant. On consultait les menus et on décida d'entrer dans un restaurant qui avait un air de qualité. Et on ne s'était pas trompés. On fit un excellent repas, repas luxueux je dirais. Avec une euphorie totale, on visita la ville, périphérie et centre.

Le soir on reprit la route du retour avec des cigares et des cigarettes dans les poches, dans les bas des dames, etc... Le lendemain fut très triste, ou tout au moins nous parut triste. Les usines, les maisons noires, un vilain crachin succédant au soleil de la veille. On visita ce qu'il y avait à voir et on fit connaissance avec un ingénieur originaire de Lancieux qui nous fit visiter en détail son usine, une fonderie, ce dont je lui suis très reconnaissant car je n'aurais jamais su ce qu'était un Haut Fourneau et le mal que ces ouvriers peuvent avoir à supporter.

...

Deux ou trois années après notre installation un Congrès Pharmaceutique National fut organisé à Evian. J'avais décidé mon ami BERTHELOT et son épouse à s'inscrire. On devait se rejoindre à Paris et, de là, se rendre à Evian par voie ferrée. Nous avons passé cinq ou six jours bien agréables,

avec des promenades splendides en Suisse. Mon cher Roger, à notre retour à Paris il y eut une ombre au tableau. Nos dames étaient allées dans le quartier St Lazare et nous étions allés visiter l'usine automobile Salmson à Billancourt; il faisait très chaud dans les ateliers et tu avais tombé la veste... ton portefeuille lui aussi était tombé. Tu avais conservé ta veste, mais jamais tu n'as retrouvé ton parchemin... ni son contenu. Je m'excuse de te rappeler une si triste chose. Elle m'aura au moins servi.

Quand je commande un costume chez le tailleur, j'exige toujours deux poches revolver et une poche à l'intérieur du pantalon à gauche près de la fermeture.

A part les nombreuses cures que nous avons suivies tous les deux, mon épouse et moi, on aimait bien faire quelques sorties avec des amis.

Nous avons fait avec les LEPELLETIER de Carentan le tour de Bretagne en huit jours, avec les JOSSE, nous avons visité la Dordogne avec un séjour forcé de trois jours... avec une alitée dans le meilleur restaurant du pays; un séjour à l'île aux Moines en plein hiver sous prétexte d'aller chasser le canard dans le Golfe du Morbihan avec le ménage JOSSE. Entre parenthèse on n'avait pas vu un canard sauvage, ni même tiré un coup de fusil. Notre voyage en Italie avec le ménage René DUBOIS qui dura trois semaines; ce fut notre plus long séjour à l'étranger.

L'Espagne eut deux fois la visite du ménage DOUARD ainsi que Londres où nous avions de la famille.

Depuis la mort de ma compagne, j'ai fait seul avec mon vieil ami TORTELIER sur le Paquebot France un splendide voyage aux îles Canaries. Embarqués au Havre, nous débarquions à Cannes. A notre arrivée, l'épouse de mon ami étant souffrante on remonta en Bretagne avec ma voiture que j'avais sur le bateau. Je conduisis seul pendant 1200 kilomètres dans la journée... à mon âge...

En 1969, le Congrès National des Pharmaciens de France avait lieu à La Baule, avec excursions en Irlande du Nord. L'occasion était unique pour visiter ce pays et avec une organisation parfaite et peu onéreuse. Seul ou en voyage organisé, je n'aurai jamais pu voir ce que j'ai vu.

Partis de St Nazaire en avion, nous atterrissions à Belfast après deux heures de trajet. Cinq jours en Irlande du Nord, séjour extraordinaire à cette époque où le feu et la mitraille succédaient de très près le départ des cars qui nous transportaient. Tout était beau, mais deux choses ont retenu mon attention : les rochers Giant' St Causeway tout au Nord (Toute description est impossible) et les nombreux châteaux médiévaux et en particulier le Bunratty Castle où un repas médiéval aux chandelles, avec des serveuses habillées en costumes d'époque, nous attendaient. Ce repas pris sans cou-teau, sans fourchette, sans cuillère, abondamment arrosé d'hydromel et d'un excellent vin eut lieu dans une ambiance typiquement Irlandaise avec des chants folkloriques en patois irlandais ; et même en vieux français.

On reprit l'avion à Shannon Airport où beaucoup d'entre nous firent des achats de marchandises diverses toutes vendues sans aucune taxe.

Par un temps très clair, l'avion baissa d'altitude en vue des côtes de France et on distingua très bien la pointe du Cotentin, puis le Mont St Michel, St Malo, Dinard et bifurcation vers l'Arguenon où je reconnus la route droite de Créhen et Plancoet. A peine le temps de donner quelques explications sur la région à mes voisins, que la steward nous pria d'attacher nos ceintures. Nous arrivions à St Nazaire.

Mon dernier grand voyage fut décidé pendant les vacances de Noël, où ma belle-sœur Jane PIRIO et Janette sa fille, qui, rentrées en France après plusieurs années passées à Londres étaient venues me tenir compagnie, comme elles ont la charité de le faire de temps à autre. On décida d'aller en Corse au printemps suivant. On embarqua en avion vers les 6 heures et demi à Dinard. Janette qui travaille à l'aérodrome d'Orly avait bien organisé le voyage. Juste le temps de changer d'avion et à dix heures, nous atterrissions à Ajaccio. La partie du voyage intéressante pour moi fut le survol par un temps très clair d'une région montagneuse que je jugeais être le Ver-cors, région sauvage sans route, presque sans villages où les sentiers étaient minuscules.

Arrivés à Ajaccio, on loua une voiture et Janette pilota pendant une huitaine dans l'île de Beauté. Pour le retour on embarqua sur un Boeing à Bastia et le lendemain matin je pris l'avion pour Bordeaux pour aller voir mes amis qui étaient

dans leur villa du Pyla où je passais trois jours : chez mes bons amis BERTHELOT. Le retour se fit par le même mode de transport Bordeaux, Paris et Paris, Dinard, où j'étais attendu par Charles mon jeune préparateur, son épouse Vonette et leur fils Emmanuel.

Je n'ai fait que signaler mes voyages. Toutes ces sorties me rappellent bien des souvenirs ainsi qu'à ceux qui m'ont accompagné.

Je suis à la retraite totale depuis février 1974. Mon neveu Louis DOUARD a pris les guides de la Pharmacie avec mes anciens préparateurs. Vonette LORIN tient mon ménage. Je vis dans ma maison que j'ai baptisée "La Bretonnière". Je m'y plais. Je m'occupe de mon jardin, de mes fleurs et de mes arbres surtout. Je ne veux plus voyager. J'attends toujours avec joie mes amis et tous ceux qui viennent me voir.

En mai 1972, la Faculté a cru bon de me faire placer un Peace maker, car mon cœur avait des faiblesses. Je remercie la Faculté d'avoir pris cette décision car j'ai eu une survie de bientôt trois ans. Mais tout s'use, même et surtout les piles électriques. Il va falloir bientôt penser à en changer si je veux encore profiter un peu de mon existence que je trouve pourtant avoir été bien remplie.

Fluctuat nec mergitur ...

Comme les vieux bateaux sur les vasières et que le temps désagrège petit à petit

